This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

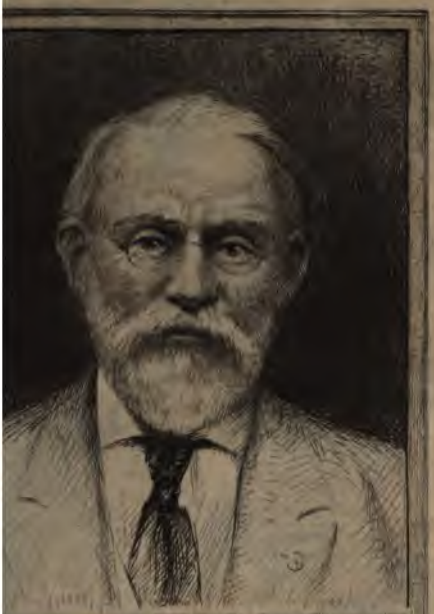
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
IVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

PQ
2
.A6

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME VII.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Printed in the Netherlands

Dunning
Nijhoff
M-21-37
34 494

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Zulime, Tragédie en cinq Actes de M. de Voltaire, représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi.

Ramire, Roi de Valence en Espagne, & *Alide* sa femme étoient prisonniers à la Cour de *Benassar*, Roi de Trémizène. *Zulime*, fille de ce dernier, devient amoureuse de *Ramire*; elle veut briser ses fers; *Ménodore*, ami du Monarque de Valence, fait accroire à *Zulime* qu'elle est aimée. *Zulime* le croit, délivre *Ramire*, & s'enfuit avec lui. Tel est, Monsieur, le fond de cette Tragédie.

Zulime s'est retirée à Arsénie. *Benassar* lui envoie un Ambassadeur pour lui faire part de ses regrets, & solliciter son

retour. *Zulime* le congédie & reſte. C'eſt par cette ſcène que la pièce commence. *Zulime* s'entretient avec *Alide*, & lui rappelle les motifs qui lui ont fait quitter la Cour de ſon père. *Ramire* expiroit, *Alide* alloit périr. L'Egyptien qui domine dans les Etats de *Benaſſar*, vouloit venger ſur eux

Les ſoldats qu'à Valence on venoit d'égorger,

Benaſſar, quoique ſenſible, penchoit pour la rigueur; elle aimoit enfin; telles ſont les excuſes de *Zulime*. *Alide* lui repréſente qu'il eſt temps de quitter les bords qui lui ſervent de retraite, qu'un moment peut la perdre. *Ramire* doit preſſer le départ; c'eſt à lui que *Zulime* a remis ſes deſtins; mais il ne ſe montre point; que fait-il? Qui peut l'arrêter? Il vient calmer de ſi tendres inquiétudes. De la cime d'un rocher il a découvert un vaiſſeau & reconnu le pavillon d'Eſpagne. Ils vont partir: vain eſpoir! *Ménodore*, confident de *Ramire*, a entendu la trompette guerrière; il a vû des tourbillons de pouſſière & de flamme,

Dans une heure au plus tard on va les aſſiéger.

Ramire veut aller combattre ; *Zulime* s'y oppoſe.

Tombe ſur moi des Cieux l'éternelle colère
Plutôt que mon amant s'arme contre mon père.

Elle ſort pour accélérer leur fuite. *Ramire* lui dit qu'il court hâter ſon trépas, & demeure avec *Alide* avec qui il a une longue ſcène.

Un ſçavant Philoſophe a dit élégamment :
Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.

Alide ne veut point que ſon époux tente les hazards d'une bataille ; elle aime mieux qu'il fuie, fût-ce avec ſa rivale. *Ramire* ne peut ſe réſoudre à tromper *Zulime ;* la feinte eſt un fardeau trop peſant pour un cœur généreux. Je ne ſuis donc, reprend *Alide*,

Je ne ſuis qu'un objet de honte & de colère,
Coupable du ſilence où nous ſommes forcés ;
Qui vous entraîne au crime, & que vous haïſſez.

Le Prince prend cela pour de la jalouſie, & lui répond avec un tranſport ridicule que, s'il eſt perfide & coupable, ce n'eſt que pour elle. La bonne *Alide*

le rassûre ; elle n'a garde d'être jalouse ; elle adore son époux ; mais elle ne seroit point fâchée de le voir entre les bras d'une autre.

Ah, mon cœur m'est témoin que l'on doit vous aimer.

Peut-être cet amour nous sera bien funeste.

Heureusement pour l'auteur qui ne sçavoit comment sortir d'embarras, il se fait un mouvement derrière le Théâtre. *Ramire* s'imagine que c'est l'ennemi ; il sort pour aller à sa rencontre ; *Alide* le suit ; tous deux quittent la scène parce qu'ils ont entendu du bruit. L'ingénieux ressort !

Benassar est aux pieds des murailles. *Zulime* est tremblante ; *Alide* doit l'être. Parmi tant d'intérêts divers, sçavez-vous, Monsieur, ce que fait le bouillant *Ramire* ? Il a un long entretien avec l'ennuyeux *Ménodore*, qui lui conseille de feindre d'aimer *Zulime* dont ce *Ménodore* a déjà trompé la crédulité. *Ramire* s'en défend toujours ; c'est la même scène que celle du premier Acte. *Zulime* vient l'interrompre ; elle veut fuir ; elle le presse ; les chemins sont ouverts ; mais, avant que de

partir, elle prétend s'attacher à *Ramire* par les nœuds les plus doux. C'eſt bien là le moment de ſonger au mariage! A ce mot d'hymen, *Ramire* eſt dans un embarras on ne peut pas moins théâtral; il oppoſe à la propoſition de *Zulime* la différence de leur culte, la haine qui diviſe leurs nations; enfin, ce *Ramire* qui a une ſi grande horreur pour la perfidie, trompe ſa malheureuſe amante avec une intrépidité qui révolte. *Zulime*, qui n'a pas plus de religion qu'il ne faut, lève bientôt l'obſtacle qu'a fait naître *Ramire*; elle lui ſacrifie un culte qu'elle abjure. Que dites-vous, Monſieur, de cette tendre apoſtaſie? Il faut avouer que cette femme aime bien décemment! *Alide* ſurvient, & lui annonce que ſon père eſt dans le Palais, que les Gardes ont été interdits *à l'aſpect de ſes cheveux blancs*. *Alide* & *Ramire* ſortent. *Zulime* demeure avec *Benaſſar*; les reproches de ce vieillard, ſon attendriſſement, ſes larmes, rien ne peut ébranler l'amoureuſe *Zulime*; elle prie ſon père de lui donner ſon conſentement. *Benaſſar* s'emporte, & la quitte avec d'horribles imprécations; il va rejoindre ſa flote & aſſiéger ſa fille. *Zulime*

reſte ſeule, & ſe retire, après un monologue de quelques vers, chargée de la malédiction de ſon père, & décidée à la mériter encore davantage.

Au troiſième Acte elle entre ſur la la ſcène avec quelques remords; *Alide* en profite pour lui conſeiller de renoncer à *Ramire*; elle a ſes raiſons. *Zulime* eſt indignée d'un pareil conſeil; c'eſt pour elle comme un trait de lumière qui développe dans ſon cœur des ſoupçons encore confus, & qu'elle cherche à ſe diſſimuler. Elle parloit d'hymen à *Ramire*;

Il oſoit lui parler des loix de ſon Empire.

Il vient. Croiriez-vous, Monſieur, que c'eſt *Alide* elle-même qui le preſſe de détruire les ſoupçons de *Zulime*? *Ramire* lui répond qu'il ne doit ſonger qu'à vaincre, que *Benaſſar* aſſemble ſes ſoldats. Il preſſe ces deux femmes de courir au rivage; il n'explique point ſon deſſein. Tandis qu'il ſera occupé à combattre, pourra-t-il veiller à leur retraite? *Zulime* vient voir ſon père, & lui apprendre qu'elle eſt l'épouſe de *Ramire*. Ce dernier embarraſſé lui laiſſe entrevoir qu'elle ne doit point prétendre à

cet hymen. Transports de *Zulime ;* elle veut aller rejoindre son père. *Alide* & *Ramire* l'irritent ; *Zulime* tout-à-coup laisse éclater sa jalousie contre *Alide ;* elle veut la faire charger de fers. *Ramire* s'y oppose ; *Zulime* sort avec emportement & dans le dessein de les punir. Que va produire, Monsieur, le tête à tête de nos deux époux ? La trop généreuse *Alide* ne peut souffrir que *Ramire* ait paru s'intéresser à elle ; elle exige qu'il aille se jetter aux pieds de la Princesse, qu'il parte, qu'il regne avec elle ; elle ne veut que mourir ; elle sera trop heureuse. *Ramire* commence à s'étonner d'un dévoûment aussi ridiculement héroïque ; il prend le ton marital pour lui faire entendre qu'elle extravague. *Alide* veut aller elle-même se jetter aux genoux de sa rivale, & la prier instamment de lui enlever l'époux qu'elle aime, & qu'elle lui sacrifie. Le Prince veut la suivre ; il est arrêté par *Benassar*, & *Ramire* lui propose de lui rendre sa fille. *Benassar* se livre aux transports de la joie la plus vive. Pour prix d'un tel bienfait, *Ramire* exige de *Benassar* qu'il le seconde pour enlever sa chère *Alide. Benassar* y consent, & va tout

préparer pour ce projet. *Alide* reparoît; elle a trouvé le moyen d'appaiſer *Zulime*; elle vient dire galamment à ſon époux qu'elle l'a cédé, qu'elle n'a plus de droits ſur lui; elle l'adore, & paroît triompher en le perdant. Si ce rôle n'eſt pas tragique, il eſt au moins très-amuſant. *Ramire* lui apprend que tout eſt changé, qu'ils n'ont plus rien à craindre, qu'il va être enfin débarraſſé de *Zulime*, & la rendre à ſon père. Ils ſortent.

L'Acte quatrième débute par un monologue de *Ramire*. Il attend *Alide*; elle ne vient point. *Ménodore* accourt lui apprendre que tous ſes projets ſont près d'échouer; que *Zulime*, abuſée par *Alide*, eſt ſur le rivage; qu'elle fait déployer la voile, & n'attend plus que lui; qu'elle le nomme ſon époux; que *Benaſſar* le croit le complice de ſa fille, & de nouveau s'excite à la vengeance; qu'il a le poignard levé ſur *Alide*. Au nom d'*Alide*, *Ramire* veut voler à ſon ſecours. *Zulime* entre, lui dit de le ſuivre, que tout eſt prêt. Oubliez, répond *Ramire*, oubliez un amour malheureux. Il la quitte. Elle reſte avec une certaine *Sérame*, confidente qu'on n'a

pas encore vûe. Son courroux, ſon déſeſpoir rempliſſent cette ſcène interrompue par *Mohadir*, ancien Officier de *Benaſſar*, qui vient arrêter *Zulime* de la part de ſon père; il a été témoin du combat. *Alide* s'eſt jettée dans la foule, arrêtoit les ſoldats du geſte & de la voix; elle ſeule a ſauvé *Ramire*. Dépit de *Zulime*. Son amant doit le jour à une autre qu'à elle. Elle prie *Mohadir* d'aller trouver ſon père, de tâcher de le fléchir; elle ne veut que ſe jetter à ſes pieds, elle ne veut que mourir. Encore une ſcène avec ſa confidente. *Alide* paroît; elle apprend à *Zulime* que *Ramire* eſt aux fers, qu'elle ſeule peut encore le défendre. La jalouſie de *Zulime* ſe réveille; elle jette des regards terribles ſur ſa rivale. La pacifique *Alide* lui en demande la raiſon, comme ſi elle ne la ſçavoit pas; elle s'excuſe, elle ſe juſtifie, elle lui abandonne de nouveau tous ſes droits. Ces froides proteſtations ne raſſûrent point *Zulime*.

C'eſt peu que *Ramire* ſoit vaincu & qu'il ſoit priſonnier; on le condamne au plus cruel ſupplice. *Sérame* vient apporter cette nouvelle, & conſeille la fuite à *Zulime* & à *Alide*. Elles ne de-

mandent que la mort; elles quittent la scène sans dire ce qu'elles vont faire.

Alide s'est rendue à la prison de son mari, a bravé la colère de *Benassar*. De son côté, *Zulime* a donné, aux yeux de toute l'armée, de nouvelles scènes d'amour & de folie. Ces incidens font le sujet du commencement du cinquième Acte entre *Benassar* & *Mohadir*. Le Roi veut punir; son ancien Officier le porte à la clémence. Pendant cette conversation, *Zulime* s'est mise à la tête des siens; elle vient redemander son amant les armes à la main. Quelle femme! Quel amour! Mais aussi quel père! *Zulime* cependant, en appercevant *Benassar*, rentre dans le respect; elle lui fait un long discours, que l'auteur a cru éloquent, pour lui prouver qu'elle doit absolument épouser son ravisseur, ou mourir de ses mains. Vous vous doutez bien, Monsieur, que le doux *Benassar* ne tiendra pas contre ce trait; il s'attendrit, il ordonne qu'on amène *Ramire*. Celui-ci prévient ses ordres, & entre avec *Alide* qui ne le quitte point, & qui veut toujours le quitter. *Benassar* propose à son prisonnier d'épouser *Zulime*; que c'est le seul moyen de répa-

rer l'honneur de ſa fille. *Ramire* révèle tout le myſtère; *Alide* eſt ſon épouſe. *Zulime* demande la mort de ſa rivale; *Alide* s'offre pour victime; mais elle prie qu'on l'entende. Elle déraiſonne encore pendant quelques vers, & ſe donne un coup de poignard pour s'arracher une bonne fois au mortel qu'elle adore. *Ramire* court vers elle, & veut ſe tuer. *Alide* commande aux Gardes qu'on arrête ſon tranſport; *Zulime* laiſſe éclater quelques regrets; *Benaſſar* fait une petite réfléxion ſur les malheurs de l'amour, & la pièce finit.

Le titre de cette pièce porte qu'elle a été repréſentée. Il eſt vrai que les Comédiens jouèrent, il y a dix ou douze ans, une *Zulime* de M. *de Voltaire* qui tomba tout à plat; j'y étois; je m'en ſouviens, & j'ai cru d'abord reconnoître le Drame ſifflé dans celui qui vient d'être imprimé. Mais, après avoir lu ce dernier avec attention, je me ſuis bien convaincu que ma mémoire me trompoit. Quelque médiocre que fût l'ancienne *Zulime*, c'étoit ſûrement une pièce excellente en comparaiſon de la nouvelle. Seroit-il poſſible, en effet, que le même écrivain qui a élevé le bel

édifice de *Tancrède*, ce chef-d'œuvre de rapports & d'enſemble, où brillent des proportions ſi juſtes, dont les reſſorts ſont à la fois ſi puiſſans, ſi ſimples & ſi imperceptibles, nous eût donné un ouvrage auſſi découſu que *Zulime*, auſſi puérile pour le fond & pour les détails, où ſont violées toutes les bienſéances théâtrales, qui bleſſe également la Nature & l'Art? Se pourroit-il que le ſublime inventeur des rimes croiſées, qui, dans cet admirable *Tancrède*, a déployé un pinceau ſi brillant, ſi mâle, ſi harmonieux, ſe fût permis dans cette prétendue *Zulime* un ſtyle dur & foible, trivial & recherché? Tombe-t-il ſous le ſens que ce grand homme qui ne doit rien qu'à lui, & qui puiſe toutes ſes reſſources dans les tréſors inépuiſables de ſon génie créateur, ſe fût traîné en eſclave ſur les pas de *Racine*, & nous eût offert comme une nouveauté un réchauffé de *Bajazet*? Non, Monſieur, je n'ai jamais pu me le perſuader, & j'ai eu la ſatisfaction de voir mon incrédulité à cet égard pleinement juſtifiée, en liſant le déſaveu de M. *de Voltaire* lui-même, dans les Journaux conſacrés à ſa gloire, & qu'en récompenſe il re-

garde comme les meilleurs de toute l'Europe. Ce désaveu est charmant; il est plein d'esprit, de gaîté, de bonne plaisanterie, & de ce tour agréable que l'auteur sçait donner aux plus petites choses. » On vient d'imprimer une Tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*. La scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine. Mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le Parterre ne connoissoit la ville d'*Arsénie* qui étoit le lieu de la scène... *Trémizène* est un nom bien sonore; c'est un joli petit Royaume; mais on n'en avoit aucune idée; la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes; je retirai prudemment ma flote. Des Corsaires se sont enfin saisis de la pièce, & l'ont fait imprimer. Mais, par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cens vers de ma façon, & en ont mis autant de la leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage.

» J'avoue que le dénoûment leur ap-
» partient, & qu'il eſt auſſi mauvais que
» l'étoit le mien. » Ce dernier trait eſt purement de modeſtie, vertu ſi naturelle à M. *de Voltaire*. Quoiqu'il en ſoit, après une proteſtation auſſi formelle de ſa part, quelqu'un pourroit-il encore le rendre complice de la rapſodie qui a paru ſous le titre de *Zulime* ? On connoît trop la vérité, la candeur & la bonne-foi de tous ſes déſaveux.

Au reſte, les Comédiens François qui ſe ſont promis avec raiſon de n'ouvrir qu'à ce grand Poëte ſeul le ſanctuaire de *Melpomène*, ſe diſpoſent à donner une *Zulime* que cet illuſtre auteur avoue. Vous verrez ſi j'avois tort de ne pas me laiſſer entraîner au bruit populaire qui lui attribuoit la *Zulime* imprimée. Vous verrez ſi l'on y trouvera un *Benaſſar* imbécille quittant ſes Etats menacés de toutes parts, pour galopper après ſa fille qui s'enfuit avec un je ne ſçais quel Roi de Valence ; une *Zulime* à qui un valet fait accroire qu'elle eſt aimée, & qui, en conſéquence, abandonne furtivement la Cour de ſon père, ſuit ſon amant prétendu, emmène avec elle ſa rivale qu'elle auroit dû ſoupçonner, &

va courir les aventures ; un *Ramire* qui a la baſſeſſe de tromper une femme à qui il doit le jour & la liberté ; une *Alide* enfin, une *Alide* inconcevable qui adore ſon époux, & qui ſe poignarde lorſqu'elle peut vivre pour le rendre heureux. Qu'on ne diſe pas que M. *de Voltaire* commence à baiſſer ; je trouve, au contraire, qu'il acquiert des forces en vieilliſſant. *L'Orphelin de la Chine* & *Tancrède*, voilà mes preuves. J'oſe l'inviter à travailler de plus en plus pour le Théâtre, à fermer l'accès de ce brillant Lycée à tant de petits aſpirans honteux qui doivent reſpecter une arène où tout parle de ſes triomphes. Qu'avons-nous beſoin d'auteurs Tragiques du vivant de M. *de Voltaire ?* En aurons-nous beſoin même après ſa mort ? Les richeſſes qu'il nous laiſſera ne s'épuiſeront jamais ; *Cinna*, *les Horaces*, *Rodogune*, *Phèdre*, *Britannicus*, *Athalie*, *Electre*, *Rhadamiſte*, &c, commencent à paſſer de mode ; mais *Oreſte*, *le Duc de Foix*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *Zulime*, &c : tous ces chefs-d'œuvre ne peuvent vieillir, & feront excluſivement le charme éternel de l'inſatiable Poſtérité.

tes expériences qu'il en a faites ſont une preuve ſuffiſante que cette méthode mérite, à tous égards, la préférence ſur toute autre, & qu'inſenſiblement on la mettra en pratique, comme la plus ſûre, la plus efficace, la moins incommode, la moins ſujette à des accidens, la plus douce pour le traitement, & la plus avantageuſe au malade.

Enfin, Monſieur, ces *Obſervations*, eſtimées de tous les gens de l'art, renferment la théorie & la pratique des plus habiles maîtres en Médecine & en Chirurgie, anciens & modernes. Elles forment un *in*-12 de près de 600 pages, qui a été imprimé & qui ſe vend chez *Michel Lambert*, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Amuſement des Compagnies.

Il paroît, Monſieur, un Recueil de Chanſons imprimé à la Haie chez M. *Pierre Goſſe Junior* & *Nicolas Van Daalen*, Libraires, dont le titre eſt: *Amuſement des Compagnies, ou Nouveau Recueil de Chanſons choiſies.* Il eſt dif-

tribué en deux volumes *in*-12, qui, ſelon les apparences, auront une ſuite. Le deſſein des Editeurs a été de nous donner une collection des airs Italiens & François les plus agréables avec les paroles en l'une & l'autre langue. Je vous citerai deux petites Chanſons de ce Recueil.

Air tendre.

Le plus puiſſant de tous les Dieux,
Le plus aimable, le plus ſage,
Liſon, c'eſt l'amour dans tes yeux:
De tous les Dieux le moins volage,
Le plus tendre & le moins trompeur,
Liſon, c'eſt l'amour dans mon cœur.

Le tendre Regret.

Revenez, charmante verdure;
Faites regner l'ombrage & l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuſe la Nature?
Tout eſt encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous preſſer de couvrir ce bocage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un Berger volage;
Ah, je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous!

Il y a peut-être à reprendre dans cette dernière du côté de l'expreſſion; mais elle renferme un ſentiment délicat. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions un grand nombre de pareilles chanſons.

Il eſt inutile de vous dire que les airs de nos Opéra, Opéra Comique, Comédies Françoiſe, Italienne, ſe trouvent dans ce répertoire; il offre beaucoup de variété; ſi le goût préſidoit à ces ſortes de Recueils, ils deviendroient intéreſſans pour notre nation. La Chanſon eſt l'ouvrage qui nous appartient le plus & qui caractériſe davantage la tournure de notre eſprit; mais juſqu'à ce moment on n'a point encore eu le talent de nous donner une collection de Chanſons faite avec choix; celle-ci, peut-être, eſt la plus ſupportable. On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Deſaint* & *Saillant*, rue S. Jean de Beauvais.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 15 Octobre 1761.

LETTRE II.

Recherches ſur les Romans de Chevalerie.

M. *Jarvis*, auteur Anglois, traduiſit avec ſuccès dans ſa langue, il y a pluſieurs années, le Livre immortel de *Don Quichotte*. Cette verſion étoit précédée d'un *Eſſai ſur la naiſſance, les progrès & la durée de la Chevalerie*. M. *de Sainte-Palaye* de l'Académie Françoiſe, nous a donné depuis des Mémoires ſur la même matière. Je vous en ai rendu compte dans le temps qu'ils ont paru. Le fond des deux ouvrages eſt le même, avec cette différence que le premier eſt vague & ſuccinct, au lieu que dans le ſecond le ſujet eſt traité avec autant de profondeur & de ſageſſe que de vues & de préciſion. L'Eſſai de M. *Jarvis* vient d'être imprimé à part à Londres, & je me ferois un devoir de le mettre ſous vos yeux, s'il offroit quelque choſe de neuf en ce genre. Un écrivain Anglois anonyme vient de conſidérer la Chevalerie ſous un autre aſpect. M. *Jarvis*

& M. *de Sainte-Palaye* nous ont préſenté les principes de cette ancienne inſtitution, telle qu'elle exiſtoit, & l'anonyme à cet égard trouve défectueuſe la Préface hiſtorique que M. *Jarvis* a miſe à la tête de ſa traduction de *Don Quichotte*, parce que, comme il le remarque avec beaucoup de juſteſſe, le ridicule de *Cervantes* ne tombe pas tant ſur la Chevalerie réelle que ſur la Chevalie idéale, telle qu'elle eſt décrite dans les anciens Romans, dont M. *Jarvis* ne dit pas un mot. Notre anonyme a cru qu'on ne ſeroit pas fâché d'avoir quelques notions ſur leur origine & ſur leur nature. Ce ſont ſes recherches que je vous envoie traduites dans notre langue. Ce morceau vous fera ſûrement plaiſir, ainſi qu'à tous nos Littérateurs.

M. *Huet* qui a compoſé un Traité particulier ſur l'origine des Romans, n'a fait qu'effleurer cette matière; il n'y a même répandu que peu de jour. Son ouvrage ne va que juſqu'aux derniers âges des Grecs, & tout de ſuite il paſſe aux productions des écrivains barbares de l'Occident qui ſe ſont appro-

prié

prié la dénomination de *Romans*. Cet illuſtre Prélat donne le change à ſon lecteur. Au lieu de nous rapporter une liſte exacte des livres de Chevalerie, qui auroient été l'article le plus curieux & le plus piquant de ſes recherches, il ſe contente de nous entretenir d'une longue ſuite de Poëmes appellés pareillement Romans, &, au moyen de l'équivoque, il s'écarte de ſon véritable ſujet, & nous jette dans un autre qui n'a d'autre relation avec le premier que le nom.

Les Eſpagnols ont été les plus paſſionnés pour ces fictions, qui s'accordent en effet avec leur goût pour la galanterie & la rodomontade. Cette folie parmi eux monta à un ſi haut degré, qu'il n'a pas moins fallu que l'excellente ſatyre de *Don Quichotte* pour les ramener au bon ſens. *Rabelais* eut moins de peine à guérir les cerveaux François; il ſçut décréditer les livres de Chevalerie en ſe ſervant ſeulement de ſes Contes merveilleux & abſurdes de Géants, pour voiler une autre eſpèce de ſatyre contre la politique raffinée de ſes concitoyens: maladie dont ils étoient atta-

ques, autant que les Espagnols de leur bravoure romanesque.

Les guerres des Chrétiens avec les Payens étoient un des principaux sujets des Romans de Chevalerie, & tous sont émanés de deux histoires ridicules attribuées à des Moines. L'un, sous le nom de *Turpin Archevêque de Reims*, a écrit l'histoire & les exploits de *Charlemagne & de ses douze Pairs* qui chassèrent les Sarrazins de la France & des parties méridionales de l'Espagne. L'autre est notre *Godefroi de Monmouth*. Deux de ces Pairs les plus célébrés par les anciens Romanciers furent *Olivier & Roland*. Dans le Roman Espagnol de *Bernardo del Carpio* & dans celui de *Roncesvalles* (*Roncevaux*), les faits de *Roland* sont rapportés sous le titre de *Roldan el Encantador*, *Roland l'Enchanteur*, & dans *Palmerin de Oliva* ou simplement dans *Oliva*, les prouesses d'*Olivier*; car *Oliva* est le même en Espagnol qu'*Olivier* en François. L'histoire de leurs exploits est un monument de l'extravagance la plus complette, suivant ce qu'on peut conclure du jugement qu'en porte le Curé dans *Don Quichotte*, quand il livre la bi-

bliothèque du Chevalier au bras séculier du maître de l'Hôtellerie : » Excepté, dit-il, un certain *Bernardo del Carpio* qu'on y trouve ou qu'on y lit encore, & un autre appellé *Roncesvalles*. Si ces écrits tombent entre mes mains, je les ferai d'abord passer dans celles des vieilles bonnes femmes, afin de les jetter ensuite au feu, sans leur faire aucun quartier. » Il dit d'*Olivier* : » Qu'on mette en morceau cet *Olivier* ; que les flammes le dévorent, & qu'on en fasse voler les cendres dans les airs. » On peut juger de l'équité de cette sentence par le singulier trait qu'on trouve dans *Bernardo del Carpio*. L'Historien a la complaisance de nous dire que l'ouverture appellée *Roland*, qu'on peut voir sur le sommet d'une haute montagne dans le Royaume de Valence près de la ville d'Alicante, est l'effet d'un coup de sabre de ce Paladin. De-là vint l'expression proverbiale de nos pères qui se laissoient moins enflammer que les Espagnols à la lecture de ces folies, *donner un Roland pour son Olivier*, c'est-à-dire, comparer quelque chose d'impossible à une autre impossibilité ; com-

ques, autant que les Espagnols de leur bravoure romanesque.

Les guerres des Chrétiens avec les Payens étoient un des principaux sujets des Romans de Chevalerie, & tous sont émanés de deux histoires ridicules attribuées à des Moines. L'un, sous le nom de *Turpin Archevêque de Reims*, a écrit l'histoire & les exploits de *Charlemagne & de ses douze Pairs* qui chassèrent les Sarrazins de la France & des parties méridionales de l'Espagne. L'autre est notre *Godefroi de Monmouth*. Deux de ces Pairs les plus célébrés par les anciens Romanciers furent *Olivier & Roland*. Dans le Roman Espagnol de *Bernardo del Carpio* & dans celui de *Roncesvalles* (*Roncevaux*), les faits de *Roland* sont rapportés sous le titre de *Roldan el Encantador*, *Roland l'Enchanteur*, & dans *Palmerin de Oliva* ou simplement dans *Oliva*, les prouesses d'*Olivier*; car *Oliva* est le même en Espagnol qu'*Olivier* en François. L'histoire de leurs exploits est un monument de l'extravagance la plus complette, suivant ce qu'on peut conclure du jugement qu'en porte le Curé dans *Don Quichotte*, quand il livre la bi-

bliothèque du Chevalier au bras séculier du maître de l'Hôtellerie : » Excepté, dit-il, un certain *Bernardo del Carpio* qu'on y trouve ou qu'on y lit encore, & un autre appellé *Ronceſvalles*. Si ces écrits tombent entre mes mains, je les ferai d'abord paſſer dans celles des vieilles bonnes femmes, afin de les jetter enſuite au feu, ſans leur faire aucun quartier. « Il dit d'*Olivier* : » Qu'on mette en morceau cet *Olivier*; que les flammes le dévorent, & qu'on en faſſe voler les cendres dans les airs. » On peut juger de l'équité de cette ſentence par le ſingulier trait qu'on trouve dans *Bernardo del Carpio*. L'Hiſtorien a la complaiſance de nous dire que l'ouverture appellée *Roland*, qu'on peut voir ſur le ſommet d'une haute montagne dans le Royaume de Valence près de la ville d'Alicante, eſt l'effet d'un coup de ſabre de ce Paladin. De-là vint l'expreſſion proverbiale de nos pères qui ſe laiſſoient moins enflammer que les Eſpagnols à la lecture de ces folies, *donner un Roland pour ſon Olivier*, c'eſt-à-dire, comparer quelque choſe d'impoſſible à une autre impoſſibilité; &

» château ; il descendit dans la cave, & » avança jusqu'à un endroit où il trouva » une chambre ; il vit dans cette cham- » bre une Demoiselle qui étoit à se » peigner devant un mirouer, & elle » avoit un trésor immense autour d'elle, » & il la crut une prostituée qui de- » meuroit là pour recevoir les visites » des hommes, & il y resta jusqu'à ce » que la Demoiselle a apperçu son » image dans le mirouer ; & elle se » tournant vers lui, lui demanda ce qu'il » vouloit, & il a répondu qu'il vou- » droit bien être son amoureux ; & elle » s'enquit de lui si il étoit Chevalier, & » il a repartî que non ; & elle a dit d'a- » bord qu'il ne seroit point son amou- » reux, qu'il falloit qu'il se hâtât de » rejoindre ses compagnons & de se » faire Chevalier, qu'ensuite il revînt » le lendemain, qu'elle sortiroit de sa » cave pour aller à sa rencontre, qu'il » viendroit la baiser, & qu'il n'avoit » rien à craindre ; car, poursuivit-elle, » je ne vous ferai aucun mal, quoique » vous me voyiez sous la forme d'un » dragon. Je suis hideuse & horrible à » la vûe, je le sçais ; je vous proteste » que cela m'est arrivé par sortilège ; je

» ne ſuis rien autre qu'une femme, &
» ainſi n'ayez appréhenſion ; &, ſi vous
» me baiſez, vous aurez tout ce tréſor,
» & vous ſerez mon maître & le maî-
» tre de toute l'iſle, & il eſt parti, &c.»
Dans cette aventure racontée d'une façon ſimple, & où j'ai tâché de conſerver la naïveté du vieil âge, il eſt aiſé de ſaiſir l'eſprit romancier qui infectoit, en quelque ſorte, les hiſtoires de ces anciens temps. Le bon homme de *Maundeville* croyoit cette fiction groſſière de la meilleure foi du monde. Il y a tout lieu d'imaginer que les habitans de l'iſle n'étoient pas moins crédules; » car quelques-uns, dit notre voya-
» geur, rapportent que dans l'iſle de
» *Lango* eſt la fille d'*Ypocras* (ſans
« doute qu'il vouloit dire *Hippocrate*)
» ſous la figure d'un grand dragon qui
» a cent braſſes de longueur; je ne l'ai
» pas vû; mais ceux de l'iſle me l'ont
» aſſûré, & ils l'appellent la maîtreſſe
» de l'iſle. » Dans cette Fable il eſt facile de démêler celle d'*Eſculape* changé en ſerpent. Les écrivains de Romans n'étoient pas moins portés à croire que les voyageurs & les pelerins : auſſi ces ſiècles ont-ils été ceux des prodiges; la terre en étoit ſemée.

L'autre Hiſtorien Moine qui a fourni tant de matériaux aux Romanciers, fut notre *Godefroy de Monmouth*. Il n'étoit pas dans l'ordre des choſes que *ces enfans de l'imagination*, comme l'a très-bien dit *Shakeſpear* qui donne à l'imagination humaine ſon enfance, ſa virilité, ſa décrépitude, reſtaſſent confinés dans les bornes de notre iſle, & ne cherchaſſent pas à ſe répandre au-delà des mers. Les Romanciers Eſpagnols ont emprunté de nous *Arthur le Breton*, ſes *Chevaliers de la Table ronde*, ſa *Femme Geneviève* & ſon *Enchanteur Merlin*; par bévue, ou peut-être ſciemment, on changea les anciens Saxons en Sarrazins. Je m'arrêterois cependant à croire que cela fût fait tout exprès; car la Chevalerie ſans Sarrazins devenoit une invention inſipide; ce nom entroit partout; on en décoroit juſqu'à une tête de bois qui tournoit ſur un pivot, & contre laquelle les Chevaliers couroient eſſayer leurs ſabres & rompre des lances. En effet, elle étoit appellée *Saracino*, *Sarazino*, & *Sarrazin*.

Une ſuperſtition groſſière & imbécille n'étoit pas une des moindres extravagances qui rempliſſoient ces vieux

Romans. Le premier ouvrage en ce genre de *Lancelot du Lac*, du Roi *Arthur* & de ſes Chevaliers, eſt intitulé, *l'Hiſtoire de S. Gréaal.* Ce *S. Gréaal* étoit la fameuſe relique du *Saint Sang* qu'on prétendoit avoir été recueilli dans un vaſe par *Joſeph d'Arimathie.* Un autre eſt appellé *Kyrie Eleiſon de Montauban*; car, dans ces temps d'ignorance, on prenoit le Deutéronome & les Paralippomènes pour des noms de Saints. Comme on métamorphoſoit les Chevaliers errans en Saints, on faiſoit auſſi aux derniers les honneurs de la Chevalerie; chaque nation avoit armé ſon Saint Chevalier. Toutes choſes étant ainſi partagées entre les Saints & les Diables, on étoit aſſûré de voir miracles ſur miracles; c'étoit un bien vaſte champ pour le merveilleux. Dans l'ancien Roman de *Lancelot du Lac*, nous avons la doctrine & la diſcipline de l'Egliſe auſſi détaillée que dans *Bellarmin* lui-même. » La confeſſion, dit le » Prédicateur, ne vaut rien, ſi le cœur » n'eſt repentant; & ſi tu es moult & » éloigné de l'amour de notre Seigneur, » tu ne peux être raccordé, ſinon par » trois choſes, premièrement par la

» confeſſion de bouche, ſecondement
» par une contrition de cœur, tierce-
» ment par peine de cœur & par œuvre
» d'aumône & de charité. Telle eſt la
» droite voye d'aimer Dieu : or va, &
» ſi te confeſſe en cette manière, & re-
» çois la diſcipline des mains de tes
» Confeſſeurs ; car c'eſt le ſigne de mé-
» rite... Or mande le Roy ſes Eveſques
» dont grande partie avoit en l'oſt, &
« vinrent tous en ſa Chapelle. Le Roy
» vint devant eux tout nud en pleurant,
» & tenant ſon plein poing de menues
» verges ; ſi les jetta devant eux, & leur
» dit en ſoupirant qu'ils priſſent de luy
» vengeance ; car je ſuis le plus vil pé-
» cheur, &c... Après prinſt diſcipline,
» & d'eux & moult doulcement la re-
» ceuſt. » C'eſt cette ſottiſe qui fait trouver la lecture des livres de Théologie par *Don Quichotte* & la pénitence de ſon Ecuyer réunies dans le Rituel de Chevalerie. Auſſi voyons-nous le Chevalier, après s'être beaucoup tourmenté lui & tous ceux qui ont eu le malheur de l'approcher, finir ſa carrière laborieuſe par enſévelir ſa tête dans un capuchon, comme *Charles-Quint* qui, du trône de la moitié de l'Europe,

courut se dégrader dans une cellule de l'Escurial. Quelquefois ces Chevaliers errans prenoient la besace & la crasse de l'Hermite, & le peuple hébété en faisoit des Saints du premier ordre. Ces petits éclaircissemens répandent de la clarté & de l'intérêt sur les dialogues entre *Sancho* & son maître. Il est gravement discuté si *Don Quichotte* sera Saint ou Archevêque ; le dernier rôle eût été le meilleur parti.

Telles furent donc les causes de ce mélange monstrueux & gothique de superstition & d'extravagance : la nature de la matière qui étoit une guerre religieuse comme sous le pieux nom de Croisade, la qualité des premiers écrivains de ces Romans qui étoient des personnages attachés à l'Eglise, soit comme Moines, soit comme Prêtres séculiers ; le but enfin proposé dans la composition de ces grossières rêveries, qui étoit d'engager les Chrétiens dans une entreprise téméraire, quoique sacrée. Le Pape *Clément V* jetta l'interdiction sur les Joûtes & les Tournois, quand il eut appris que ces jeux avoient mis des obstacles à la Croisade résolue dans le Concile de Vienne :

Torneamenta ipſa & Haſtiludia ſive Juxtas in regnis Franciæ, Angliæ, & Almanniæ, & aliis nonnullis Provinciis in quibus ea conſuevere frequentiùs exerceri, ſpecialiter interdixit. On conçoit ſans peine que des perſonnages dévots ont cru ſervir le zèle pour les Croiſades en cherchant à tourner de ce côté-là cette fureur pour les Joûtes. Voilà l'origine, dans les livres de Chevalerie, des deſcriptions ſans fin de Tournois tenus à *Trébizonde*, *Byſance*, *Tripoli*, &c : projet que *Cervantes* me paroît avoir eu en vûe de couvrir de ridicule, quand il fait propoſer à ſon héros de raſſembler tous les Chevaliers errans par une proclamation en forme, pour aller ſoumettre les Turcs. C'eſt l'ignorance & la barbarie des temps qu'il faut accuſer de ce fanatiſme qui portoit les eſprits à vouloir que leurs ſpectacles & leurs amuſemens fuſſent liés aux cérémonies reſpectables de la Religion.

Jamais ils n'en firent un abus plus monſtrueux que dans ces anciennes extravagances dramatiques intitulées *Myſtères*, ouvrages plus éloignés du Drame que les compoſitions romaneſques ne l'étoient du Poëme Epique. Ces Farces

prirent enſuite le nom de *Moralités* avant que de parvenir à une forme raiſonnable. Mais jettons un coup d'œil ſur ces amuſemens littéraires de nos bons ayeux ; on en ſaiſira davantage tout le mérite de *Don Quichotte*, où ſe trouvent des préceptes extrêmement judicieux ſur l'Epopée & ſur le Théâtre.

Après la deſtruction de la Grèce & de Rome, une nuit de ſtupidité, ſi l'on peut parler de la ſorte, acheva l'ouvrage de la barbarie & des armes. Le premier effort que les Arts firent dans le Drame pour s'élever de ces ténèbres, fut l'invention des *Myſtères* ; ils devinrent les amuſemens à la mode de tous les peuples d'Occident. La France, l'Eſpagne, l'Angleterre, n'eurent plus de goût que pour ces jeux ſacrés ; ils furent parmi nous en uſage ſous les regnes de *Richard II* & de *Henri IV*. A l'égard de l'Italie, ſi j'en dois croire mes recherches, leurs premières pièces de Théâtre furent des ſujets profanes qui, pour la forme, approchoient, autant que leur groſſiéreté le leur permettoit, des anciennes *Mimes* & *Attellanes*. La palme dramatique doit donc, du côté de l'an-

conſtance plaiſante qui n'eſt point échappée à notre *Shakeſpear*. Il a de fréquentes alluſions à ces vieilles ſottiſes dans le *Taming of the Shrew*, où l'un des perſonnages demande *un peu de vinaigre pour faire rugir leur Diable*. Ces bonnes gens dans ces pieuſes repréſentations, après avoir employé l'éponge remplie de fiel & de vinaigre, en frottoient le nez du Diable qui jettoit des cris horribles, comme s'il eut reſpiré de l'eau benite, & ces agréables plaiſanteries excitoient le gros rire de l'aſſemblée : auſſi avoit-on ſoin dans les anciennes Farces d'apprêter du vinaigre *pour tourmenter le Diable*. Nous avons dans notre langue pluſieurs vieux proverbes qui ont rapport à ce rôle du Diable rendu ridicule dans ſes ſouffrances & dans ſes diſcours. Ce qui étoit le plus divertiſſant pour ces ſpectateurs pleins de goût, c'étoit lorſque le Diable contrefaiſoit le *grognement du cochon*. Cette déteſtable plaiſanterie nous venoit des anciens Mimes & Bouffons. Voyez les Fables d'*Eſope*. Les Romains eux-mêmes, ce peuple ſi éclairé, ne rougiſſoient pas de rire à ces platitudes.

Nous voyons que ces *Myſtères* en

France & en Angleterre furent d'abord repréſentés dans les Provinces *ſub dio*, c'eſt-à-dire, en plein air; ils s'établirent depuis à Paris à l'*Hôtel de Bourgogne*, aujourd'hui la *Comédie Italienne*. Mais les Belles-Lettres eurent à peine ſervi à épurer la Religion de ces abſurdités qui la défiguroient, qu'à la fin du regne de *François I*, la Cour & le Clergé ſe réunirent pour proſcrire ces farces extravagantes. En 1541, le Procureur-Général, au nom du Roi, préſenta une Requête au Parlement contre la *Compagnie de l'Hôtel de Bourgogne*. Les principaux chefs d'accuſation étoient que *la repréſentation des hiſtoires de la Bible induiſoit le peuple au Judaïſme; que celle des morceaux tirés du Nouveau-Teſtament encourageoit le libertinage; qu'enfin ces pieuſes Comédies diminuoient les aumônes, & faiſoient tort aux pauvres* *. Il paroît que la Requête eut lieu; car en 1548 le Parlement de Paris confirma cette *Compagnie de l'Hôtel de l'Hôtel de Bourgogne* dans la poſſeſſion dudit Hôtel; mais il défendit la répré-

* C'eſt-là probablement l'origine de l'impoſition du quart des pauvres ſur nos Comédiens.

ſentation des *Myſtères*. Les Eſpagnols y furent plus attachés que les François. Ces ſpectacles ſinguliers ont même ſubſiſté parmi les premiers quand ils connurent la *bonne Comédie*. On en peut juger par l'excellente critique du Chanoine dans *Don Quichotte* ; il fait voir que les vieux Romans pourroient ſervir de baſe aux préceptes du Poëme Epique, comme les *Myſtères* pourroient être la ſource des règles de la *bonne Comédie*.

Pour ne pas perdre de vûe notre ſujet, les auteurs François des Farces religieuſes paſſèrent aux Farces morales qu'on appella les *Moralités*. Nous les imitâmes bientôt. *Pierre Gringora*, l'un des Poëtes Dramatiques de nos voiſins, a fait imprimer une de ces *Moralités* ſous le titre de *L'Homme Obſtiné*. Les perſonnages ſont *l'Homme Obſtiné*, *la Punition Divine*, *la Simonie*, *l'Hypocriſie*. Le premier eſt athée ; il entre en blaſphêmant, & déterminé à perſiſter dans ſes ſentimens pervers. Alors *Punition Divine* ſe montre aſſiſe ſur un trône élevé dans l'air, & menaçant le pécheur athée. Après cette ſcène, *Simonie* & *Hypocriſie* ſe préſentent, & rem-

pliſſent leurs rôles. *Punition Divine* revient, les prêche, leur reproche leurs déſordres, & les attire enfin au repentir. Il n'y a que *l'Homme Obſtiné* qui conſerve ſon caractère, & ne ſe rende pas aux exhortations puiſſantes de *Punition Divine*. Il eſt puni pour l'exemple. A cette pièce ſi ſérieuſe & ſi triſte, eſt ajoûtée, quoiqu'elle fût repréſentée ſéparément, une eſpèce de Farce nommée *Sottie*. Il s'y trouve un païſan appellé le *Sot Commun*. Pour nous, nous mêlions enſemble la *Moralité* & la *Sottie*; de ſorte que le *Sot Commun* a gardé ſa place dans nos *Moralités* ſérieuſes, dont nous pouvons aiſément comprendre la fin & le but dans les alluſions que *Shakeſpear* fait ſouvent à ces folles inventions. On en peut voir un exemple au commencement du troiſième Acte de *Meaſure for Meaſure*, où ſe rencontre ce paſſage obſcur: » Tu es » exactement *le Fou de la Mort*; tu as » fait tous tes efforts pour l'éviter, & » ta fuite t'a toujours précipité vers » elle; » car, dans ces *Moralités*, le *Fou* de la pièce, afin d'expoſer les approches inévitables de la *Mort*, autre perſonnage du Drame, devoit em-

ployer toutes les ruſes pour s'en garantir, leſquelles, ſuivant la conſtitution de la Fable, portoient, pour ainſi dire, le *Fou* dans la gueule de ſon ennemi; par-là ces repréſentations réuniſſoient la plaiſanterie & la morale. A l'égard de nos voiſins, comme ils conſervèrent toujours ſéparés ces deux genres de pièces, ils durent dans la ſuite à cette diſtinction la naiſſance de la Tragédie & de la Comédie, tandis que nous obſtinant à réunir ces deux monſtres, nous en voyons éclore un troiſième inconnu à l'Antiquité & abſolument déſavoué de la nature, la Tragi-Comédie.

Obſervations d'une Société d'Amateurs ſur les Tableaux expoſés au Salon cette année 1761.

On m'a dit, Monſieur, que cette prétendue Société d'Amateurs ſe réduiſoit à un ſeul homme qui, depuis deux ou trois ans, avoit la généroſité d'inſtruire publiquement nos grands Artiſtes de leurs fautes, & de leur faire part de ſes rares connoiſſances. Quoiqu'il en ſoit, j'ai lu ces *Obſervations*, petit écrit de 72 pages qui ſe trouve chez

Ducheſne, rue Saint Jacques, & je me propoſois de vous en rendre compte, lorſqu'une lettre adreſſée de Bruxelles à une Dame de Paris & qui vient de m'être communiquée, me diſpenſe de faire cet article. Cette lettre eſt manuſcrite ; la voici.

J'obéïs, Madame, à l'ordre que vous me donnez de vous envoyer la réponſe que j'ai faite à l'auteur des *Obſervations* ſur les Tableaux de cette année, que j'ai vus pluſieurs fois avant mon départ de votre Capitale pour me rendre ici.

*Réponſe à M. * * *,*

Si vous m'aviez conſulté, Monſieur, avant de faire paroître votre Brochure, elle n'eût jamais été imprimée. En général vous louez avec excès, & vous critiquez de même. Vos exhortations patelines ſont des leçons très dures, & vos déciſions prouvent on ne peut pas moins de connoiſſance des vrais principes. Avez-vous prétendu inſtruire le Public ? En ce cas, vous deviez parler le langage des Arts, &, pour le parler convenablement, il falloit être Ar-

tiſte, ou conſulter ceux qui ſont les plus diſtingués par le talent & par l'impartialité. Vous deviez auſſi, ce me ſemble, ne faire attention qu'à ce qui intéreſſe la peinture. Que nous fait que la *Madeleine* de M. *Carle Vanloo* ait l'air plus ou moins pénitente? C'eſt le talent du Peintre dont il étoit queſtion. Si ce Tableau vous paroît ne pas convenir à une égliſe, en eſt-il moins un chef d'œuvre? En eſt-il moins digne de tous les éloges que vous lui avez refuſés, & que vous réſerviez ſans doute pour les prodiguer à M. *Deshays* qui en mérite beaucoup à la vérité, mais qui n'auroit pas été ſurpris d'en recevoir moins que notre illuſtre *Vanloo*.

Je voudrois, Monſieur, n'avoir que ce reproche à vous faire; comment vous êtes-vous permis le perſiflage inſultant avec lequel vous parlez des tableaux de M. *Pierre*, & ſur-tout de ſa *Deſcente de Croix*? Croyez-vous qu'il ſoit bien honnête de traiter ainſi un de nos premiers Artiſtes? L'auteur du Plafond peint dans la coupole de *S. Roch* méritoit que vous examinaſſiez ſes ouvrages avec plus d'attention; vous euſ-

ſiez trouvé dans la *Deſcente de Croix* des beautés qui décèlent le grand maître, & vous euſſiez rendu plus de juſtice à la *Décolation de S. Jean Baptiſte* qui aſſurément étoit un des principaux ornemens du Salon.

Quellle eſt encore une critique déplacée au ſujet de la *Jeune Grecque* de M. *Vien*, & à propos de quoi une comparaiſon entre deux habiles Artiſtes, néceſſairement odieuſe pour l'un d'eux?

On ſeroit tenté de vous accuſer de partialité, ſur-tout lorſque vous dites que les principes & les loix de votre Société ne vous permettent pas *d'approuver* l'extrême étendue de l'éloge donné dans un *Mercure* aux quatre tableaux de M. *Bachelier*. De quoi vous mêlez-vous, Monſieur? Parlez du Salon, & ne blâmez point une action honnête & utile. Parlez de Peinture avec autant de connoiſſance, ſi vous le pouvez, que M. *Dandré Bardon*; nous vous en ſçaurons gré; mais n'allez point à ce propos critiquer un éloge dicté par le ſçavoir encore plus que par l'amitié.

Si vous aimez les Arts, louez toutes les beautés qu'un œil connoiſſeur devoit appercevoir dans le portrait de

Madame *Boucher*, & ne dites point à ce ſujet que *le pinceau de M. Roſlin ſaiſit mieux l'humeur que les graces.*

Louez M. *Greuze* comme il le mérite, ſans en faire *l'ami du Parterre*, c'eſt-à-dire, une eſpèce de Bouffon. Sur-tout, faites-nous grace de certain amphigouri pour nous dire que M. *Caſanove* eſt Peintre de batailles.

Vous finiſſez, Monſieur, par rendre un juſte hommage au talent du célèbre M. *Cochin;* mais il ne falloit pas laiſſer tranſpirer votre petit reſſentiment à travers les louanges que vous lui donnez. Qu'importe au Public que M. *Cochin* ait eu le malheur d'être d'un avis contraire au vôtre? Qu'importe à une Expoſition de tableaux qu'un Artiſte écrive bien ou mal? Vous conviendrez que M. *Cochin* vous eſt très-ſupérieur dans la connoiſſance des Arts; quant au ſtyle, croyez-vous de bonne foi qu'il ne puiſſe pas vous faire à ſon tour quelques reproches bien fondés?

J'ai l'honneur d'être, &c.

En effet, Madame, parcourons les obſervations de M***. *Une idée clairement analogue..... Un ardent & ſombre*

tre deſir ſous une vieille peau tannée..... Des progrès au-delà des conjectures les plus flateuſes.... Une ſource d'eſpoir pour la perfection..... Des objets qui vaguent dans l'eſpace.... Une tête judicieuſement imaginée..... Au ſujet de la figure de *S. André* dans le tableau de M. *Deshays : par l'ordonnance de la compoſition, cette figure, quoique rempliſſant un eſpace conſidérable, a la ſorte d'élégance qu'admettent la diſtance & la ſupériorité d'évidence, &c.* Quel galimatias ! Mais voici du grand. Il eſt queſtion d'un tableau du même auteur repréſentant *S. Pierre* délivré de la priſon : *ſublime enthouſiaſme, lumière ſurnaturelle, divine extaſe, beauté céleſte ;* on n'a jamais parlé peinture en ſi beaux termes. En parlant de *S. Benoît, la double action d'une ame qui appelle ſon Dieu & du ſouffle qui la lui porte.... La ſoupleſſe des épaules de S. Benoît annonce dans cette figure l'action & le ſentiment qu'elle exige :* pourquoi non, puiſqu'un des portraits de M. *de la Tour a l'habitude du corps par laquelle on reconnoît diſtinctement celle de l'eſprit ?..... Le déſordre ſimulé de la touche..... Aucun objet n'y pétille aux dépens des autres.... Une hon-*

nête famille rurale..... Les tableaux de M. *Greuze pourront former un jour un Traité complet de Morale domeſtique*....., *Dès en paroiſſant ſur la ſcène*, M. *Guérin*.... M. *Caſanove a autant de droit au paiſible laurier de ſon art que les héros qu'il peint en ont au prix enſanglanté de l'art de la guerre*....., La tête de M. *de Crébillon* eſt *la tête de l'héritier des forces de Corneille*..... *Les fabriques de la ville de Lacédémone*, &c, &c, &c.

Je ne finirois pas, Madame, ſi je voulois relever toutes les expreſſions ridicules, hiéroglyphiques, ou ampoulées dont ces *Obſervations* ſont remplies. Un auteur qui court ainſi après la phraſe, & dont le ſtyle eſt ſi forcé, eſt-il en droit de trouver que les autres écrivent mal? En deux mots, voici ce que je penſe de l'Obſervateur: Comme homme d'art, ſon ignorance ſe décèle à chaque page; comme homme d'eſprit & comme écrivain, il doit deſirer qu'on ne le juge pas d'après ſa Brochure.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

A Bruxelles, ce 9 Octobre 1761.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Octobre 1761.

LETTRE III.

Journal de ce qui s'eſt paſſé à l'arrivée & pendant le ſéjour de MESDAMES DE FRANCE, ADÉLAÏDE *&* VICTOIRE, *en Lorraine.*

LE voyage de MESDAMES aux eaux de Plombières a été marqué, Monſieur, par les fêtes les plus galantes & les plus agréables; mais de tous les ſpectacles offerts à leurs regards, aucun ne les a plus vivement touchées que ces témoignages d'amour, d'attachement & de zèle, cet empreſſement d'un peuple ſenſible pour voir le ſang de ſes Maîtres, cette allégreſſe & ces tranſports, que leur préſence a fait éclater de toutes parts. On ne peut lire, ſans être ſouvent attendri, le *Journal* qui contient ces particularités; c'eſt un petit *in* 8° d'environ 100 pages imprimé à Nancy chez la Veuve & *Claude Leſeure*. En vous rendant compte de cet écrit, j'y joindrai quelques traits qui ne s'y trouvent pas, & que j'ai ſçus d'ailleurs.

Les Païſans quittoient leurs villages

& venoient en foule le long de la route pour voir paſſer MESDAMES & pour leur offrir des productions de leurs champs. Ces bonnes gens étoient enchantés ; on en a vû qui avoient arraché leurs arbres tout chargés de fruits, & qui les avoient plantés au bord du grand chemin pour en faire hommage aux Princeſſes.

Le Curé de la Ferté-ſous-Jouare leur fit chanter par ſes plus jolies Paroiſſiennes des couplets naïfs qui réuſſirent beaucoup. Il y parloit de lui-même en ces termes ;

En quoi ſur-tout il excelle,
C'eſt en amour pour ſon Roi ;
Nous l'avons pris pour modèle ;
Son exemple eſt notre loi.

L'arrivée de MESDAMES à Château-Thierry eſt une époque intéreſſante pour la Littérature & pour l'humanité. C'eſt la patrie de l'immortel *la Fontaine* ; ſon petit-fils, dont nous avons pleuré la mort, a laiſſé trois enfans, un garçon & deux filles. L'aînée âgée de ſept ans, qui eſt jolie & qui a beaucoup d'eſprit, ſe trouvoit à Château-Thierry chez ſes tantes. Elles demandèrent qu'il

fût permis à cet enfant de saluer MESDAMES. Madame la Comtesse *de C**** qui ne laisse échapper aucune occasion d'exercer sa bienfaisance, leur obtint cette faveur, & se chargea de présenter la petite-fille; elle récita devant MESDAMES, avec une grace infinie, les pièces suivantes. Les deux premiers vers sont le commencement de l'épitaphe de *la Fontaine*, faite par lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.
C'étoit mon Bisayeul de célèbre mémoire;
Son fils fit tout de même, ainsi son petit-fils;
Jamais au monde ils n'ont acquis
Que de l'estime & de la gloire.
Mon Bisayeul étoit un *Fablier*,
Disoit fort plaisamment une femme immortelle*;
Cet Arbre est mort, mais non pas tout entier;
J'en suis un rejetton, une tige fidelle;
Et voici de mes fruits une Fable nouvelle.
Avec bonté puissiez-vous recevoir
Ce foible essai, c'est mon unique espoir.

* Madame *de la Sablière.*

Le Chêne & le Lierre.

Foible, abattu, cherchant un appui néceſſaire ;
Un Lierre deſſéché languiſſoit ſur la terre ;
Il apperçoit un Chêne audacieux
Dont le ſommet ſe perdoit dans les Cieux.
Ce Chêne répandoit une ombre bienfaiſante ;
Les mortels fatigués des ardeurs du Midi,
Trouvant ſous ſon feuillage un ſalutaire abri,
Y venoient ranimer leur force languiſſante.
Cet Arbre étoit ſacré ; les Bergers d'alentour
L'avoient déifié dans leur reconnoiſſance :
Qui fait les Dieux ? C'eſt notre amour.
Notre Lierre s'approche, & plein de confiance,
Pouſſé par ſon heureux Deſtin,
Il embraſſe le tronc de cet arbre divin ;
Il s'élève, il ſerpente autour de ſon écorce ;
Le voilà ranimé, vigoureux, plein de force.

Je ſuis ce Lierre abandonné ;
Vous cet arbre chéri que ma foibleſſe embraſſe ;
Je vous ai peint mon ſort infortuné ;
Votre appui ſeul en peut changer la face.

Ces vers étoient accompagnés d'un Diſcours en forme de Placet. Le voici.

MESDAMES,

» Petite-fille du Poëte *la Fontaine*,
» dont ce pais eſt la patrie, daignez
» ſouffrir que je faſſe éclater la joie que
» j'ai du bonheur de vous voir : félici-
» cité que mon âge ne pouvoit me faire
» eſpérer de long-temps. Une raiſon à
» peine naiſſante me fait regretter vi-
» vement de manquer des talens & du
» génie de mon ayeul, pour pouvoir
» chanter dignement vos vertus, &
» vous exprimer mon allégreſſe telle
» que je la reſſens; il ne m'a laiſſé que
» la voix, que j'emploierai, toute foi-
» ble qu'elle eſt, ſi vous me le permet-
» tez, à m'entretenir de vos vertus pour
» les avoir toujours préſentes comme
» le modèle de la perfection; je ſçais
» que dans mon état je ne puis me flat-
» ter d'atteindre à aucune de celles que
» vous poſſédez ſi éminemment; mais
» j'apprends dans les œuvres du Poëte
» mon ayeul à reſpecter, à aimer le
» ſang de notre Roi; il connoiſſoit
» toute l'étendue de ce devoir; il l'a
» tranſmis à ſa poſtérité.

» Orpheline, avec ſon épitaphe pour

» toute reſſource, je mettrois au rang » des plus grands biens d'être honorée » de votre protection. Je vous demande » la même grace pour une petite ſœur » que j'ai, & j'oſe vous ſupplier de lui » faire accorder une place dans une des » maiſons où l'éducation eſt gratuite ; » avec ce ſecours & l'honneur de votre » bienveillance, nées pour faire le bon- » heur des peuples, vous rendrez deux » enfans à jamais heureux, en procu- » rant à ma ſœur l'avantage d'une bonne » éducation préférable à tous les trê- » ſors. »

MESDAMES furent très-ſatisfaites de ce compliment ; la petite *la Fontaine* eut l'avantage de leur plaire ; elles daignèrent la placer entr'elles deux pour voir le feu d'artifice qu'on tiroit en leur honneur ; elles lui firent pluſieurs queſtions obligeantes, & parurent prendre plaiſir à la naïveté ſpirituelle de ſes réponſes. Enfin, ce qu'elle demandoit généreuſement pour ſa ſœur, MESDAMES ont bien voulu l'accorder pour elle-même ; elles ſe ſont chargées de ſon éducation.

Le Roi de Pologne Duc de Lorraine attendoit ſes petites-filles avec l'impa-

tience du père le plus tendre. Il étoit venu au-devant d'elles quatre heures plutôt qu'elles ne devoient arriver. Les ames ſenſibles ſe peindront aiſément, éprouveront même toutes les circonſtances de leur entrevûe : émotion vive, tranſports de joie, ſilence d'attendriſſement, larmes délicieuſes ; une pareille ſituation n'a point d'autre éloquence. Ce ſpectacle touchant d'un père & de ſes enfans qui ſe preſſent dans leurs bras, ſans pouvoir s'en arracher ni proférer une ſeule parole, fit pleurer tous ceux qui eurent l'avantage d'aſſiſter à cette fête du cœur, ſi je puis parler ainſi.

MESDAMES arrivèrent le 3 Juillet à Commercy, petite ville où les Princes de la Maiſon de Lorraine paſſoient la belle ſaiſon. Le Roi de Pologne, par la ſupériorité de ſon goût, en a fait un ſéjour charmant. Au lieu des vaſtes marais dont le Château étoit environné, on découvre un très-beau canal bordé des deux côtés d'une longue allée d'arbres, terminée par un élégant pavillon. On y voit une grande quantité de colonnes liquides, que l'eau forme en s'élançant dans les airs. Les Princeſſes

ſoupèrent dans ce pavillon, illuminé avec un art ſingulier ; il y avoit des luſtres placés entre chaque arbre ; toutes ces lumières réfléchies par les colonnes d'eau frappoient les yeux d'un éclat enchanteur ; on ſe croyoit dans un Palais de Fées.

Le 4 du même mois, MESDAMES firent leur entrée dans Nancy ſur les ſept heures du ſoir. Dès le 17 Juin on faiſoit des préparatifs pour les recevoir. Le détail en ſeroit long ; il ſuffit de dire que les Lorrains ont donné dans cette occaſion des témoignages de zèle & d'allégreſſe auſſi ſincères & auſſi vifs que les plus anciens ſujets du Roi de France. Au milieu des ſpectacles qui s'offroient de toutes parts, on diſtinguoit un char de triomphe ſur lequel étoient 21 jeunes filles, habillées en Nymphes de taffetas d'Angleterre blanc, garni de gazes & de blondes, & coëffées en cheveux. Trois des plus jeunes deſcendirent, & préſentèrent à MESDAMES des bouquets dans un vaſe fin de vermeil ; les dix-huit autres reſtoient debout ſur le char. Ce grouppe charmoit tout le monde, & les Princeſſes le regardèrent long-temps avec plai-

sir. Les Nymphes eurent l'honneur de les servir à table, à la Malgrange, maison de Plaisance que le Roi de Pologne a fait bâtir à un quart de lieue de Nancy. Le lendemain, MESDAMES partirent pour Plombières, où Sa Majesté a fait deux voyages pour voir ses augustes & chères petites-filles. Il leur avoit fait promettre de se rendre le 12. Août à Lunéville.

Rien n'est comparable, Monsieur, à la magnificence & au bon goût de toutes les fêtes qu'on y a données à MESDAMES. Arcs de triomphes, Illuminations, Feux d'Artifices, Devises, Emblêmes, Inscriptions, Concerts, Ballets, Peintures, Sculptures, Comédies, &c: ce que tous les Arts peuvent fournir de plus brillant & de plus agréable a été mis en usage. Ici treize jeunes filles, dont l'une représentoit *Diane* & les autres les Nymphes de sa suite, armées de fléches & de carquois, s'avançoient au bruit des cors de chasse, & *Diane* présentoit du gibier à MESDAMES. Là des Bergers & des Bergères jouoient devant les Princesses une Pastorale ingénieuse de la façon de M. le Chevalier *de Solignac*. Tantôt on annonçoit qu'un vaisseau

paroiſſoit ſur le grand canal des jardins de Lunéville, & qu'il portoit pavillon Hollandois; ce vaiſſeau s'avançoit lentement; on entendoit un bruit confus d'inſtrumens; on voyoit beaucoup de monde ſans pouvoir diſtinguer la forme des habillemens; il abordoit enfin; treize Matelots, dont l'un étoit le chef, & douze Matelottes en ſortoient deux à deux, & marchoient en cadence; cette troupe exécutoit un ballet Hollandois. La Danſe finie, une Matelotte tenant une rame artiſtement travaillée, s'approchoit de MADAME ADELAIDE, & lui diſoit en lui préſentant cette rame:

Qu'heureux ſeroit notre partage,
Si la Lorraine un jour étoit votre appanage!
Mais un ſi grand bonheur n'eſt pas de notre choix:
Que cette rame au moins puiſſe vous être un gage
Que nous n'aurions à craindre aucun naufrage,
Tant que nous ſerions ſous vos loix.

Une ſeconde Matelotte préſentoit auſſi une rame à MADAME VICTOIRE, & lui diſoit:

Nos rames ſont nos biens les plus certains ;
Nous ne pouvons vous offrir autre choſe ;
Mais ſi le Ciel à nos vœux ne s'oppoſe,
Celle-ci peut avoir les plus heureux Deſtins,
Et ſe changer en ſceptre dans vos mains.

Ces jolis vers ſont encore de M. *de Solignac*. Tantôt on voyoit arriver des Allemands & des Allemandes, que M. le Prince *Conſtantin*, Evêque de Straſbourg, avoit fait venir d'Alſace, pour rendre leurs hommages à MESDAMES ; ils étoient habillés à la mode de leur pays, & amuſoient les Princeſſes par pluſieurs danſes ſingulières. Enfin, Monſieur, chaque jour voyoit éclorre de nouveaux traits d'une imagination galante.

Un homme unique par ſon intelligence & par ſon activité, préſidoit tranquillement à tous ces plaiſirs. On eût dit que M. *Alliot*, Intendant de la Maiſon du Roi, ne ſe mêloit de rien, & c'étoit lui qui diſpoſoit, qui conduiſoit, qui animoit, qui faiſoit réuſſir tout avec une dextérité, une aiſance, un ordre qui ne ſe trouvent pas toujours dans ces ſortes de fêtes. A peine les appartemens du Château de Lunéville pou-

voient-ils contenir la nobleſſe & le peuple accourus de toutes parts, malgré la foule, nul embarras, nul tumulte, nulle confuſion. Il y avoit un nombre infini de tables ſervies avec autant de délicateſſe que d'abondance; les étrangers mêmes y étoient invités; les perſonnes chargées d'en faire les honneurs, donnoient de leur maître l'idée la plus grande & la plus aimable.

Un des ſpectacles qui amuſa le plus MESDAMES eſt la partie des Jardins de Lunéville qu'on appelle *le Rocher*. C'eſt une invention du Roi de Pologne qui a fait un lieu charmant d'un marais bourbeux qui affligeoit la vue & l'odorat. Sur ce Rocher qui eſt très-étendu, on voit des perſonnages de grandeur naturelle appliqués à différens arts méchaniques. Ici ce ſont des moutons qui paiſſent, des beliers qui ſe heurtent, un berger jouant de la muſette, ſon chien veillant ſur le troupeau; là, un enfant qui crie, un autre qui le berce pour l'appaiſer; des forgerons qui dans leur boutique frappent avec préciſion un fer étincelant; plus loin des ſcieurs de bois, des charpentiers, &c; enfin, toute ſorte d'ouvriers qui exercent leurs

professions. L'illusion est parfaite ; l'eau est le principe caché de ces différens mouvemens.

Mesdames passèrent quatorze jours à Lunéville dans ce cercle brillant d'amusemens variés. Elles allèrent dîner le 27 Août à l'Hôtel de Ville de Nancy. Le Roi les y attendoit. Le concours de la noblesse, les acclamations du peuple, le bruit de l'Artillerie & des instrumens, la somptuosité du dîner, les divertissemens qui le suivirent : cette seconde Entrée de Mesdames dans la Capitale de Lorraine demanderoit une description particulière. Sur le soir elles visitèrent la Mission Royale. C'est une très-belle maison que le Roi de Pologne a fait bâtir, & qu'il a donnée aux Jésuites. Le P. *de Menoux* en fit les honneurs en homme d'esprit & de talent.

Les Princesses se rendirent à la Malgrange, suivies d'une foule innombrable de gens de tous états ; ils étoient au nombre de huit ou neuf cens au moins. Plusieurs d'entr'eux n'ayant pas eu le bonheur de voir Mesdames, quoique le Roi eût ordonné qu'on laissât entrer tout le monde, s'attroupèrent après le souper sous l'appartement de

MADAME ADELAÏDE au rez-de-chauſſée. Le Sentinelle vouloit les faire retirer, lorſque MADAME ſe mit à ſa fenêtre : *Vous êtes donc bien aiſes de me voir*, leur dit-elle avec bonté; *eh bien, je vais vous ſatisfaire.* En même-temps, elle fit apporter des bougies. Cette multitude étoit au comble de la joie. On n'entendoit que des *Vive le Roi, vivent Meſdames.* Enhardis par ce premier ſuccès, ils demanderent la permiſſion de baiſer le bas de la robe de MADAME qui leur tendit les mains; tout ce monde les baiſa avec tranſport. Ils crièrent enſuite d'une voix unanime, *nous voudrions voir auſſi* MADAME VICTOIRE *& lui baiſer les mains.* Elle alloit ſe mettre au lit; on l'avertit de ce qui ſe paſſoit; elle ſe r'habilla, ſe rendit à l'appartement de MADAME, parut à la fenêtre, & ſe laiſſa baiſer les mains. Les *Vive le Roi, vivent Meſdames*, recommencèrent avec plus de chaleur. Les Dames de la ſuite des Princeſſes ſe mêlèrent dans la foule, & voulurent jouir de la même faveur. MESDAMES les embraſſèrent avec une émotion qui leur ôtoit la parole. Pluſieurs perſonnes de la Cour du Roi de Pologne qui ont

été témoins de cette ſcène de ſentiment, m'ont aſſuré qu'ils n'en avoient jamais vue d'auſſi touchante, & qu'il n'y avoit pas un ſeul ſpectateur qui ne fût attendri juſqu'aux larmes.

Le lendemain 28, MESDAMES retournèrent à Plombieres. Elles ſont revenues à Verſailles un mois après. Le Roi de Pologne les y avoit devancées. Il fut queſtion de leur voyage dans la viſite que le Roi de France rendit à ſon beau-père MESDAMES, lui dit le Roi STANISLAS, *ſe ſont fait adorer en Lorraine. Vous leur avez donné l'exemple*, répondit ſur le champ LOUIS XV. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien dire de plus agréable & de plus juſte.

Le *Journal* qui m'a fourni cet Article eſt fait avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. Il mérite d'être lû en entier; tous les détails en ſont ſatisfaiſans. L'auteur eſt M. *Fillion de Charigneu*, Ecuyer, Lieutenant des Gardes à pied du Roi de Pologne. MESDAMES ont bien voulu accepter la Dédicace de ſon ouvrage.

Voyage de MADAME & de MADAME VICTOIRE.

C'eſt une petite Brochure de 25 pa-

ges, mêlée de proſe & de vers, par *M. de Sauvigny*, Garde du Roi de Pologne, imprimée à Lunéville chez *Meſſuy*. La fiction y ſert quelquefois de voile à la vérité. L'auteur ſe fait apparoître l'inimitable *Chapelle* qui lui fait des complimens : *N'écris jamais*, lui dit-il, *que d'après ton cœur, comme tu l'as fait dans cette occaſion ; j'ai ſuivi la route que je te trace, & j'ai réuſſi.* M. *de Sauvigny* ne pouvoit ſe propoſer un meilleur modèle, &, s'il en eſt loin, ce n'eſt pas qu'il manque de talent. Vous pourrez être ſatisfait de cet éloge du Roi de Pologne. Je ne ſçais ſeulement pourquoi l'auteur, parmi tant de monſtres couronnées que fournit l'Hiſtoire, a choiſi *Thamas Koulican*, à qui l'on reproche, il eſt vrai, quelques traits de cruauté, mais qui d'ailleurs étoit un grand homme, & a gouverné la Perſe avec gloire.

L'Avarice & la Crainte ont produit les Tyrans,
Ont enchaîné nos mains, ont dicté nos hommages.
L'Honneur fait les Héros, l'Intérêt les Brigands,
La Vanité les Grands,
L'Humanité les Sages.

Que l'indigne *Thamas* auſſi cruel que vain,
Pour groſſir de ſes faits les faſtes de l'Hiſtoire,
Elève ſans frémir un trophée à ſa gloire
Sur les débris du genre humain:
Ce Héros bienfaiſant avec moins d'étalage,
Fait, au ſein de la paix, briller à nos regards
Les talens du grand homme & les vertus du Sage;
En éclairant le monde, il protège, encourage
Et les Malheureux & les Arts.
Leurs noms iront ſans doute à la race future;
Mais, quand on les lira, que dira-t-on un jour?
Thamas fut autrefois l'horreur de la Nature,
Et STANISLAS en fut l'amour.

Leçons de Mathématiques à l'uſage des Colléges.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous n'avons pas encore de Cours de Mathématiques complet. Le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre eſt celui du P. *François Millet de Chales*, Jéſuite Piémontois; mais cet auteur a écrit en Latin, & de plus, comme il y a cent &

quelques années que ſon livre eſt entré les mains du Public, il ne peut comprendre les découvertes que l'on a faites en Géométrie depuis près d'un ſiècle. Un Cours de Mathématiques eſt donc, à bien des égards, une entrepriſe neuve & qui peut manquer d'être bien reçue du Public. Il eſt vrai qu'un pareil ouvrage a de grandes difficultés, puiſqu'il s'agit de réunir & de fondre dans un ſeul corps preſque toutes les vérités Mathématiques, de manière qu'elles faſſent un tout bien aſſorti & bien lié.

Ce travail, tout immenſe qu'il eſt, n'a point effrayé le Père *de Merville*, Profeſſeur d'Aſtronomie au Collège de LOUIS LE GRAND. Il eſt entré avec courage dans cette carrière également épineuſe & ſçavante, &, à en juger par le volume qu'il donne aujourd'hui, nous aurons un Cours de Mathématiques clair, précis, méthodique, & fort ſupérieur, tant pour le fond que pour la forme, aux ouvrages de ce genre qui ont paru juſqu'ici. Voici comment l'auteur expoſe lui-même dans un Avertiſſement bien écrit l'ordre & le plan de ſon travail. » Cet ouvrage, dit-il, remplira » toute l'étendue de ſon titre, &, pour

» en donner d'abord une idée juſte &
» préciſe qui mette le lecteur en état
» d'en apprécier la valeur, il compren-
» dra, outre les élémens ordinaires,
» c'eſt-à-dire, ce premier volume, 1°
» l'*Aſtronomie* avec toutes ſes dépendan-
» ces, c'eſt-à-dire, la *Trigonométrie-*
» *Sphérique*, la *Gnomonique* & la *Coſ-*
» *mographie* qui ſe diſtribue elle-même
» en pluſieurs branches différentes; 2°
» les *Fortifications* avec un précis de la
» *Tactique* des ſièges; 3° l'*Artillerie* qui
» renferme le *maniement du canon*, le
» *jet des bombes*, la *ſcience des mines*, &
» généralement tout ce qui eſt compris
» ſous le nom de *Pyrotechnie*, à l'excep-
» tion des *Feux d'Artifice* dont il ſeroit
» inutile de parler après le ſçavant Trai-
» té qu'en a donné M. *Bélidor*; 4° la
» *Caſtramétation* ou l'art de diſpoſer &
» de fortifier un Camp; 5° l'*Hydrogra-*
» *phie* ou la *ſcience du Pilotage*, partie
» eſſentielle qui ſera traitée avec une
» étendue qui ne laiſſera rien à deſirer
» à ceux qui ſe deſtinent au ſervice de
» mer; 6° les *Courbes* de différens gen-
» res, & en particulier les *Sections Co-*
» *niques*; 7° les principes du *Calcul in-*
» *tégral & différentiel*, dont il ſemble

» que nous n'ayons pas encore de bons
» élémens; 8° l'*Optique* & généralement tout ce qui concerne les effets
» de la lumière; 9° la *Méchanique* avec
» un Traité complet d'*Horlogerie*; 10°
» l'*Hydraulique* & ſes différentes branches; 11° la théorie & la pratique du
» *nivellement*. »

Tels ſont en ſubſtance l'objet & la matière de l'ouvrage qu'on nous promet; telle eſt la carrière qu'on ſe propoſe de fournir, entrepriſe vaſte, & dont le P. *de Merville* ne cherche pas à ſe diſſimuler les difficultés. » Que d'auteurs à parcourir, dit-il! Que de livres à feuilleter, méditer, analyſer! Et quels livres! La plûpart encore plus obſcurs
» que profonds, plus embrouillés que
» ſçavans, & plutôt faits, ce ſemble, pour la torture que pour l'inſtruction
» de l'eſprit humain. C'eſt au milieu de
» ce cahos qu'il faudra porter la lumière; c'eſt du fond de ces ſçavantes
» ténèbres qu'il faudra tirer la vérité;
» mais rien n'eſt capable d'arrêter quand
» il eſt queſtion de l'utilité publique.
» D'ailleurs, la plupart des matériaux
» ſont déja raſſemblés; ainſi l'ouvrage
» ne ſe fera point attendre, & les vo-

» lumes ſe ſuccéderont aſſez rapide-
» ment. » Voilà pour ce qui concerne l'ouvrage en général. Quant au volume qui paroît aujourd'hui, je ne crois pas outrer l'éloge en diſant que c'eſt un chef-d'œuvre de clarté & de préciſion. Jugez-en par vous-même, Monſieur; liſez les articles qui traitent de l'*Extraction des racines*, des *Fractions*, des *Proportions*, des *Equations*, des *Polygones*, du *Cercle*, &c., & vous verrez que l'auteur a le talent de rendre palpables les vérités les plus abſtraites, & d'ôter, pour ainſi dire, à la Géométrie toutes ſes épines. On ne peut donc trop l'encourager & l'exhorter à preſſer la publication d'un ouvrage ſi capable de faciliter l'étude des Mathématiques, & d'inſpirer à la jeuneſſe le goût d'une ſcience qui fait aujourd'hui une branche ſi conſidérable de l'éducation. Ce premier Tome eſt un *in*-8° de près de 400 pages. Il contient les élémens d'Arithmétique, d'Algèbre, de Géométrie & de Trigonométrie Rectiligne. On le trouve à Paris chez *Barbou*, rue Saint-Jacques, près de la Fontaine S. Benoît.

Cours de Langue Italienne.

M. *Deodati*, auteur de la Traduction Italienne des *Lettres Péruviennes* & de la Diſſertation ſur l'excellence de cette Langue, fait ſçavoir aux Amateurs de l'Italien qu'il commencera le premier Décembre prochain ſon quatrième Cours, lequel durera quatre mois à trois Leçons par ſemaine. La Leçon commencera à quatre heures préciſes. Ceux qui voudront ſuivre ce Cours, auront la bonté de ſe faire inſcrire chez lui avant ce temps-là. Il demeure à l'Hôtel de Notre-Dame, rue du Jardinet, Fauxbourg S. Germain.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21 Octobre 1761.

Faute à corriger dans l'Ordinaire précédent.

Page 354 ligne 28 : *cet ouvrage eſt digne de la réputation de ſon ouvrage* liſez *Cet ouvrage eſt digne de la réputation de ſon auteur.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

La Veuve Ruſée. Comédie.

LE Théâtre du célèbre *Goldoni* vous eſt connu, Monſieur. Je vous en ai parlé plus d'une fois. On vient de traduire dans notre langue une pièce de ſa façon. Son titre eſt *La Veuve Ruſée, Comédie en proſe en trois Actes, repréſentée à Modène en* 1748, *traduite de l'Italien par D. B. D. V.* A Paris chez la veuve *Quillau*, Imprimeur-Libraire, rue Galande. Cette traduction eſt un hommage conſacré à M. le Maréchal Duc *de Biron*; le nom de l'interprète eſt *de Bonnel du Valguier*. Il nous dit dans ſa Préface que *la Veuve Ruſée* eſt une des Comédies de M. *Goldoni* qui ont eu le plus brillant ſuccès en Italie;

elle a été très-applaudie à Modène, à Bologne, à Parme, à Véronne, particulièrement à Veniſe où elle a eu vingt-deux repréſentations. Le Traducteur ajoûte que, ſi ce premier eſſai plaît au Public, on ſe propoſe d'entreprendre la traduction entière des œuvres de cet auteur Italien, & que l'on ſera en état d'en donner un volume tous les deux mois.

Acte I. La ſcène ſe paſſe de nuit dans une ſalle d'auberge au milieu de laquelle eſt une table ronde, bien éclairée, couverte d'aſſiettes & de bouteilles de différentes liqueurs. Milord *Runebif* Anglois, M. *Leblau* François, *Dom Alvare* Eſpagnol, le Comte *de Boſco-Nero* Italien, tels ſont les perſonnages qui ouvrent la première ſcène. Tous ſont aſſis autour de la table, tenant en main un verre plein de vin. M. *Leblau* entonne une chanſon Françoiſe; les autres l'accompagnent. On vient à parler d'une Madame *Roſaure*, veuve de *Stephanelle de Biſognoſi* & fille du Docteur *Lombard*; tous boivent à la ſanté de la Veuve, en chantant le refrain de la chanſon de M. *Leblau*, *Vive la bouteille, vive la joie.* Ils

continuent de parler de cette Madame *Roſaure*. Le Comte *de Boſco-Nero* ne leur conſeille pas de s'y attacher ; il prétend qu'elle déteſte & l'amour & les hommes, & qu'elle eſt incapable de livrer ſon cœur à la tendreſſe. M. *Leblau*, bien content de lui-même, plaiſante ſur la prétendue inſenſibilité de cette belle. *Dom Alvare* ſent ſa fierté intéreſſée à la conquête de Madame *Roſaure*. Les caractères ſi différens des quatre nations ſe développent dans cette ſcène qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre Dramatique. *Arlequin* entre, s'arrête, écoute attentivement la chanſon. Auſſitôt qu'elle eſt finie, il s'approche de la table ; prend un verre qu'il remplit de vin, répète la chanſon, & boit. La jalouſie commence à ſe faire ſentir aux quatre perſonnages. Milord appelle *Arlequin* en particulier, & lui donne une bague pour Madame *Roſaure*. Les rivaux ſortent tous dans l'eſpérance de réuſſir auprès de la Veuve.

La ſcène change & repréſente l'appartement de l'Italienne ; on voit la maîtreſſe & *Marine* habillée en femme de chambre Françoiſe. Voici le commencement de leur ſcène.

Mme ROSAURE.

Toi, ma chère *Marine*, qui es née en France, & qui as été élevée à Paris, dis-moi, je te prie, quelle figure je ferois avec les Dames de ce païs-là ?

MARINE.

Vous avez de l'eſprit ; c'eſt un moyen ſûr pour être bien accueillie par-tout.

Mme ROSAURE.

Je n'ai cependant point cet air aiſé ; on trouvera en Italie des femmes plus brillantes que moi, d'un eſprit plus vif, & d'un caractère plus liant.

MARINE.

Vous voulez parler, ſans doute, de celles qu'on appelle en Italie femmes d'eſprit, & que nous regarderions en France comme des énergumènes ; on aime à Paris une vivacité meſurée, un enjoûment honnête, une aménité dans le caractère, & des mœurs bien réglées.

Mme ROSAURE.

Les femmes y ſont donc d'une grande modeſtie ?

MARINE.

Non ; ce n'eſt pas là ce dont elles ſe piquent le plus ; mais, chez elles, tout paſſe pour galanterie, quand les choſes ſe font avec un air de retenue.

Mme ROSAURE.

Mon teint me ſemble bien altéré, pour avoir paſſé la nuit au bal.

MARINE.

Vous avez un teint de roſes ; voilà préciſément ce qui ne plairoit pas en France.

Mme ROSAURE.

Mais tu m'as quelquefois dit que les femmes s'y fardoient ?

MARINE.

Oui, cela eſt vrai. A force de boire de l'eau & de ſe faire tirer du ſang, elles perdent leur couleur naturelle, qu'elles remplacent par du carmin.

Mme ROSAURE.

C'eſt un ridicule que je blâmerois très-fort.

MARINE.

Parlons entre nous. Quelle mode pourrons-nous applaudir ? Eſt-ce de ſe

couper les cheveux qui font le plus bel ornement des femmes, ou de souffrir la torture pour s'en faire arracher quelques-uns qui garniroient trop le front ? Est-ce de porter de grands paniers qui nous rendent difformes ? Est-ce enfin la vanité de geler de froid pendant l'hyver, pour faire parade de ce que la modestie devroit nous faire tenir caché ?

Vous trouverez, je crois, cette critique un peu lourde. M. *Goldoni* n'a qu'une idée très-imparfaite de nos modes & de nos femmes.

Madame *Rosaure*, déterminée par son propre goût & par les conseils de *Marine* à se remarier, laisse éclater son penchant pour le Comte *de Bosco-Nero*; elle loge chez elle sa sœur cadette, dans la vûe de lui procurer un établissement. *Arlequin* vient; il lui offre le présent de Milord *Runebif*; elle refuse la bague, faisant entendre néanmoins qu'elle veut se faire prier pour accepter des présens. Milord paroît; il a une conversation avec Madame *Rosaure* où le caractère Anglois est observé; c'est dire que *Runebif* parle peu. La Veuve reçoit enfin la bague. On apporte le chocolat; développement du caractère Anglois; pau-

là cette ſcène eſt digne d'un grand maître. C'eſt ainſi que *Molière* ſçavoit d'un burin expreſſif repréſenter les mœurs. Le caractère de ce Milord eſt plaiſant & d'un bon comique. Le Comte interrompt *Roſaure* dans cette eſpèce de tête à tête ; il fait voir auſſi-tôt ſa jalouſie ; *Runebif* s'en apperçoit, n'en eſt pas plus ému, n'en eſt pas plus épris de la Veuve, à qui il a promis de l'aimer tant qu'il reſteroit en Italie. Madame *Roſaure* fait venir ſa ſœur (*Eléonore*) pour rendre la ſociété plus intéreſſante & amuſer Milord, qui, loin d'en être reconnoiſſant, à peine jette les yeux ſur cette jeune perſonne, & ſort en diſant à la Veuve qui ſe lève pour le reconduire : » Non, non, je ne le ſouffrirai » point. Remettez le calme dans l'eſ» prit du Comte ; je vois qu'il meurt » d'amour pour vous. Je vous aime » auſſi, & c'eſt par cette même raiſon » que je ſuis charmé de vous voir en» vironnée d'adorateurs qui rendent » juſtice à votre mérite, & applaudiſ» ſent à mon choix. » *Eléonore* marque ſon humeur ſur le peu d'attention que l'Anglois ſemble avoir fait à ſes charmes. Madame *Roſaure*, de ſon côté,

déclare au Comte qu'elle ne prétend pas être gênée, & qu'il abuse de la préférence qu'elle lui donne sur ses rivaux. Le Comte n'en est pas moins jaloux; il sort en maudissant celui qui a introduit l'usage des assemblées.

Scène, dans la rue où demeure Madame *Rosaure*, entre *Pantalon de Bisognosi*, beau-frère de cette Veuve, & le Docteur *Lombard*, père de *Rosaure* & d'*Eléonore*. *Pantalon* se propose pour épouser cette cadette. Le Docteur lui répond que, si sa fille y consent, il la lui accorde avec plaisir; il l'invite à en parler à Madame *Rosaure* qui a du crédit sur l'esprit d'*Eléonore*. *Pantalon* se trouve avec M. *Leblau* qui lui fait beaucoup de complimens avec toutes les graces Françoises; il lui offre même de boire ensemble une excellente bouteille de vin de Bourgogne. *Pantalon* accepte avec joie la proposition; *Leblau* veut lui parler de Madame *Rosaure*, & l'engager à le conduire chez elle. *Pantalon* à ces mots se sent offensé; il sort en disant au François qu'il a suffisamment chez lui de toutes les espèces de vin pour enivrer *Leblau* & cinquante autres encore. *Leblau* n'est pas

déconcerté ; il frappe à la porte de Madame. *Roſaure*. *Marine* paroît à la fenêtre, le reconnoît, & va lui ouvrir. On voit Madame *Roſaure* aſſiſe, tenant un livre où elle lit ce qui ſuit : » Le devoir d'un père eſt de ſonger à » pourvoir ſa fille d'un mari, & celui » d'une fille de ſe pourvoir d'un *Si-* » *chisbé*. Ce dernier doit être le Secré- » taire des penſées les plus cachées de » la Dame, & elle, de ſon côté, en » doit faire plus de cas que de ſon » époux. La perſonne la plus néceſſaire » à un mari eſt un homme de cette eſ- » pèce, parce qu'il le débarraſſe de nom- » bre de petits ſoins, & qu'il tempère » ſouvent l'eſprit inquiet d'une femme » capricieuſe. » *Marine* lui dit qu'il y a un Gentilhomme François qui brule d'amour pour elle, & qui deſire ardemment de lui faire ſa cour. Madame *Roſaure* ſe défend de recevoir cette viſite. » Bon, lui dit *Marine*, ne faites pas » la ſcrupuleuſe ; il aura auſſi des bi- » joux. » De telles baſſeſſes choqueroient ſur notre Théâtre. M. *Leblau* entre, ſe jette tout de ſuite aux pieds de la Veuve, & lui jure *que ſes paroles ſont nées ſur ſon cœur dans un mouvement de plaiſir*.

M. *Goldoni* croit que c'eſt-là le bon ton de Paris; il tombe dans le défaut de tous les Poëtes Dramatiques étrangers; il nous repréſente un Petit-Maître qui n'a jamais exiſté parmi nous, & lui fait faire toutes les platitudes les plus ridicules, & en même temps les plus abſurdes. Madame *Roſaure* trouve ce perſonnage impertinent & degoûtant, & c'eſt avec raiſon; cependant elle finit par dire que *Leblanc ne lui déplairoit pas, s'il étoit moins affecté.*

ACTE II. La ſcène eſt dans l'appartement de Madame *Roſaure*. Le Docteur *Lombard* vient parler à ſa fille du parti (*Pantalon*) qui ſe préſente pour ſa ſœur *Eléonore*. *Roſaure* ne voudroit pas qu'il la mariât à un vieillard; mais elle lui promet de ne pas s'oppoſer à l'établiſſement que le Docteur peut avoir en vûe pour elle-même. Son père lui parle d'un Gentilhomme Eſpagnol qui paroît la rechercher; *Roſaure* demande ſon nom; il s'appelle *Dom Alvare de Caſtille*. Scène entre l'Italienne & l'Eſpagnol. M. *Goldoni* me paroît avoir dénaturé ce caractère ainſi que ſon rôle de François. *Dom Alvare* ſe retire en ſoupirant, & Madame Ro-

faure reſte ſeule. » Me voilà cependant, » dit-elle, pourvue de quatre amans; » chacun a ſon mérite & ſes défauts. » L'Italien eſt fidèle, mais trop jaloux; » l'Anglois eſt ſincère, mais inconſ- » tant; le François eſt galant, mais trop » peu naturel; l'Eſpagnol eſt amoureux; » mais il eſt trop grave. Je vois que, » pour ſortir de la gêne où je ſuis avec » mon beau-frère, il faut que j'épouſe » un de ceux-là; mais j'ignore encore » ſur qui tombera mon choix. Je crois » néanmoins que je me déterminerai en » faveur du Comte. »

La ſcène ſuivante ſe paſſe dans une des chambres de l'auberge. M. *Leblau* & *Arlequin* ſont les interlocuteurs.

M. LEBLAU.

Tu es un homme d'eſprit; c'eſt bien dommage que tu reſtes à croupir dans une auberge, où tu ne peux faire briller ton génie.

ARLEQUIN.

Je vous avouerai franchement, Monſieur, que, comme tout mon talent conſiſte à bien manger, j'ai toujours cru que je ne pouvois être mieux que dans une auberge.

M. LEBLAU.

Non, mon ami, non, ce n'eſt pas là en quoi conſiſte ton mérite; je vois que tu as l'imagination vive, & que tu ſerois le premier homme du monde pour faire une commiſſion amoureuſe.

ARLEQUIN.

Vous êtes, en vérité, un bien mauvais Aſtrologue; car je ne vaux rien pour le métier d'entremetteur.

M. LEBLAU.

Voilà comme en Italie on change les noms de toutes choſes! Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un entremetteur? C'eſt un Envoyé de paix, c'eſt l'interprète des cœurs de deux amans, c'eſt le Héraut de la félicité; c'eſt pour cela qu'il mérite toute la conſidération, & qu'il jouit d'un des poſtes les plus honorables du monde.

ARLEQUIN.

L'Ambaſſadeur de paix, le Héraut de la félicité, en bon Italien, n'eſt autre choſe qu'un entremetteur.

M. LEBLAU.

Je veux être le premier qui ferai

éclater tout le brillant de ton mérite. Connois-tu Madame *Rosaure*, belle-sœur de M. *Pantalon de Bisognosi*?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je la connois.

M. LEBLAU.

Te sentirois-tu assez de hardiesse pour aller la trouver de ma part, & la prier d'accepter quelque chose que je te donnerois pour elle?

ARLEQUIN.

Ne seroit-ce pas encore quelque bague?

M. *Leblau* veut qu'*Arlequin* passe pour son valet de chambre, qu'il s'habille à la Françoise, & lui donne des leçons de l'air François. Le bijou qu'il envoie à Madame *Rosaure* est son portrait; il dicte à *Arlequin* un compliment pour l'aimable Veuve, que ce dernier ne peut parvenir à se mettre dans la tête. M. *Leblau* sort pour aller écrire ce compliment. » Tu le liras, lui » dit-il, jusqu'à ce que tu l'aies inculqué dans ta mémoire. » Entre le Comte *de Bosco Nero* suivi de son valet

Follet à qui il remet une lettre pour Madame *Roſaure*. Cette ſcène donne une idée juſte de la tournure d'eſprit des laquais Italiens. Auſſi le Comte dit-il : » Il faut convenir que nos valets d'Italie ſont d'une très-grande politeſſe ; ſouvent ils s'embrouillent à force de » complimens ; mais qu'importe ? La » flaterie eſt un mets du goût de tout » le monde. » Il ſort. La ſcène ſuivante mérite de vous être citée.

MILORD RUNEBIF, BIRIF ſon Valet.

Milord Runebif ſe promène ſeul ſur la ſcène ſans parler ; après quoi il tire de ſa poche un écrin rempli de diamans ; il les regarde, enſuite il le referme, & appelle :

Birif ?

Birif entre, & ôte ſon chapeau ſans parler.

MIL. RUNEBIF.

Prend cet écrin de diamans, & va le porter à Madame *Roſaure* ; la connois-tu ?

BIRIF.

Oui, Monſieur.

MIL. RUNEBIF.

Tu lui diras que je l'envoie, ne pou-

vant pas aller moi-même chez elle.

BIRIF.

Oui, Monsieur.

MIL. RUNEBIF.

Rapporte-moi la réponse.

BIRIF.

Oui, Monsieur. *Il sort.*

MIL. RUNEBIF.

Mille ducats! Oh, c'est peu; elle mérite davantage; cela se fera, cela se fera. *Il sort.*

Arlequin entre sur le Théâtre tenant en main le papier que M. *Leblanc* lui a donné. Comme il est sur le point de relire le compliment pour la Veuve afin de le mieux retenir, il apperçoit *Dom Alvare*; il replie le papier, & le met dans sa poche. L'Espagnol lui remet aussi un papier pour Madame *Rosaure*, en lui disant qu'il va être le dépositaire d'un riche trésor. *Arlequin* curieux fait des questions; il apprend que ce trésor est *l'arbre généalogique de la Maison de Dom Alvare*; il lui promet aussi un petit trésor s'il lui apporte une réponse satisfaisante. *Arlequin* dit en

s'en allant : » Je ne voudrois pas que ce
» fût quelque petite généalogie. »

Le Docteur engage sa fille *Eléonore* à épouser *Pantalon* ; il lui parle de ses richesses ; à ce mot *Eléonore* sent évanouir sa répugnance. *Marine* témoigne sa surprise ; elle représente à la jeune personne tous les désagrémens attachés à un vieux mari ; enfin, elle la dispose à changer de sentiment, & à donner sa main à un François. Elle lui parle de ce Monsieur *Leblau* qui a paru d'abord aimer Madame *Rosaure* ; elle ajoûte qu'il deviendra inconstant en sa faveur. La sœur aînée promet à celle-ci son appui auprès de son père.

Arlequin, vêtu à la Françoise en qualité de valet de chambre de M. *Leblau*, est introduit chez Me. *Rosaure* ; il lui remet le portrait de son maître ; elle lui donne une réponse qui n'est point cachetée. Même scène de la part de *Follet*, laquais de sa Seigneurie Illustrissime le Comte *de Bosco-Nero*, qui est chargé d'une lettre pour la Veuve ; il remporte aussi une réponse. *Birif*, à son tour, donne à Madame *Rosaure* un écrin rempli de diamans.

Arlequin, vêtu en domestique Es-

pagnol, vient de la part de *Dom Alvare*, & apporte à l'Italienne *l'arbre généalogique*: troiſième réponſe que rend Madame *Roſaure*, & que remporte *Arlequin*. Je n'ai pas beſoin de vous faire obſerver que la parité de ces trois ſcènes ne ſeroit pas ſupportable ſur notre Théâtre. Milord *Runebif* & le Comte reçoivent leurs réponſes. Le Comte félicite Milord ſur ſa bonne fortune; l'Anglois ſe contente de lui répondre, *Vous êtes fou*, & il ſe retire. L'Italien lit la lettre qui lui eſt adreſſée par Madame *Roſaure*; il eſt enchanté des expreſſions de ſa maîtreſſe, & ſe livre à tout le charme de ſa paſſion. *Dom Alvare* entre en ſe promenant; *Arlequin* arrive couvert d'un manteau à l'Eſpagnole; il remet à *Dom Alvare* la réponſe deſtinée pour M. *Leblau*; ce qui forme un quiproquo, moyen qui réuſſit toujours au Théâtre. Cette lettre finit par ces mots: » J'eſtime tellement ce bijou précieux que » je veux le faire entourer d'un cercle » d'or, & le porter attaché près de mon » ſein. » *Dom Alvare* a de la peine à entendre ce que ſignifient ces paroles, qui, en effet, s'adreſſoient à

pour le don de son portrait; il récompense *Arlequin* en lui donnant une feuille de papier pliée; c'est un certificat comme il a été au service de *Dom Alvare*. *Arlequin* furieux jure de s'en venger; il sort avec précipitation, & rentre de même habillé à la Françoise. Il trouve M. *Leblau*, & lui remet la réponse destiné pour *Dom Alvare*.

M. LEBLAU *prenant la lettre.*

En l'ouvrant, je sens mon cœur se noyer dans une mer de plaisirs. Lisons: *J'admire l'arbre généalogique de votre Maison.* Comment? *L'arbre généalogique de votre Maison!* Que veut-elle dire par-là?

ARLEQUIN *à part.*

Nous voilà revenus à notre histoire ordinaire. *Haut.* Vous ne comprenez pas?

M. LEBLAU.

Ma foi, non.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'expliquer. N'êtes-vous pas fils unique?

M. LEBLAU.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne devez-vous pas vous marier?

M. LEBLAU.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Le mariage ne produit-il pas des fruits?

M. LEBLAU.

Sans contredit.

ARLEQUIN.

Ce qui produit les fruits ne s'appelle-t-il pas l'arbre?

M. LEBLAU.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Donc vous êtes l'arbre de votre Maiſon.

M. LEBLAU.

Madame *Roſaure* eſt auſſi ingénieuſe que cela?

ARLEQUIN.

Vous verrez quelque choſe de plus.

M. LEBLAU.

Quelle femme d'esprit! (*Il continue de lire.*) *J'ai reconnu que vous tiriez votre origine de Princes, de Monarques.* (*A Arlequin.*) Et comment expliques-tu cet endroit?

ARLEQUIN.

Vous qui êtes d'une nation si spirituelle, vous ne comprenez pas cela?

M. LEBLAU.

Je t'avoue de bonne foi que non.

ARLEQUIN.

Faites attention à cette idée brillante, à cette pensée noble & grande; en voyant votre portrait, elle vous a cru de race de Prince & de Monarque.

M. LEBLAU.

Tu es un grand homme. (*Il l'embrasse.*) Continuons: *Si j'ai l'honneur d'être admise au nombre de tant d'héroïnes.....* (*A Arlequin.*) Quelles sont ces héroïnes?

ARLEQUIN.

Celles qui vous aiment.

M. LEBLAU.

Tu as raiſon, & le nombre en eſt grand. *L'arbre généalogique de ma famille en ſera auſſi ennobli.* Et que ſignifie cela?

ARLEQUIN.

Qu'elle ſera ennoblie elle & ſon père, qui eſt l'arbre généalogique de ſa Maiſon,

M. LEBLAU.

Et vive le ſublime *Arlequin!* Tu mérites une récompenſe ſans bornes,

ARLEQUIN *à part,*

Encore paſſe pour cela,

M. LEBLAU.

Je rêve à ce que je pourrai te donner pour un ſi grand ſervice.

ARLEQUIN.

Un Anglois pour pareille choſe m'a donné une bourſe d'argent.

M. LEBLAU.

Une bourſe! Oh, c'eſt peu de choſe Tu n'auras ſûrement pas fait pour lui ce que tu as fait pour moi. Tu mérites

une récompense éclatante, une reconnoissance unique. Mais attends; je m'apprête à t'en donner une qui réponde à ce que je te dois. Prends un morceau de cette lettre qui est le bijou le plus précieux & le plus rare que j'aie. (*Il lui donne un morceau de la lettre de Madame Rosaure, & sort.*) *Arlequin* demeure interdit; *Marine* se présente à lui. Leur scène est extrêmement gaie. Il se retire après avoir déchiré un morceau de ce papier que lui a donné M. *Leblan*, & l'avoit offert à *Marine* qui sort irritée & méditant contre *Arlequin* des projets de vengeance.

ACTE III. La scène est dans l'appartement de Madame *Rosaure*. » Je veux » mettre à l'épreuve, dit-elle, l'amour » & la constance de mes quatre amans. » Nous sommes dans un temps de Car- » naval; je me déguiserai, & prenant » le ton d'une amante qui refuse de se » faire connoître, je verrai s'ils me sont » assez attachés pour me préférer à une » bonne fortune. Pour mieux réussir, je » feindrai même avec chacun d'eux d'ê- » tre de sa nation, & à l'aide d'un ha- » billement convenable, de l'usage de » leur langue que je possède assez bien,

» ou de quelques emphaſes qui leur » ſont propres, je veux leur perſuader » que je ſuis leur compatriote. Je compte » venir à bout de mon deſſein; car, pour » contrefaire, je valois, dès ma plus » tendre jeuneſſe, le plus ruſé Mila- » nois, & mon choix tombera ſur ce- » lui qui aura la force de réſiſter aux » pièges que je lui tendrai. » *Marine* approuve ſon idée. Arrive *Pantalon* qui vient faire des excuſes à Madame *Roſaure* de lui avoir parlé le matin avec un peu trop de chaleur. Madame *Roſaure* reçoit ſes excuſes avec beaucoup de reconnoiſſance; en même-temps elle lui demande pardon de s'être oppoſée à ſon mariage avec ſa jeune ſœur *Eléonore*. » Si elle ne ſe ſent point d'inclina- » tion pour vous, mon cher frère, vou- » lez-vous ſacrifier à un inſtant de ca- » price le repos de votre vie, & tous » les charmes de ſa jeuneſſe? » *Pantalon* d'abord ne demande pas mieux que d'y renoncer; mais il y revient toujours, & finit par engager Madame *Roſaure* à parler en ſa faveur à *Eléonore*. Cette ſcène eſt d'un excellent comique & dans la belle nature; c'eſt le ſublime de la vérité. » Nous autres vieillards, dit

» *Pantalon*, nous ſommes comme les » enfans; nous aimons à être careſſés. » Cet excès de douceur & de généroſité étonne *Marine* à qui Madame *Roſaure* répond que *l'amour fait faire des prodiges*, Elle doit avoir chez elle une aſſemblée de Dames, prétexte imaginé par elle-même pour que les quatre rivaux ſe trouvent enſemble dans ſa maiſon.

La ſcène qui ſuit ſe paſſe encore dans la rue de la belle Veuve. M. *Leblau* eſt d'un côté, *Dom Alvare* de l'autre, tenant chacun une lettre de Madame *Roſaure* qu'ils liſent à part. *Arlequin* qui entre ſur le Théâtre, voyant que *Dom Alvare* & *Leblau* liſent le papier que par quiproquo il leur a donné, s'approche d'eux, & leur dit : » Meſ- » ſieurs, avec votre permiſſion. » Il prend les papiers que *Dom Alvare* & M. *Leblau* tiennent à la main, les échange en donnant à chacun celui qui lui étoit deſtiné; il fait une révérence ſans parler, & ſe retire. Tous les deux reſtent & liſent; ils ont une explication, & n'ont pas de peine à développer le ſens de l'énigme; ils voient qu'ils ont été trompés par la balourdiſe d'*Arlequin*, & que les choſes préſentement

ſont

ſont à leur place. *Dom Alvare*, en qualité d'Eſpagnol, ne plaiſante pas; mais il ſçait ſe battre, & il veut diſputer Madame *Roſaure* l'épée à la main. M. *Leblau* lui oppoſe un ton railleur. *Dom Alvare* lui dit de choiſir, ou de renoncer à la Veuve, ou de ſe battre; l'un & l'autre ſortent dans la réſolution d'aller ſe couper la gorge. Comme M. *Leblau* va partir, *Marine* paroiſſant ſur le balcon de Madame *Roſaure*, demande à notre François s'il veut voir Mademoiſelle *Eléonore*; il paroît le deſirer. *Eléonore* ſe montre à la fenêtre; M. *Leblau* lui débite des fadeurs qui ſont ſur le même ton que celles que M. *Goldoni* a déja miſes dans la bouche de ſon Petit-Maître défiguré. *Eléonore* appercevant ſon père rentre dans ſon appartement. J'oubliois de vous dire qu'elle s'eſt toujours moquée du François & de ſon jargon. M. *Leblau* continue ſa tendre déclaration; le Docteur lui demande à qui il en veut.

M. LEBLAU.

Vous qui, à l'habillement, me paroiſſez être un Docteur, écoutez, je vous prie, le ſujet de mes plaintes.

Cette barbare enfant, appellée *Eléonore*, eſt ſourde à mes peines, inſenſible à mes pleurs ; elle me refuſe ſon cœur ; mon état ne ſçauroit la toucher.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc amoureux, Monſieur, de cette jeune perſonne ?

M. LEBLAU.

Je l'aime comme moi-même ; je ne vois rien que par ſes yeux.

LE DOCTEUR.

Y a-t-il long-temps que vous l'aimez ?

M. LEBLAU.

Il n'y a que quelques inſtans ; je viens de la voir à la fenêtre pour la première fois.

LE DOCTEUR.

Mais cela eſt merveilleux de ſe prendre de paſſion ſi promptement !

M. LEBLAU.

Nous autres François, nous avons l'eſprit vif & le cœur tendre ; un regard ſuffit pour nous faire mourir d'amour.

LE DOCTEUR.

Et combien de temps cette vive paſſion dure-t-elle ?

M. LEBLAU.

Autant que l'ordonne l'amour, qui eſt le maître abſolu de toutes nos affections.

LE DOCTEUR.

Si l'amour vous commandoit d'oublier dès demain l'objet que vous adorez aujourd'hui, vous lui obéiriez donc ?

M. LEBLAU.

Sans contredit.

LE DOCTEUR.

Commencez donc dès ce moment à vous détacher d'*Eléonore*.

M. LEBLAU.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Parce que je ne veux pas qu'*Eléonore* s'expoſe à un pareil danger.

M. LEBLAU.

Eh, de quel droit vous mêlez-vous

des engagemens du cœur de Mademoiſelle *Éléonore* ?

LE DOCTEUR.

Pour ne vous pas laiſſer plus longtemps en ſuſpens, ſçachez que je ſuis ſon père.

M. LEBLAU.

Ah ! Monſieur, mon illuſtre Docteur, mon cher ami, mon reſpectable beau-père, ne m'empêchez point, je vous prie, d'aimer vos filles.

LE DOCTEUR.

Quoi, toutes deux ?

M. LEBLAU.

Oui, mon cher, elles ſont également aimables.

LE DOCTEUR.

Qui vous enſeigne cette ſingulière façon d'aimer ?

M. LEBLAU.

C'eſt la connoiſſance du mérite.

LE DOCTEUR.

Mais comment peut-on aimer deux objets à la fois ?

M. LEBLAU.

Un vrai François a le cœur assez vaste pour en aimer cent.

LE DOCTEUR.

Retournez en France, Monsieur; vous y donnerez un plus libre essor à vos feux.

M. LEBLAU.

Hélas! je reconnois à votre air serein, à votre regard plein de douceur, que vous êtes ému de compassion pour moi : ordonnez qu'on m'ouvre cette porte.

LE DOCTEUR.

Ce n'est point ici chez moi; néanmoins je me flatte que l'on m'ouvrira.

M. LEBLAU.

Vive la complaisance! Et vive l'heureux père de deux rares beautés.

LE DOCTEUR *frappe à la porte; on lui ouvre.*

M. LEBLAU.

Daignez m'introduire.

LE DOCTEUR.

L'uſage dans ce païs n'eſt point que les pères introduiſent les amans de leurs filles. Avec votre permiſſion..... *Il entre dans la maiſon de Madame Roſaure, & en ferme la porte.*

M. LEBLAU.

Monſieur, Monſieur.... Après tout, ſi le père a fermé la porte, les filles viendront peut-être l'ouvrir.

Milord *Rünebif* & le Comte *de Boſconero* ſe trouvent dans un Caffé; ils ſe battent juſqu'au premier ſang; le Comte eſt bleſſé & ſe retire. Arrive Madame *Roſaure maſquée & habillée à l'Angloiſe.* Milord la prend pour une femme de ſon païs; il s'enflamme tout de ſuite; elle lui parle d'elle-même, de Madame *Roſaure.* Milord répond qu'il eſt prêt à la lui ſacrifier; ils ſe donnent rendez-vous dans une aſſemblée, &, pour qu'ils puiſſent ſe diſtinguer, l'Anglois lui remet un étui d'or qu'elle doit lui faire voir pour ſe faire reconnoître. Madame *Roſaure* ſe retire. *Dom Alvare* & le François ſont prêts à ſe battre. Madame *Roſaure, habillée à la Françoiſe & maſ-*

quée, ſe jette au milieu d'eux, les ſépare, & s'adreſſant à M. *Leblau*, lui demande ce qu'il fait; l'autre répond qu'il ſe bat pour ſa maîtreſſe. Voulez-vous vous faire égorger pour une Italienne, replique *Roſaure*, tandis qu'il y a tant de Françoiſes qui gémiſſent, qui languiſſent, qui meurent d'amour pour vous? M. *Leblau* eſt la dupe du déguiſement; vous ſentez qu'il jure à l'inconnue une tendreſſe éternelle. M. *Leblau* lui donne un flacon d'eau ſans pareille, comme l'Anglois lui a donné un étui d'or & pour la même raiſon. Répétition de ces deux ſcènes avec *Dom Alvare*. *Roſaure* ſe montre à ſes yeux ſous l'habillement Eſpagnol; il lui remet la tabatière qu'il avoit reçue d'elle, & dit beaucoup de mal de Madame *Roſaure*. Elle ſe couvre d'un voile à l'uſage des Vénitiennes, &, toujours maſquée, elle a une entrevue avec le Comte *de Boſconero*. Ici elle a le plaiſir de trouver un amant fidèle; toutes ſes tentatives ſont inutiles; le Comte demeure inébranlable; elle lui arrache ſon mouchoir de la main, & s'en va. La ſcène ſuivante ſe paſſe dans l'appartement de Madame *Roſaure*; il y a pluſieurs tables

de jeu, des siéges, & beaucoup de lumières. *Marine* achève de déterminer Mlle *Eléonore* à desirer de donner sa main à M. *Leblau*; Madame *Rosaure* a fait inviter tous ses amans à une assemblée; ils sont assis à ses côtés. Voici le dénoûment.

Mme ROSAURE.

Messieurs, puisque vous avez tous pris la peine de me venir voir, & que j'ai le plaisir de me trouver au milieu de vous quatre, permettez qu'avant que l'assemblée devienne plus nombreuse, je vous adresse un petit discours. Malgré mon peu de mérite, chacun de vous n'a point dédaigné de me faire la cour, & j'ai différentes preuves de l'estime & de l'affection dont vous avez bien voulu m'honorer. *Dom Alvare*, par le présent de la généalogie de sa famille, flatte mon orgueil; M. *Leblau* m'enchante par son portrait; Milord m'étonne par la richesse & la magnificence de ses présens; le Comte, par ses dehors de tendresse, de respect & d'amour, m'intéresse & me charme. Je voudrois être reconnoissante envers tous; mais ne pouvant me partager, je suis obligée de me

déterminer en faveur d'un seul. Mon choix ne sera ni capricieux, ni inconséquent; il sera le fruit des plus sages réflexions. *A Milord Rubenif.* Milord ne veut point se marier. Mais dans tous les cas, si se voyant avec ses rivaux, il lui venoit en pensée d'avoir quelques prétentions sur moi, une Dame Angloise m'engage à le faire ressouvenir qu'il n'a rien promis à Madame *Rosaure*; qu'il n'a aucun engagement de pris avec elle, & qu'amoureux des révérences de sa compatriote, rien ne l'empêche de porter à cette belle l'amour & la fidélité qu'il lui a voués, &, afin que vous ajoûtiez foi à ce que je vous dis, elle m'a envoyé cet étui d'or, pour vous faire connoître que celle qui vous le rend est celle qui l'a reçu. *Elle rend à Milord Runebif son étui. A. M. Leblan.* M. *Leblan* qui, par de tendres expressions, des dehors passionnés, des soupirs affectés, sembloit me promettre le plus parfait amour, auroit pû espérer de devenir mon époux; mais une Dame Françoise qu'il ne connoît pas, m'a chargée de lui rappeller que, comme il a cédé *Rosaure* à son rival, il n'a plus de prétention sur elle; & ce flacon

eſt un témoignage des engagemens qu'il a pris vis-à-vis de cette belle inconnue. *Elle lui rend le flacon d'eau ſans pareille. A Dom Alvare. Dom Alvare*, en gagnant mon eſtime, s'étoit preſqu'aſſuré la préférence ſur ſes rivaux. Emerveillée de l'éclat de ſa grande Nobleſſe, j'étois peut-être à l'inſtant de me déterminer en ſa faveur; mais qu'il ſe ſouvienne que l'Eſpagnole inconnue lui repréſentant l'horreur de la méſalliance qu'il alloit faire en épouſant une ſimple Marchande, lui a ordonné de quitter *Roſaure*, & de n'aimer qu'elle, ſans qu'elle ſoit obligée de ſe faire connoître, & ſans qu'il puiſſe ſe flater de retour; &, pour preuve de votre réſignation à ſes volontés & de votre repentir, voici la tabatière de la Veuve que vous avez mépriſée. *Elle lui rend la tabatière. Au Comte de Boſconero.* Pour Monſieur le Comte qui traite avec tant de mépris les Dames maſquées, qui fait ſi peu de cas des femmes comme il faut, qui refuſe juſqu'à la moindre faveur à quelqu'un qui ſoupire pour lui, & qui regrette même juſqu'à la perte d'un mouchoir de ſoie, je ne puis lui cacher que la Dame maſquée qui le lui

a enlevé en préſence de ſon rival, lui donne actuellement la main, & le choiſit pour ſon époux. *Elle préſente la main au Comte qui la reçoit & la baiſe tendrement. Marine* veut conſoler M. *Leblau* en lui faiſant épouſer *Eléonore*; elle lui apprend qu'*elle l'aime de tout ſon cœur*, & Mlle *Eléonore* ne fait pas difficulté d'appuyer ce que *Marine* vient de dire. M. *Leblau* eſt enchanté de ſa nouvelle conquête. *Pantalon* & le Docteur viennent; on leur annonce ces mariages; le Docteur eſt fort étonné que l'établiſſement de ſa ſeconde fille ſe ſoit conclu ſans ſa participation, & ſa ſurpriſe, ſelon moi, eſt aſſez fondée.

Tels ſont, Monſieur, le plan & la marche de la *Veuve Ruſée*. Cette pièce, à bien des égards, mérite les applaudiſſemens qu'on lui a donnés; mais elle a des défauts conſidérables. 1° Le caractère de cette Veuve qui aime les préſens eſt bas, & ôte l'intérêt qu'elle pourroit inſpirer. 2° Les Eſpagnols & les François peuvent ſe plaindre que M. *Goldoni* n'a pas ſaiſi leur caractère ou plutôt leur eſprit. 3° Ces déguiſemens au dernier Acte, qui ne ſont que des répétitions continuelles de la même

ſituation, refroidiſſent l'intrigue. 4° Eſt-il naturel que la voix de *Roſaure* ne la trahiſſe pas ? Il eſt vrai que cette ſuppoſition a été admiſe juſques parmi nous, qui de tous les peuples ſommes les plus difficiles pour ce qui regarde l'invention & la nature des moyens. 5° Ce mariage d'*Eléonore* fait ſans l'aveu du père & tout d'un coup, après n'avoir vû qu'une ſeule fois M. *Leblau*, n'eſt pas tolérable. 6° Outre ces défauts, cette pièce eſt remplie de reſſemblances ; il ne s'y trouve que quelques ſcènes heureuſes, & on doit avertir tout homme de Lettres qui voudroit l'accommoder à notre Théâtre, d'y faire beaucoup de changemens. Le grand mérite de M. *Goldoni* eſt de dialoguer ſupérieurement.

Le Traducteur a rendu cette Comédie avec facilité ; il eſt même très-fidèle. On ne peut que deſirer qu'il continue ce travail, & qu'il enrichiſſe notre Littérature de toutes les pièces de l'auteur fécond qu'il s'eſt propoſé de rendre dans notre langue.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 23 Octobre 1761.

LETTRE V.

Suite des Contes Moraux.

LEs ſuccès de M. *Marmontel* dans le genre du Conte l'ont engagé à nous en donner de nouveaux. Cet ouvrage eſt une eſpèce de ſupplément aux anciens. Il ſe vend à Paris chez *Leſclapart* le jeune, Quai de Gêvres ; c'eſt un *in*-12 d'environ 142 pages, même format que le premier Recueil. Cette ſuite n'eſt compoſée que de trois Contes.

Le premier eſt LE BON MARI. *Féliſonde* avoit marié *Hortence* ſa fille au Baron *de Valſain*, & ſa nièce *Amélie* au Préſident *de Luſane*. *Valſain*, un de ces hommes complaiſans par molleſſe, laiſſoit ſa femme ſur ſa bonne foi ſe livrer aux diſſipations de la ſociété. *Luſane* toujours amant ne reſpiroit que pour *Amélie* qui, de ſon côté, ne vivoit que pour ſon mari. *Amélie* & *Valſain* meurent ; *Luſane* & *Hortence* s'uniſſent, & conſolent *Féliſonde* de la perte qu'il vient de faire. Le nouvel époux, en dreſſant les articles du con-

trat, n'oublie pas que *Valſain* a laiſſé deux enfans; il fait pour eux tout ce que la probité peut inſpirer de plus noble & de plus délicat. Les premiers jours du mariage, *Hortence* n'a qu'à ſe louer des procédés de *Luſane*. Le plus galant équipage, les habits les plus riches, les bijoux de goût, une maiſon où tout reſpiroit l'opulence, annonçoient à cette jeune femme un mari qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Dès que le calme a ſuccédé aux nôces, *Luſane* s'explique avec elle ſur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. C'eſt-là que commence à ſe développer le caractère qui fait le fond du Conte. Il fait entendre à *Hortence* qu'il penſe autrement que *Valſain*; que ce n'eſt pas au milieu du monde, dans le tourbillon des ſociétés, qu'une honnête femme trouve le bonheur. » Ce » début cauſa quelque ſurpriſe à *Hor-* » *tence*; ſur-tout le *ménage* étonna ſon » oreille; mais prenant le ton de la plai- » ſanterie: Je ſerai peut-être quelque » jour, lui dit-elle, une excellente mé- » nagère; quant à préſent, je n'y en- » tends rien. Mon devoir eſt de vous » aimer; je le remplis. Mes enfans » n'ont pas encore beſoin de moi: pour

» ma ſociété, vous ſçavez bien que je
» ne vois que d'honnêtes gens. — Ne
» confondons pas, ma chère amie, les
» honnêtes gens avec les gens de bien.
» — Oui, j'entends votre diſtinction;
» mais, en fait de connoiſſances, l'on
» ne doit pas être ſi difficile. Le monde,
» tel qu'il eſt, m'amuſe, & ma façon
» d'y vivre n'a rien d'incompatible avec
» la décence de votre état. Ce n'eſt pas
» moi qui porte la robe, & je ne vois
» pas pourquoi Madame *de Luſane* ſe-
» roit plus obligée de s'ennuyer que
» Madame *de Valſain*. Soyez donc,
» mon cher Préſident, auſſi grave qu'il
» vous plaira; mais trouvez bon que
» votre femme ſoit étourdie encore
» quelques années. Chaque âge amenera
» ſes goûts. C'eſt dommage, reprit *Lu-*
» *ſane*, de te ramener au ſérieux; car
» tu es charmante quand tu badines. Il
» faut cependant te parler raiſon. Dans
» le monde aimes-tu ſans choix tout ce
» qui le compoſe? — Non pas en dé-
» tail; mais enſemble tout ce mélange
» me plaît aſſez. — Quoi, les méchans,
» par exemple? — Les méchans ont
» leur agrément. — Ils ont celui de don-
» ner un tour ridicule aux choſes les

» plus ſimples, un air criminel aux plus
» innocentes, & de publier, en les exa-
» gérant, les foibleſſes ou les travers de
» ceux qu'ils viennent de flater. — Il
» eſt certain qu'au premier coup d'œil
» on eſt effrayé de ces caractères; mais
» dans le fond ils ſont peu dangereux!
» Depuis qu'on médit de tout le monde,
» la médiſance ne fait plus aucun mal;
» c'eſt une eſpèce de contagion qui s'af-
» foiblit à meſure qu'elle s'étend. —
» Et ces étourdis dont les ſeuls regards
» inſultent une honnête femme & dont
» les propos la deshonorent, qu'en dis-
» tu? — On ne les croit pas. — » Le ré-ſultat enfin de cette converſation eſt que *Luſane* veut abſolument qu'*Hortence* change de conduite. Cet entretien eſt un coup de foudre pour elle; au lieu de l'air enjoué qu'elle avoit eu juſqu'alors, elle en prend un ſérieux, froid, réſervé. Elle avoit fait part de ſon mariage à cet eſſain de connoiſſances qu'on nomme des amis; ils venoient la féliciter; ſon mari rendit avec elle les viſites; mais il mit dans ſa politeſſe des diſtinctions ſi frappantes, qu'il ne fut pas difficile à *Hortence* de remarquer ceux qu'il vouloit revoir. M. *Marmon-*

tel nous détaille avec une saine critique les diverses sociétés que *Lusane* veut écarter de sa maison. Toutes ces dégradations, si l'on peut le dire, doivent être saisies dans l'auteur. *Lusane* avec adresse traverse tous les goûts de dissipation qu'il trouve dans *Hortence*; il lui fait même verser des larmes; enfin, au milieu du trouble qui déchire le cœur de cette femme, *Lusanne* paroît. » Le » lendemain, à son réveil, elle vit » entrer son époux avec un front ra» dieux où brilloient l'amour & la joie; » Voici, dit-il, la nouvelle société que » je te propose; si tu n'es pas contente » de celle-ci, je ne sçais plus comment » t'amuser. Que l'on s'imagine la sur» prise de cette mère sensible en voyant » paroître les deux enfans qu'elle avoit » eus de *Valsain!* Mes enfans, dit *Lu*» *sane* en les prenant dans ses bras » pour les élever sur le lit d'*Hortence*, » embrassez votre mère, & obtenez de » sa tendresse qu'elle daigne partager les » soins que je prendrai de vous élever. » *Hortence* les reçut dans son sein, & » les arrosa de ses larmes. En attendant, » poursuivit *Lusane*, que la nature » m'accorde le titre de père, l'amour

» & l'amitié me le donnent, & j'en vais » remplir les devoirs. Viens, mon ami, » dit *Hortence*, voilà pour moi la plus » chère & la plus touchante de tes le- » çons; j'avois oublié que j'étois mère; » j'allois oublier que j'étois épouſe; tu » m'en rappelles les devoirs, & ces » doux liens réunis m'y attachent pour » toute ma vie. »

LE CONNOISSEUR. *Célicour*, petit prodige de Province, faiſant des vers, des énigmes, des logogryphes, le bel-eſprit de Madame la Baillive & de Madame la Procureuſe Fiſcale, arrive à Paris pour perfectionner des talens ſi marqués; il s'eſt adreſſé à un des correſpondans de ſon père appellé M. *de Fintac*. Ce M. *de Fintac* eſt le *Connoiſſeur*. Le protégé fut reçu de la part du protecteur avec tout le faſte d'un ſot de Paris qui ſe croit beaucoup d'eſprit, & qui s'enorgueillit à l'aſpect d'un Provincial. Notre jeune homme jette les yeux ſur une nièce de dix-huit ans qu'avoit M. *de Fintac*; il en devint amoureux; il ſème dans ſon diſcours des galanteries pour *Agathe* (c'eſt le nom de cette nièce) qui a un ſoin extrême de les recueillir. *Le Connoiſſeur* ſe loue de la meil-

leure foi du monde. *Célicour* ignoroit le ton & les procédés de la Capitale; il ne ſçavoit pas encore qu'avec cette heureuſe confiance qui eſt voiſine de l'effronterie & de l'impudence, on fait accroire à bien des gens qu'on a du mérite. Il eſt vrai que *Célicour* ne s'occupoit pas infiniment des diſcours de cet oncle ridicule; c'étoit toujours ſur *Agathe* que retomboient ſes regards, & ſon cœur fixoit ſon eſprit ſur cet objet. Cette *Agathe* eſt une eſpiègle bien avancée pour ſon âge. *Célicour* a un tête à tête avec elle; elle le met au fait du caractère de ſon oncle, & s'accorde, en quelque ſorte, avec le jeune homme pour tromper Monſieur *de Fintac.* » Le cabinet où *Célicour* fut » introduit annonçoit la multiplicité » des études & la foule des connoiſſances; on voyoit le plancher couvert » d'*in-folio* pêle-mêle entaſſés, de rouleaux d'eſtampes, de Cartes déployées, » & de manuſcrits ſemés au hazard; ſur » une table un *Tacite* ouvert à côté » d'une lampe ſépulcrale entourée de » médailles antiques; plus loin un Téleſcope ſur ſon affut, un modèle de » bas-reliefs en cire, des morceaux

» d'hiſtoire naturelle, & du parquet au » plafond des rayons de livres pittoreſ- » quement renverſés. » Le jeune homme ne ſçavoit où mettre le pied; *le Connoiſſeur* eſt enchanté de ſon embarras; dans ſon entretien avec *Célicour*, il fait voir tous ſes ridicules, tous ſes travers, toutes ſes ſottiſes. M. *Marmontel* a très-bien expoſé le caractère, & il en a ſaiſi toutes les nuances. *Célicour* eſt prié à dîner; il dîne avec *Agathe*; vous ſentez que c'eſt le plus beau jour de ſa vie. Tous les Poëtriaux, les valets beaux-eſprits, toute la cohue des paraſites & des bas protégés, ſont invités à ce dîner; on exalte le jeune homme pour faire la cour à M. *de Fintac*, &, dans le fond de l'ame, on ſe promet bien de ſe venger du Provincial en décriant le premier ouvrage qu'il donnera. On agite cette queſtion toute neuve, ſçavoir: Lequel méritoit la préférence de *Corneille* ou de *Racine*? La petite nièce, qui n'avoit pas dit un mot, s'aviſe de demander naïvement lequel des deux fruits de l'orange ou de la pêche avoit le goût le plus exquis, & méritoit le plus d'éloges? L'oncle rougit de la ſimplicité de la nièce; les convives, très-

humbles ſerviteurs de M. *de Fintac*, en conſéquence, ſes ſots imitateurs, baiſſent les yeux, & ne répondent pas; il n'y a que le ſeul *Célicour* qui tout bas applaudit au jugement d'*Agathe*; il lui jette un coup d'œil d'approbation, & ce coup d'œil conſole la jeune perſonne du mépris de la docte aſſemblée. Ces beaux-eſprits tiennent une converſation fort ennuyeuſe; cela devoit être.

Cependant *le Connoiſſeur* eſt près de donner ſa nièce en mariage à un M. *de Lézergue*, érudit du premier ordre. *Célicour* en eſt allarmé; il fait part de ſes craintes à *Agathe*; elle le raſſûre, en l'exhortant à étouffer, en quelque ſorte, M. *de Fintac* ſous le poids des éloges; ce qu'il fait très-exactement. Il gagne ſa confiance au point que l'imbécille lui apprend qu'il a compoſé une pièce de Théâtre; il en fait la lecture à *Célicour*. Elle eſt déteſtable; il la trouve admirable pour obéir à *Agathe*, & venir à bout de leur projet. Enfin, *Célicour* eſt forcé par M. *de Fintac* de paſſer pour l'auteur de la pièce du *Connoiſſeur*; il eſt vrai que c'eſt aux conditions que le jeune homme épouſera *Agathe*. La pièce eſt

jouée ; elle ſubit le ſort qu'elle méritoit ; elle eſt ſifflée. *Célicour* revient chez *le Connoiſſeur* qui veut le conſoler d'avoir prêté ſon nom à un pareil ouvrage ; il lui dit que le Public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. *Célicour* ne ſe rend point à tous les beaux diſcours de M. *de Fintac ;* il eſt dans le ferme deſſein de déclarer le véritable auteur ; l'oncle a toutes les craintes imaginables d'être découvert ; il eſt obligé de tenir ſa parole, & de donner *Agathe* à *Célicour.* » Or » çà, mon cher oncle, dit l'accordée, » voilà *Célicour* qui renonce à la gloire » d'être Poëte. Ne feriez-vous pas bien » de renoncer à celle d'être *Connoiſſeur* ? » Vous en ſeriez plus tranquille. *Aga-* » *the* fut interrompue par l'arrivée de » *Clément*, valet de chambre de l'on- » cle. Ah, Monſieur, dit-il tout éſouf- » flé, vos amis, vos bons amis ! — » Hé bien, *Clément* ? — J'étois au Par- » terre ; ils y étoient tous. — Je le » ſçais bien ; ont-ils applaudi ? — Ap- » plaudi ! Les traîtres ! Si vous aviez vu » avec quelle fureur ils ont déchiré le » malheureux jeune homme ! Je vous » demande mon congé ſi ces gens-là

» rentrent chez vous. Ah, les lâches, » dit *Fintac* ! Oui, ç'en eſt fait, je » brule mes livres & romps tout com- » merce avec les gens de Lettres. Gar- » dez vos livres pour votre amuſement, » dit *Agathe* en embraſſant ſon oncle, » &, à l'égard des gens de Lettres, n'en » veuillez faire que vos amis, & vous » en verrez d'eſtimables. »

L'ECOLE DES PÈRES. Le jeune *Timante*, appellé M. *de Volny*, étoit extrêmement aimable; il avoit reçu tous les dons de la Nature; il eſt gâté par ſa mère. Le plus joli enfant du monde à ſix ans devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles & pas un des talens utiles; on lui parloit toujours des richeſſes qui devoient être ſon partage; on lui répétoit pour maxime qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux. Il donne dans tous les travers; il voit des jeunes gens d'un rang diſtingué; il paye pour eux; il a une petite maiſon, une jolie maîtreſſe à la mode; il danſoit par merveille, ſe retiroit dans la maiſon paternelle au petit jour. Le père honnête & doux, que ſa bonté avoit ſoumis au caractère altier de ſa femme idolâtre de ſon fils, ſe

contentoit de gémir dans le fond de son cœur. *Lucie* sa sœur étoit au Couvent ; elle s'y étoit liée d'amitié avec une autre jeune personne extrêmement aimable qu'on appelloit *Angélique*, & qui avoit toutes les qualités de l'ame. *Lucie* s'attachoit tous les jours davantage à son amie. *Volny* étant venu voir sa sœur, devient tout-à-coup amoureux d'*Angélique* ; il déploie toute sa fatuité, & sort très-content de sa petite personne, tandis qu'*Angélique*, en convenant avec sa sœur qu'il avoit un extérieur aimable, se plaint avec la même franchise qu'il avoit été gâté, & qu'il offroit le portrait du fat le plus complet. *Volny* vient revoir sa sœur qui lui fait part des jugemens d'*Angélique*. Le fat n'en veut rien croire, & s'obstine à être convaincu qu'il a beaucoup plu, & qu'*Angélique* bruloit d'être sa femme. Cependant l'amour fait des progrès dans son cœur ; *Lucie* lui avoue qu'il plairoit à *Angélique* sans cette fatuité qui obscurcit tout ce qu'il peut valoir. » Hé » bien, dit-il à sa sœur, comment me » trouve-t-elle ? — Beaucoup trop bien, » — Je m'en doutois. — Trop bien » du côté de la figure. Cet avantage

» vous

» vous fait négliger, dit-elle, des qua-
» lités plus eſtimables dont vous auriez
» beſoin ſans cela. — Elle moraliſe un
» peu, ton *Angélique*, & c'eſt domma-
» ge. Dis-lui donc que rien n'eſt plus
» triſte, & qu'une auſſi belle bouche
» que la ſienne n'eſt pas faite pour par-
» ler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit *Lu-*
» *cie*, c'eſt vous que je voudrois corri-
» ger. — Et de quoi donc? D'aimer le
» plaiſir & tout ce qui l'inſpire? — Le
» plaiſir! En eſt-il un plus pur que de
» poſſéder le cœur d'une femme ver-
» tueuſe & belle, de l'aimer & d'en
» être aimé? Je vous crois tendre; *An-*
» *gélique* eſt ſenſible; tout ce qui me
» touche lui eſt cher; mais.... — Mais
» elle eſt bien difficile, & qu'exige-
» t-elle? — Des mœurs. — Des mœurs
» à mon âge! Et qui lui a dit que je n'en
» ai pas? — Je ne ſçais; mais elle a
» contre vous une prévention qui m'af-
» flige. — Ah, je l'en ferai revenir;
» amenez-la, ma ſœur, entendez-vous,
» amenez-la moi la première fois que
» je viendrai vous voir. » — La vûe
d'*Angélique* déconcerte un peu la fatuité
audacieuſe de *Volny* qui commençoit à
deſirer, & le véritable amour mène à

la vertu. *Angélique* fait dans ſon entretien briller ſon jugement, ſon bon eſprit, ſon cœur excellent. Ce diſcours jette *Volny* dans des réfléxions ſérieuſes; il retombe cependant dans ſes égaremens. Sa mère meurt; ſon père vouloit ſe repoſer de ſes longues fatigues; il engage ſon fils à le remplacer; il rejette cette propoſition, & tous les autres partis que la ſageſſe paternelle lui met devant les yeux. *Timante* apprend alors le déſordre de ſon fils; des larmes coulent de ſes yeux; enſuite il rêve aux remèdes qu'il peut employer. » Remontons, dit-il, à la ſource du mal; » ce ſont mes richeſſes qui ont tourné » la tête à mon fils. Né d'un père ſans » fortune, il eût été comme un autre, » modeſte, laborieux & ſage; le re» mède eſt ſimple, & mon parti eſt » pris. *Timante* dès-lors commença par » arranger ſon bien de manière qu'il fût » iſolé, indépendant & libre, excepté » la terre de *Volny* & ſa maiſon de » ville. Sa fortune étoit toute dans ſon » porte-feuille, & il eut ſoin de ſe met» tre en règle avec tous ſes correſpon» dans. Les choſes ainſi diſpoſées, il » rentre un jour chez lui conſterné; ſon

» fils & ſes amis, qui l'attendoient pour
» ſe mettre à table, furent frappés de
» ſon abattement. L'un d'eux ne put
» s'empêcher de lui en demander la
» cauſe. Vous la ſçaurez, dit-il; dinons
» un peu vîte, ſi vous le voulez bien;
» je ſuis occupé de choſes ſérieuſes. On
» dina dans un profond ſilence, & *Ti-*
» *mante*, au ſortir de table, ayant pris
» congé de ſon monde, s'enferma ſeul
» avec ſon fils. *Volny*, lui dit-il, j'ai
» une mauvaiſe nouvelle à vous ap-
» prendre; mais il faut ſoutenir votre
» malheur avec courage. Mon enfant,
» je ſuis ruiné. Les deux tiers de mon
» bien viennent d'être pris ſur deux
» vaiſſeaux, & la mauvaiſe foi d'un
» homme en qui j'avois confiance m'en-
» lève la moitié du reſte. » Cette nou-
velle eſt un coup terrible pour *Volny*; le
bruit s'en répand; il arrive à *Volny* ce
qu'il devoit éprouver; ſes amis le mé-
priſent ou l'abandonnent; ſa maîtreſſe
ne le connoît plus, & lui fait défendre
ſa porte; il eſſuie, en un mot, toutes
les diſgraces, toutes les humiliations
attachées au malheur, & plus cruelles
que le malheur même. Alors l'inſenſé
jeune homme ouvre les yeux, ou plutôt

ſon illuſion ſe diſſipe ; il court chez ſa ſœur ; il craint de revoir *Angélique*. Elle paroît, & lui donne des conſeils ſages & utiles ; elle lui avoue même ſon inclination pour lui, perſuadée que le malheur a des droits que n'a pas la fortune. » Si dans ſix ans, lui dit-elle, vo» tre fortune eſt rétablie ou ſur le point » de ſe rétablir, tous les obſtacles ſe» ront applanis ; ſi avec de la ſageſſe, » de l'économie & du travail, vous » avez le malheur de ne pas réuſſir, je » n'exige de vous alors pour tout bien » que d'avoir la conſidération de votre » état. Je ſuis fille unique, très-riche » moi-même ; je me jetterai aux pieds » de mon père, & j'obtiendrai qu'il me » permette de dédommager un homme » eſtimable de l'injuſtice du Sort. » *Volny*, à cet aveu, eſt ſaiſi d'admiration, de reſpect, d'une tendreſſe inexprimable ; il ſe retire, non tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir ſi peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eut formé. Il entre dans le cabinet de ſon père, lui montre une ame toute nouvelle, une envie décidée de réparer leurs malheurs. » Votre for-

» tune eſt changée, lui dit-il; mais vo-
» tre fils l'eſt encore plus, & j'eſpère
» qu'un jour vous bénirez le Ciel du
» revers qui me rend à mes devoirs &
» à moi-même. Daignez m'inſtruire &
» me guider : appliqué, laborieux, do-
» cile, je vais être le ſoutien & la con-
» ſolation de votre vieilleſſe, & vous
» pouvez diſpoſer de moi. » Le père enchanté diſſimule ſa joie; il loue de ſi heureuſes diſpoſitions, préſente ſon fils à ſes correſpondans, & leur demande pour lui leur amitié & leur confiance. *Volny* devint habile; il fit croître à vûe d'œil ſon crédit; les momens de repos que ſon père l'obligeoit de prendre, il les paſſoit auprès d'*Angélique*. *Lucie* étoit en adoration devant elle comme devant une ame céleſte, un Ange de bienfaiſance. Le père apprend de ſa fille que c'eſt à l'amour qu'il doit le changement de ſon fils. Il voit *Angélique* qui ne dément pas l'idée que le vieillard avoit conçue d'elle; elle lui déclare qu'elle eſt dans le deſſein de partager ſa fortune avec *Volny*, qu'il devienne riche ou qu'il ne le ſoit pas. Le père eſt près de laiſſer échapper ſon ſecret, tant il eſt pénétré de joie à ce

qu'il entend de la bouche de cette aimable & vertueuse fille ; il gronde son fils de ne lui avoir pas fait part lui-même de ses sentimens pour *Angélique*. Enfin, au bout de cinq ans, *Timante* va trouver *Alcimon* son ancien ami & père d'*Angélique* ; il l'invite à diner chez lui avec sa fille ; il lui annonce qu'il a un époux à lui donner qui pourra lui convenir ; la proposition se fait à table. *Timante* lui dit que c'est un jeune homme qu'on attend ; pendant ce temps *Alcimon* cause avec *Volny* ; il le loue sur son application au travail, sur ses talens, sur sa sagesse. » Ah, mon ami, » dit le vieux *Timante*, il faut bien du » temps pour faire sa fortune, & bien » peu pour la ruiner ! Quel dommage » de n'avoir plus la mienne à vous of- » frir ! Au lieu de vous proposer un » étranger pour époux de cette aimable » fille, j'aurois sollicité ce bonheur pour » mon fils. Je l'aurois préféré à tout au- » tre, répondit *Alcimon*. — En vérité. » — Rien n'est plus sincère ; mais vous » sçavez que quand on s'expose à avoir » une nombreuse famille, il faut avoir » de quoi la soutenir. S'il ne tient qu'à » cela, dit *Timante*, la chose n'est pas

» déſeſpérée, & il y a moyen de nous » accorder. En diſant ces mots, il ſe » leva de table, & revenant l'inſtant » d'après : Tenez, dit-il, voilà mon » porte-feuille ; il eſt encore aſſez bien » garni. Et voyant la ſurpriſe d'*Alci-* » *mon* : Apprenez, ajoûta-t-il, que ma » ruine eſt une fable. Ce jeune homme » avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né » riche ; pour le corriger, je n'ai ſçu » autre choſe que de faire croire que » j'avois tout perdu. Cette feinte m'a » réuſſi. Le voilà dans le bon chemin ; » je ſuis encore ſûr qu'il n'a pas envie » de retomber dans les erreurs de ſa jeu- » neſſe, & il eſt temps de ſe fier à lui. » Il eſt inutile, je crois, de dire qu'après un tel aveu *Volny* ſe livre à la joie la plus vive ; il épouſe ſa digne maîtreſſe, & ils forment, les deux pères & les deux enfans, une famille auſſi heureuſe que reſpectable.

Tels ſont, Monſieur, les trois Contes de M. *Marmontel* ; ce ſont des eſpèces de tableaux dramatiques, dont la fin réunit toujours *l'honnête* & *l'utile*. On ne ſçauroit donc trop louer M. *Marmontel* ſur l'intention ; elle eſt d'un bon citoyen ; mais les moyens qu'il emploie

ſont-ils adroits ? Ces Contes ſont-ils réellement des préceptes dont le génie cache l'aridité ? M. *Marmontel*, d'après les Anglois, ſe ſert dans le dialogue d'une petite ligne ou barre pour différencier les interlocuteurs. Quelquefois cela eſt préférable aux *dit*, *reprit*, *repartit*, *ajoûta*, dont la répétition fatigue, & jette du froid dans la converſation ; mais il en réſulte plus ſouvent une obſcurité bien plus pénible que ces répétitions & ces tours monotones ; en voici un exemple. » Monſieur, lui » dit le Chevalier *de Saint-Placide*, » vous a-t-on dit que le Marquis *de Cir-* » *val* & moi avons paſſé deux fois chez » vous ? — Oui, Meſſieurs, je ſçais » que vous avez pris cette peine. — » Ni vous ni Madame n'étiez viſibles. » — Cela nous arrive ſouvent. — Ce- » pendant vous voyez du monde. — » Nous ne voyons guères que nos amis. » — Nous ſommes des amis *d'Horten-* » *ce*, &, du regne de *Valſain*, nous » la voyions tous les jours. Ah, Mon- » ſieur, l'aimable homme que *Valſain* ! » Elle n'a pas perdu au change ; mais » c'étoit bien le plus honnête, le plus » complaiſant de tous les maris. — Je

» le ſçais. — C'eſt lui, par exemple, » qui n'étoit pas jaloux. — Qu'il étoit » heureux ! — Vous en parlez d'un air » d'envie ; ſeroit-il vrai, comme on » le dit, que vous n'êtes pas auſſi » tranquille. — Ah, Meſſieurs, ſi vous » vous mariez jamais, gardez-vous bien » d'être amoureux de vos femmes ! » C'eſt une cruelle choſe que la jalou- » ſie. — Quoi, ſérieuſement vous en » êtes atteint. — Hélas, c'eſt pour mes » péchés. — Mais *Hortence* eſt ſi hon- » nête ! Je le ſçais bien. — Elle a vécu » comme un ange avec *Valſain*. — » Avec moi, j'eſpère qu'elle vivra de » même. — Pourquoi donc lui faire l'in- » jure d'être jaloux ! — C'eſt un mou- » vement involontaire dont je ne puis » me rendre raiſon ; vous avouez donc » que c'eſt une folie ! — « Je vous fais grace du reſte. Il me ſemble que ces barres ne devroient s'employer que dans des endroits bien intelligibles, & avec beaucoup de ſobriété. Au reſte, cette remarque eſt très-peu de choſe. Venons à des obſervations plus ſérieuſes.

Le bon Mari eſt un homme ſansadreſſe qui devoit inſenſiblement ramener ſa femme, & non la bruſquer. Mr. de

Lauſane eſt une impertinente, & il n'y a point de femme un peu bien élevée qui ait ce ton. Elle fait des plaiſanteries très-déplacées, & dit à ſon mari : *Ce n'eſt pas moi qui porte la robe ! Soyez donc, mon cher Préſident, auſſi grave qu'il vous plaira.* Cette *Hortence* eſt corrigée, parce que ſon époux lui a amené ſes deux enfans, & qu'elle a verſé des larmes. Ces ſurpriſes de ſentiment, ſi l'on peut parler ainſi, triomphent pour le moment, mais ne prennent pas le deſſus dans la ſuite; bientôt elles s'évanouiſſent, & le caractère revient. Il falloit que le changement de cette femme fût plus motivé; en général, aucune dégradation dans le tableau de M. *Marmontel ;* ce ſont des études de Chevalet; on voit toujours l'art; ce ſont des membres roides & ſecs que la nature ne revêt point de ſes chairs & de ſon coloris.

Le Connoiſſeur a les mêmes défauts; il n'eſt point aſſez étendu, aſſez varié. L'auteur pouvoit le promener dans nos Spectacles, dans nos Atteliers, dans nos Académies, dans nos Bureaux de bel-eſprit, lui donner plus d'action, & éviter davantage le ton préceptoral,

qui, quelque ſenſé qu'il puiſſe être, traîne avec ſoi la dureté, le dégoût & l'ennui. La nièce de *Fintac* eſt d'une indécence impardonnable ; c'eſt une petite créature fauſſe à qui l'amour tout à coup tourne la tête, parce que *Celicour* lui tient ce diſcours écolier & rempli de fadeurs dégoûtantes. » Belle » *Agathe*, dit le jeune homme en lui » montrant une roſe, laiſſerez-vous » mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où » voulez-vous donc qu'elle meure ? — » Où je voudrois expirer moi-même ? » S'il eſt vrai que les ames paſſent d'un » corps à l'autre, je ſouhaite après ma » mort être une roſe pareille à celle-là ; » ſi quelque main profane s'avance pour » me cueillir, je me cacherai parmi » les épines ; mais, ſi une Nymphe » charmante daigne jetter les yeux ſur » moi, je me pencherai vers elle ; j'é- » panouirai mon ſein ; j'exhalerai » mes parfums, je les mêlerai avec ſon » haleine ; le deſir de lui plaire anime- » ra mes couleurs. — Hé bien vous fe- » rez tant que vous ſerez cueillie, & » l'inſtant d'après, vous ne ſerez plus. » ..... Et moi, dit *Agathe*, en déguiſant ſon trouble, ſi j'avois le choix,

» je ferois des vœux pour être changée
» en colombe ; c'eſt la douceur, l'in-
» nocence même.—Ajoûtez la tendreſſe
» & la fidélité : oui, belle *Agathe*, ce
» choix eſt digne vous. La colombe eſt
» l'oiſeau de *Vénus* ; *Vénus* vous diſtin-
» gueroit parmi vos pareilles ; vous fe-
» riez l'ornement de ſon char ; l'A-
» mour ſe repoſeroit ſur vos aîles, ou
» plutôt il vous échaufferoit dans ſon
» ſein ; ce ſeroit ſur ſa bouche divine
» que votre bec prendroit l'ambroiſie.
» *Agathe* l'interrompit, en lui diſant
» qu'il pouſſoit les fictions trop loin. »
On peut dire qu'*Agathe* a raiſon en cela. Il eſt ſur-tout ſingulier que M. *Marmontel* ait employé dans ſon dénoûment le reſſort d'une pièce ſifflée pour rendre heureux ſon héros *Celicourt*.

Dans *L'Ecole des Peres*, l'auteur a peu ſuivi la nature ; il eſt de toute impoſſibilité qu'un homme ſe diſe ruiné à toute la terre, & le faſſe accroire auſſi longtemps ; il eſt vrai que c'eſt pour nous ménager à la fin un coup de théâtre poſtiche qui rend au fils ſon état & ſes richeſſes. Ce dernier Conte eſt tout-à-fait romaneſque. En général, le ſtyle de ces nouveaux ouvrages eſt peſant,

rempli de familiarités baſſes ; on y trouve des expreſſions & des phraſes ſcholaſtiques. » Je veux que ta vie ſoit » ſemée de fleurs ; mais permets que » j'en arrache les épines..... Elle vit en» trer ſon époux avec un front radieux.. » ..... Mit ſur le tapis... « Les beaux» eſprits qui dînent chez *Fintac* ſont » les plus ſtupides créatures du mon» de. » Outre ces défauts, il regne dans ces Contes une pédanterie de morale qui aſſomme. Toujours une envie marquée de faire des cadres, toujours le précepte, jamais la ſéduction. On croit entendre un homme de Collège qui a une ſorte d'eſprit, mais qui n'a aucun uſage du monde, aucune légèreté, aucune idée de cette fleur d'imagination, de ces graces, de cette Philoſophie aimable qui font le grand mérite de ce genre d'écrire. Toutes ces obſervations n'empêchent pas qu'on ne rende juſtice au talent de M. *Marmontel*. S'il étudie le monde un peu plus, s'il cache davantage l'auteur, s'il mêle les couleurs avec plus d'art, s'il n'affiche pas l'inſtruction, il pourra réuſſir dans ce genre qui a ſes difficultés, & où nous avons un modèle qui doit ef-

frayer les imitateurs. *Hamilton* reſſemble à *la Fontaine ;* jamais on ne pourra les ſuivre que de très-loin.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 27 Octobre 1761.

LETTRE VI.

Lettre ſur l'Origine de l'Imprimerie.

VOici, Monſieur, un athlète qui ſe préſente pour combattre M. *Fournier*, ſi célèbre par ſes connoiſſances dans l'art de l'Imprimerie. L'ouvrage qui vient d'être publié contre lui a pour titre : *Lettre ſur l'Origine de l'Imprimerie, ſervant de réponſe aux Obſervations publiées par M. Fournier le jeune ſur l'ouvrage de M. Schœpflin, intitulé Vindiciæ Typographicæ, &c.*

M. *Schœpflin*, Hiſtoriographe du Roi & Profeſſeur de l'Univerſité de Strasbourg, a publié, vers le commencement de l'année dernière, un Traité intitulé, *Vindiciæ Typographicæ* dont je vous ai rendu compte. Cet écrit, qui a de la réputation, a été attaqué par M. *Four-*

nier. L'auteur de la *Lettre ſur l'Origine de l'Imprimerie prétend être auſſi bon Logicien que le premier eſt habile Fondeur*; ce ſont ſes expreſſions. C'eſt donc à la logique de cet habile Artiſte que notre Critique déclare la guerre. Il lui fait d'abord une querelle très-ſérieuſe d'avoir dit que *Sébaſtien Brand* étoit un fameux Graveur en bois, lequel a gravé les eſtampes pour le livre intitulé *La Nef des Fous*, tandis, ſelon notre cenſeur, que tous les gens de Lettres ont regardé ce *Brand* comme auteur de ce Poëme, & que la ville de Straſbourg où il étoit né & où il a demeuré, étoit dans le même préjugé. Notre auteur ſe plaint que M. *Fournier renverſe impitoyablement tout ce que les auteurs anciens & modernes ont écrit ſur l'origine de l'Imprimerie*. Il rapporte les noms & qualités de toutes les victimes que ce dernier s'eſt immolées; il entre dans des détails techniques qu'il ne m'eſt pas poſſible d'extraire. Voici le réſultat de cette critique. » En 1438, *Gutemberg* & ſa » Société paroiſſent déja avoir aban- » donné les caractères mobiles de bois, » & ils ont employé des caractères en » métaux. La choſe paroît hors de doute

» par cet achat considérable de plomb
» qu'*André Dritzehen* a fait depuis la
» formation de la dernière société. Ce
» plomb ne pouvoit avoir servi à la fa-
» brique des miroirs qui faisoit un ob-
» jet de l'ancienne société, ni à la po-
» lissure des pierres qui en étoit encore
» un objet, puisque ni l'une ni l'autre
» de ces fabriques demandoient un em-
» ploi considérable de plomb. M. *Four-*
» *nier* assûre qu'on ne peut pas dire que
» ce plomb puisse regarder l'Imprime-
» rie, puisque *Guttemberg* n'a jamais
» fait usage de caractères de *fonte*. Mais
» cette raison ne vaut rien, dès qu'il est
» prouvé que *Guttemberg* a employé des
» caractères de *métaux sculptés*. Et c'est
» ce qui paroîtra inconteſtable, lorſ-
» qu'on voudra faire attention à la dé-
» position du nommé *Hans Dunne*,
» Orfèvre de Strasbourg, qui déclare
» que, depuis trois ans, il avoit gagné
» plus de cent florins que *Guttemberg*
» lui avoit payés pour de l'ouvrage par
» lui fourni, appartenant à l'Imprime-
» rie..... La Société de *Guttemberg* a été
» continuée à Strasbourg. M. *Fournier*
» prétend que non, & la raison qu'il
» en donne, c'est que cela ne se voit

» par aucun monument typographique.
» Mais cette raiſon n'en eſt pas une.
» Cet Artiſte peut-il ignorer que, bien
» des années après, les Imprimeurs ne
» mettoient point leurs noms à leurs
» ouvrages, puiſqu'il étoit queſtion de
» les faire paſſer pour manuſcrits, &
» que, par conſéquent, bien des livres
» peuvent avoir été imprimés à Straſ-
» bourg. » C'eſt aux gens de l'art à juger l'auteur de cette *Lettre*. Il me paroît ſeulement qu'il auroit pu l'écrire avec plus de douceur & de modération. Je ne ſçais ſi l'on trouvera bon qu'il ait terminé ſon ouvrage par ces expreſſions : *Enfin M. Schœpflin doit écrire des livres, & M. Fournier doit fondre des caractères pour les imprimer.*

Remarques ſur un ouvrage intitulé, Lettre ſur l'Origine de l'Imprimerie.

M. *Fournier* le jeune vient de répondre à la Lettre précédente par des *Remarques ſur un ouvrage intitulé, Lettre ſur l'Origine de l'Imprimerie, pour ſervir de ſuite au Traité de l'origine & des productions de l'Imprimerie primitive en taille de bois* : à Paris, de l'Imprimerie de *Barbou*, rue S. Jacques.

M. *Fournier* attribue cette critique à M. *B*..... Miniſtre de la R. P. R. & croit que ce dernier n'a pas la plus légère connoiſſance de l'Art dont il parle. » Si la Lettre que je vais réfuter étoit » écrite ſur tout autre art, tel que la » Peinture, l'Architecture, l'Horloge- » rie, &c, dont les connoiſſances hiſ- » toriques & pratiques ſont plus répan- » dues, elle n'auroit beſoin d'aucune » réponſe; mais il n'en eſt pas de mê- » me de l'Art Typographique; les con- » noiſſances que l'on en a ſont commu- » nément accompagnées de tant de pré- » jugés, que l'on eſt obligé ſérieuſe- » ment de répondre aux choſes les plus » abſurdes. » M. *Fournier* ajoûte qu'il importe peu au Public qu'il ſoit bon ou mauvais Logicien, mais qu'il lui ſeroit peut-être utile d'apprendre par des faits en quoi on s'eſt trompé au ſujet des erreurs relevées dans l'ouvrage de M. *Schœpflin* & dans ceux de divers auteurs. Notre Artiſte entre en matière; il ſe juſtifie ſolidement ſur pluſieurs points. M. *Schœpflin* avoit avancé, il y a vingt ans, dans une Diſſertation inſérée parmi les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & cela ſans

preuves & ſans vraiſemblance (je parle d'après M. *Fournier*) que *Schoiffer* avoit inventé les caractères de fonte vers 1452. Notre auteur prétend avoir oppoſé à cette opinion des faits qui prouvent le contraire, & avoir fait voir que le premier livre qui ait paru en caractères de fonte eſt le *Rationale Durandi*, imprimé par *Schoiffer* en 1459, & que cet intervalle de ſix à ſept ans a été rempli par deux éditions du Pſeautier exécutées par *Schoiffer*, l'une en 1457, l'autre en 1459, avec les mêmes caractères mobiles de bois gravés exprès de deux groſſeurs différentes. Cette opération longue & difficile auroit été inutile & ſurabondante, ſi les caractères de fonte euſſent été fabriqués cinq ans auparavant. Il faut ſuivre M. *Fournier* dans le détail de ſes réponſes juſtificatives. Il détruit d'abord le ſentiment de M. *Schœpflin* qui établit les caractères de fonte dès 1452; il nie la poſſibilité des lettres ſculptées ſur métaux, quels qu'ils ſoient, & les lettres de bois enfilées comme un chapelet, c'eſt-à-dire, la poſſibilité pour l'impreſſion. » Il y a » dans la Bibliothèque d'Upſal en Suè» de un livre précieux en lettres oncia-

» les Gothiques d'or & d'argent, sur du
» vélin couleur de pourpre. M. *Ihre*,
» Professeur à Upsal, a prétendu que ce
» livre n'étoit pas fait à la main, com-
» me on l'avoit toujours cru, mais qu'il
» étoit imprimé en encaustique avec des
» fers chauds. Cette idée de fers chauds
» appliqués mille ou douze cens fois de
» l'un & de l'autre côté d'une feuille
» volante de vélin que le seul attouche-
» ment de doigts échauffés fait reco-
» quiller, m'a paru hazardée; je l'ai
» combattue par des raisons & par des
» faits. J'ai dit qu'il y a dans la Biblio-
» thèque de Saint-Germain-des-Prés un
» Pseautier en tout semblable pour le
» *faire* au livre décrit par M. *Ihre*. »
M. *Fournier* repousse jusqu'aux moin-
dres traits que lui a lancés son adver-
saire. » Nous voilà, dit-il, enfin arrivés
» à l'examen des *Vindiciæ Typogra-*
» *phicæ* de M. *Schœpflin*, cet ouvrage
» célèbre qui a été reçu avec tant d'ap-
» plaudissemens par tous les Sçavans de
» l'Europe, suivant M. *B*... Examinons
» si sa critique s'est un peu mieux éclai-
» rée du flambeau de la raison & de l'in-
» telligence. Il s'agit d'abord d'un cas
» grave; voyons le préambule. Je dé-

» bute, selon lui, par une assertion » fausse, *qu'on pardonneroit* aisément à » la qualité d'un Artiste qui s'élève à la » qualité d'auteur, si la manière dont » elle est proposée ne devenoit pas of- » fensante pour M. *Schœpflin*. Quoi, » Monsieur, c'est une témérité à un Ar- » tiste de s'élever à la qualité d'auteur, » en écrivant sur son Art & sur ce qui » y est analogue ? Qui donc, je vous » prie, est plus en état de traiter les » Arts que les Artistes eux-mêmes ? » Qui est-ce qui décidera mieux des » points de difficultés sur l'Horlogerie, » la Gravûre, la Musique, &c, que » Mrs *Julien le Roy*, *Cochin* fils, *Ra-* » *meau ?* » M. *Fournier* a dit, & en effet est le seul qui ait fait voir que l'art de la Gravûre en bois étoit antérieur à *Guttemberg*, & à tous ceux qu'on a voulu faire passer pour inventeurs de l'Imprimerie ; qu'ils ne l'ont imaginé ni inventé, mais seulement qu'ils en ont fait l'application à l'Imprimerie. Notre auteur accuse enfin M. *Schœpflin* d'un plagiat. Je crains qu'il n'y ait de la sévérité dans cette accusation ; un homme tel que M. *Sthœpflin* mérite des ménagemens,

Enfin, notre célèbre Artiſte me paroît armé de raiſons qui ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait. Voici ce qu'il répond à M. *B*..... qui lui dit qu'*il doit fondre des caractères pour imprimer les livres de M. Schœpflin.* » Oui, tant » que *M. Schœpflin* fera des ouvrages » comme ſon Hiſtoire d'Alſace qui lui » a mérité une juſte réputation ; mais » quand il voudra compoſer des livres » ſur l'Imprimerie, partie qui lui eſt » étrangère, peut-être ne lui ſeroit-il » pas avantageux que je fiſſe fondre des » caractères pour les imprimer, parce » qu'ils ne feroient que perpétuer ſes » erreurs ſur ce fait, & diminuer l'é- » clat de ſa gloire. Pour vous, Mon- » ſieur, permettez-moi de vous retor- » quer l'argument. N'auriez-vous pas » mieux fait de vous appliquer aux ma- » tières de controverſe & à former vo- » tre *logique*, que de combattre dans » une arène inconnue & trop gliſſante » pour vous, & où les faux pas & les » chûtes que l'on vous voit faire cau- » ſent de la peine aux ſpectateurs ? »

Cours d'Anatomie.

M. *Deſcemet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, avertit le Public qu'il commencera, Jeudi d'après la S. Martin, un Cours d'Anatomie comparée avec les animaux tant quadrupèdes que volatiles & poiſſons qui peuvent ſervir le plus à déterminer la nature & la ſtructure des parties du corps humain ſur leſquelles il reſte quelque doute, perſuadé que cette manière de préſenter l'Anatomie ſera non-ſeulement plus utile à ceux qui ſe deſtinent à l'étude de cette ſcience, mais qu'elle eſt même le ſeul moyen d'en avancer les progrès, en cherchant dans l'homme quantité de parties qu'on ne connoît que dans les animaux. Il examinera d'abord la nature & les propriétés des ſolides & des fluides dont le corps humain eſt compoſé, & employera tous les moyens dont les Chimiſtes & les Anatomiſtes ſe ſont ſervis pour y parvenir. Cette connoiſſance, qui eſt préciſément celle du Médecin, eſt auſſi celle qui intéreſſe le plus l'humanité, ſi elle peut être portée à ſon dernier dé-

gré de perfection, puiſqu'elle ſert, non-ſeulement à connoître & à expliquer les fonctions du corps humain, mais encore à déterminer la manière d'agir des médicamens tant internes qu'externes. Il y ajoûtera les réfléxions Phyſiologiques & Pathologiques néceſſaires pour faire comprendre l'uſage des parties & les maladies auxquelles elles ſont expoſées.

M. *Deſeemet* fera auſſi un Cours d'Anatomie pour les curieux; il ſe renfermera dans les ſeuls détails qui peuvent les intéreſſer. Il prendra l'heure & le temps des perſonnes qui voudront s'adreſſer à lui. Sa demeure eſt rue de l'Arbalête Fauxbourg S. Marcel, & ſon Amphithéâtre rue des Boucheries dans l'allée d'un Epicier, vis-à-vis le Sabot d'or.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 31 Octobre 1761.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Discours sur la Poësie Lyrique.

ON voit avec plaisir, Monsieur, dans un temps où l'on voudroit éteindre la poësie sous les glaces de la Philosophie, s'élever un écrivain qui vient nous entretenir de l'Ode, & nous rappeller ses règles & ses modèles dans un volume de 336 pages, intitulé : *Discours sur la Poësie Lyrique avec les modèles du genre tirés de Pindare, d'Anacréon, de Sapho, de Malherbe, de la Motte & de Rousseau, avec une courte notice sur la vie de ces auteurs ; on y a ajoûté quelques pièces tirées d'autres écrivains.*

L'*Avant-Propos* explique le dessein de l'ouvrage. » On s'est proposé de ras-

» ſembler dans un ſeul petit volume ce » qu'il y a de plus beau dans les Poë» tes Lyriques. Tout le monde ſçait » qu'après l'Epopée l'Ode eſt le Poëme » qui exige le plus de génie; toutes les » qualités différentes doivent ſe réunir » pour la perfection de ce Poëme: plan » noble & bien deſſiné, penſées ſubli» mes, ſentimens énergiques, diction » naturelle & hardie à la fois, verſifi» cation harmonieuſe, exacte & ſoute» nue, images tantôt grandes & majeſ» tueuſes, tantôt gracieuſes & ſimples, » & ſur-tout cet enthouſiaſme divin » que l'on ſent ſi bien, & que l'on ſçait » ſi peu définir, ... On s'eſt efforcé de » développer les règles qui réſultent de » ces différens exemples, & le diſcours » qui les précède peut en être regardé » comme le commentaire. On n'a point » entendu faire des Poëtes Lyriques; le » génie ne ſe donne point; on a ſeule» ment voulu montrer aux jeunes gens » ce que c'eſt qu'une Ode & quels pro» cédés ont ſuivi ceux qui ſe ſont diſ» tingués dans cette carrière. » On nous détaille enſuite les divers genres de l'Ode que l'on diviſe en Ode *Pindarique*, Ode *Anacréontique* & Ode *Mo-*

rale ou *Philosophique*. Comme l'auteur associe la *Chanson* à l'Ode *Anacréontique*, voici un morceau à ce sujet qui me paroît instructif. » Nous avons telle » *chansonnette* à laquelle on ne fait seulement pas attention, & qu'*Anacréon* » lui-même voudroit avoir composée. » Notre tour d'esprit, notre langue facilitent nos succès; la rime même » qui jette tant de froid & de monotonie dans nos vers Alexandrins, prête » à ce genre des graces nouvelles. Malheureusement, nous faisons quelquefois nos chansons un peu longues, & » l'esprit vient trop souvent gâter un tableau tracé par le sentiment. Pour réussir plus sûrement, il faut tâcher de trouver un cadre ingénieux, une fiction » heureuse, quelque allégorie agréable » & suivie; car l'on aime, même dans » une chanson, à voir une espèce d'intrigue, un dénoûment; c'est le moyen » de rendre attentif & d'intéresser jusqu'au bout. Autrement, vos sentimens » décousus, quelque bien exprimés » qu'ils puissent être, ne me frapperont » que par intervalles, & manqueront » presque toujours leur effet. » On pourroit répondre à l'auteur que la grande

ſimplicité qui faiſoit le charme des Grecs, ſeroit peu ſentie aujourd'hui. Au reſte, il n'eſt pas toujours beſoin qu'une allégorie ſuivie ſoit l'ame de ces petits Poëmes; je n'en veux qu'un exemple. Cette chanſon ſi connue, *Dormir eſt un temps perdu, bien fou qui s'y livre*, eſt ſans allégorie; elle plaît ſeulement par des graces ingénieuſes & philoſophiques.

A la ſuite de l'*Avant-Propos* vient le *Diſcours ſur la Poëſie Lyrique*. L'auteur entre ici dans le méchaniſme & dans le développement des reſſorts de l'Ode; ce qu'il faut lire dans l'original. Il venge *Pindare* du préjugé où l'on eſt qu'il eſt ſans liaiſon, ſans ſuite, & que ſes digreſſions ſont étrangères à ſes ſujets. C'eſt dans cet examen que l'écrivain fait briller ſon ſçavoir & ſon jugement; il juſtifie *Pindare* en citant des morceaux mêmes de ce grand Poëte, entr'autres, par l'extrait fidèle de ſa ſeptième Ode. Le Poëte, dit-il, ſe compare à un Prince qui préſente au jeune époux de ſa fille la coupe nuptiale remplie de la roſée pétillante de *Bacchus*, le comble de richeſſes, le reçoit à ſa table, l'honore de ſon alliance à la vue de ſes amis, &

lé rend l'objet de la jalouſie de ſes rivaux. » De même, dit *Pindare*, je préſente aux vainqueurs la coupe de la » gloire, nectar divin, préſent des Muſes, fruit délicieux du génie. Heureux celui qui jouit du nom glorieux » que procurent les graces de la Poëſie » accompagnée des doux accens de la » lyre, & des ſons brillans de la flûte!

» C'eſt avec ces inſtrumens harmonieux que je célèbre la victoire de » *Diagoras*; je conſacre aujourd'hui mes » chants à la fille de *Vénus*, à l'épouſe » du Soleil, Rhodes, qui domine au » loin ſur la mer. Oui, je vais chanter » un de ſes enfans, ce redoutable athlète » couronné ſur les rives de l'Alphée & » de la fontaine de Caſtalie..... Je vais » apprendre à l'univers qu'il tire ſon » origine de la race puiſſante d'*Hercule* » par *Tlépolème*, fils de ce héros. »

Ici le Poëte fait voir comment *Tlépolème* eſt venu s'établir à Rhodes, comment *Diagoras* eſt iſſu de ce héros. Ainſi cet écart ſur *Tlépolème* eſt lié au ſujet; il paſſe à ce morceau par une réflexion vivement exprimée. C'eſt aſſez ſa manière; ce ſont-là ſes tranſitions.

» De combien d'erreurs ſont envi-

» ronnés les cœurs des mortels! L'homme ne peut jamais s'attacher constamment à ce qui doit lui être le plus avantageux. *Tlépolème* voit sortir de l'appartement de *Midée*, *Lycimnius* frère naturel de son ayeule *Alcmène*. Transporté de jalousie, & d'un trouble dont les plus sages ne sont pas exempts, il le frappe de son sceptre, & lui donne la mort.

» Aussi-tôt il abandonne *Tirynthe*, & va consulter l'Oracle d'*Apollon*. Du fond de son sanctuaire sacré, ce Dieu lui ordonne de quitter le rivage de Lerne, & de voguer vers cette isle fameuse où le fils de *Saturne* fit autrefois pleuvoir des flocons de neige d'or lorsque, par l'art de *Vulcain*, la Déesse *Pallas* s'élança de la tête de *Jupiter*, en poussant des cris belliqueux qui firent trémir & la terre & l'Olympe.

» Dès-lors le Dieu dont le char éclaire l'univers, ordonna à ses enfans chéris (les Rhodiens) d'élever les premiers un autel superbe en l'honneur de la Déesse, & par leurs sacrifices, de se rendre favorables & le père des Dieux & sa fille guerrière. *Prométhée* n'avoit

» point encore apporté parmi les hu-
» mains la flamme céleſte : don pré-
» cieux & trop tôt oublié de ces in-
» grats ! Mais les Rhodiens, avant mê-
» me qu'ils euſſent reçu cet heureux
» préſent, bâtirent un Temple en l'hon-
» neur de la Déeſſe, & lui offrirent
» leurs ſacrifices. En recompenſe, le
» père des Dieux raſſemblant des nua-
» ges d'or, fit pleuvoir dans leur iſle
» ce riche métal. *Minerve* les rendit
» dans tous les Arts les plus habiles des
» humains. Leurs places publiques ſont
» ornées de ſtatues qui ſemblent & ſe
» mouvoir & reſpirer ; enfin, leur
» gloire eſt répandue par tout l'uni-
» vers. »

Suit l'écart ſur l'origine de Rhodes, écart, répète l'auteur, abſolument lié au ſujet. Rhodes étoit encore enſévelie ſous les eaux lorſque les Dieux partageoient entr'eux l'univers ; le Soleil alors abſent fut oublié ; il s'en plaignit ; on étoit près de recommencer le partage. Ce Dieu demanda pour lui une iſle qu'il avoit vue au fond de la mer ; *Jupiter* fit ſerment de la lui accorder.

» Auſſi-tôt elle s'élève au-deſſus des
» flots, & le père du Jour, le conduc-

» ducteur de ces coursiers immortels
» qui respirent la flamme, la possède
» pour jamais; il en devint l'époux, &
» en eut sept fils estimés sages entre
» tous les humains. De l'un d'eux re-
» çurent le jour *Camirus*, *Ialysus* &
» *Lindus* qui partagèrent l'héritage pa-
» ternel. Chacun de ces frères donna
» son nom à la ville qu'il choisit pour
» sa demeure.

» Ce fut dans cette isle fameuse que
» le chef des Tirynthiens, *Tlépolème*,
» trouva le terme heureux de ses cruel-
» les disgraces. Honoré comme un Dieu,
» il présidoit à la pompe des sacrifices,
» & à ces jeux solemnels dont les cou-
» ronnes ont depuis ceint deux fois la
» tête de *Diagoras*.

Le Poëte fait l'énumération des autres victoires que ce terrible Athlète avoit remportées dans les différentes villes de la Grèce; après quoi il s'écrie:

» Grand *Jupiter*, qui chérissez les
» sommets du Mont Atabyrien, (dans
» l'isle de Rhodes) donnez de la force à
» mes chants; honorez ce fameux ath-
» lète vainqueur dans les Jeux Olympi-
» ques; faites qu'il soit toujours chéri
» & respecté de ses concitoyens & des

» étrangers. Ennemi de l'injuſtice, il a
» toujours marché d'un pas ferme &
» ſûr dans le ſentier de la vertu; les
» exemples que lui ont laiſſés ſes ancê-
» tres, il les a toujours devant les yeux
» comme autant d'oracles qu'il doit
» reſpecter, &c.

» Sa patrie prend part en ce jour à ſa
» victoire, & la célèbre par des feſtins
» où s'empreſſent tous les citoyens.

» Voilà, nous dit l'auteur, le plan &
» preſque la traduction entière de cette
» pièce; je l'ai choiſie comme une des
» Odes où l'on trouve le plus de ce
» qu'on nomme écarts. Les perſonnes qui
» connoiſſent *Pindare* ſçavent bien que
» je n'en impoſe point, & que, dans la
» plûpart des autres pièces de ce Poëte,
» on voit avec beaucoup plus de faci-
» lité le rapport & la liaiſon des diffé-
» rentes parties entr'elles. »

Notre auteur ne ſe borne pas à ce ſeul exemple; il en met d'autres ſous nos yeux qui ſont auſſi favorables au Poëte Grec, tels que la première des *Néméennes* où il paroît ſortir de ſon ſujet & oublier *Chromius* pour ne parler que d'*Hercule* & de ſes travaux, &c, &c, &c, &c. *Rouſſeau*, digne rival de

Pindare, écrivoit à M. *Broſſette* : » *Pin-*
» *dare*, ſans ſortir de ſa matière, trouve
» le moyen de la varier, & de la ren-
» dre toujours nouvelle ; en ſorte que,
» ſans perdre ſon héros de vûe, il fait à
» tout moment paſſer devant nos yeux
» quelque nouvel Acteur qui orne ſon
» Théâtre, & qui a du rapport à ſon
» action. »

Notre interprète des beautés des Poëtes Lyriques embraſſe avec la même chaleur la défenſe d'*Horace* & de notre célèbre *Rouſſeau*. Voici ce qu'il dit au ſujet d'*Horace*. » Il faut avouer que ce
» dernier eſt moins exact à nous faire
» appercevoir ſon but ; mais il n'eſt
» pourtant pas impoſſible de le démê-
» ler. Qu'on liſe avec attention ſes Odes
» Pindariques, qu'on s'en pénètre bien,
» & l'on reconnoîtra que, dans la plû-
» part, tout eſt uni, tout concourt au
» deſſein de l'auteur. Juſqu'à M. *le Fé-*
» *vre*, père de Madame *Dacier*, tous
» les Critiques avoient regardé comme
» un pompeux & ſublime galimatias
» l'Ode qui commence par *Juſtum &*
» *tenacem propoſiti virum*. C'eſt, diſoient
» les *Scaligers*, un morceau de poëſie
» achevé que le diſcours où *Junon* ex-

» hale toute sa haine contre *Ilion*, &
» où elle annonce, comme malgré elle,
» la grandeur future des Romains. Mais
» à quoi revient-il? Quel rapport cet
» écart a-t-il avec le reste de l'Ode?
» Enfin, la découverte de M. *le Févre*
» nous fait voir la connexion, le rap-
» port de toutes les parties de cette
» Ode; nous la regardons aujourd'hui
» comme un ouvrage aussi supérieur
» pour la beauté du plan que pour la
» vivacité du style. »

A l'égard de *Rousseau*, notre auteur pense qu'il est l'égal de *Pindare* pour la *manière*, qu'il est aussi sublime, aussi adroit dans ses liaisons; il le défend contre ces Critiques qui lui ont reproché l'écart de l'*Ode sur la mort du Prince de Conti*:

Jadis tous les Humains errans à l'aventure, &c

Il prétend que ce morceau est lié à l'objet général. Pour moi, si j'ose hazarder mon sentiment, je suis du nombre des censeurs de cet endroit; je trouve qu'il est déplacé, & qu'il fait disparoître entièrement le Heros. Il est vrai que le Poëte le ramène; mais, avant cette liaison, n'a-t-on pas été trop égaré?

L'auteur expose les diverses routes que l'on doit suivre, si l'on veut dans l'Ode s'élever jusqu'à nos modèles ; il invite les jeunes gens à se remplir des grands principes émanés de la nature & des Anciens ; il nous fait aussi l'éloge de l'heureux emploi des prosopopées. On pense avec cet écrivain judicieux qu'elles produisent des beautés pleines de vie & de chaleur ; que, dans les Odes de *Rousseau*, les regrets du Sultan vaincu, les reproches de *Jupiter* à *Mars* blessé par *Diomède*, le discours de *Neptune* à la louange du Grand-Prieur, cette voix fière & menaçante qui réprime tout à coup l'enthousiasme du Poëte, lui impose silence sur les exploits guerriers d'*Eugène*, & célèbre les vertus pacifiques de ce héros ; on pense, dis-je, que ces divers endroits prouvent combien la prosopopée est nécessaire à l'Ode ; elle est, en quelque sorte, l'ame de ce corps poëtique.

On nous montre avec goût à quels titres *Rousseau* mérite d'être à côté de *Pindare*. Tout le monde sera d'accord pour approuver cette effusion d'admiration, si je puis parler ainsi. » Le grand » *Bossuet*, lorsqu'il avoit quelque mor-

» ceau ſublime à frapper, liſoit trois ou
» quatre pages de l'*Iliade*, afin de ſe
» remplir du feu qui tranſportoit *Ho-*
» *mère*. Aujourd'hui ceux qui ſont ja-
» loux de jetter de la chaleur dans leurs
» ouvrages, ont recours à *Rouſſeau*; ils
» viennent puiſer dans ſes chefs-d'œu-
» vres immortels, comme dans une
» ſource féconde, cette poëſie ſublime,
» cet heureux enthouſiaſme qui nous
» raviſſent, nous tranſportent, ces vi-
» ves idées qui rempliſſent les ames
» d'une vapeur divine. Il eſt le modèle
» que l'on ſe propoſe à imiter, & l'on
» croit n'approcher de la perfection qu'à
» proportion que l'on a mieux ſaiſi,
» mieux rendu ſa manière. C'eſt en
» méditant, en étudiant ſes Odes avec
» ſoin que l'on peut apprendre à ſuivre
» les règles en même temps que l'on
» paroît ne ſuivre que la fougue du
» génie. »

Dans la ſuite de ce Diſcours ſur l'Ode, on traite *du ſtyle de la Poëſie Lyrique*; on nous dit avec raiſon que le ſtyle eſt abſolument néceſſaire à tout ouvrage de poëſie; mais qu'on l'exige ſur-tout dans la poëſie Lyrique; ſans le coloris, ajoûte-t-on, le plan le mieux entendu,

les figures les plus habilement deſſinées, ne frapperont pas les yeux, & manqueront totalement leur objet. On nous rapporte pour exemple *la Pucelle* de *Chapelain*. Il eſt vrai que le plan de ce Poëme eſt grand & bien deſſiné; qu'on y voit ces mouvemens, ces balancemens d'intérêts, ce flux & reflux des paſſions, ce merveilleux ſi néceſſaire à l'Epopée, des compaſaiſons neuves & pleines de vérité, en un mot, du génie; mais toutes ces richeſſes ſont défigurées par le manque de coloris. Il y a longtemps que je déſirerois qu'on nous donnât une traduction en Latin ou en Italien de *la Pucelle* de *Chapelain*; alors on ſentiroit toutes ces beautés qui ſont étouffées ſous le mauvais ſtyle.

On prétend qu'*Horace* a plus de reſſources que *Pindare* lorſqu'il faut deſcendre à des objets gracieux. On en conviendra; mais *Horace* a-t-il la ſublimité & la noble audace de *Pindare*? Enfin, une Ode du premier nous tranſporte-t-elle comme une Ode du ſecond?

Vous applaudirez à ce nouvel éloge de *Rouſſeau*. » Il réunit les différentes parties de ces deux rivaux; il a plus de

» force que le Poëte Latin, & plus de
» flexibilité que le Poëte Grec. Dans
» la plûpart de ſes pièces, vous trouvez
» cet aſſortiment de couleurs habile-
» ment mélangées; ſa touche eſt tantôt
» mâle & vigoureuſe, tantôt gracieuſe
» & douce. Mais c'eſt ſur-tout dans ſes
» Odes ſacrées & dans ſes Cantates
» qu'il s'eſt plu à nous faire voir tout ce
» qu'il pouvoit en ce genre. Quelle
» force, quelle poëſie dans ſa Cantate
» de *Circé!* Quels tableaux! Les Enfers
» déchaînés, la terre ébranlée, la Lune
» ſanglante, enfin, l'univers boule-
» verſé & couvert d'un voile effroya-
» ble. Mais bientôt ſuccèdent des pein-
» tures riantes & des idées gracieuſes.
» On peut donc, & l'on doit même
» dans bien des occaſions employer
» cette méthode, mais ſans trop en
» multiplier l'uſage; car il ne faut ja-
» mais perdre de vûe que le caractère
» propre de l'Ode Pindarique eſt la
» force & la ſublimité. »

Je ſuis ſurpris que l'auteur n'ait pas cité parmi les Anglois des modèles dans l'Ode Pindarique; celle de *Dryden* pour la Fête de *Sainte Cécile* eſt peut-être un des plus beaux morceaux de

poëſie qu'ait enfantés l'eſprit humain. Nous en avons auſſi de *Waller*, de *Cowley* qui peuvent être miſes à côté de celles de *Pindare*, d'*Horace*, de *Rouſſeau*; j'entends pour la partie ſublime; car j'oſe croire & dire que le goût eſt encore une qualité inconnue aux Poëtes Anglois, ſi l'on excepte *Addiſſon* & *Pope*.

Notre auteur expoſe les parties néceſſaires qui conſtituent une Ode Pindarique. » Mais, dit-il avec goût, il » faut toujours avoir égard à ce que permet le génie de la langue & de la » nation; telle figure eſt admirable en » Latin ou en Grec qui ſeroit ridicule » en François, & quelqu'un qui voudroit rendre mot à mot les grandes » images de *Pindare* ſeroit ſûrement » ſifflé..... Je ne veux point dire par-là » que notre langue manque de hardieſſe; elle eſt ſage & forte à la fois; » mais le génie des langues étant différent, on doit prendre garde à ce » que permet l'idiome dans lequel on » écrit. Peut-être que rendue en Grec » ou en Latin, nous ne ſerions plus » également frappés de cette grande » image de *Rouſſeau*:

A la ſource d'Hippocrène
Homère ouvrant ſes rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.

Je ne ſuis point de ce ſentiment; j'imagine que cette Strophe traduite dans la langue la plus ingrate, parce qu'elle offre une image indépendante de l'accord heureux des expreſſions & des tours, produiroit un très-grand effet; on verroit toujours cet arbre majeſtueux qui étend ſes rameaux, & qui domine les autres arbres.

L'auteur vante avec juſtice le début admirable de M. *le Franc de Pompignan* dans ſon Ode ſur *la mort de Rouſſeau*:

Le Nil a vû ſur ſes rivages
De noirs habitans des déſerts
Inſulter par leurs cris ſauvages
L'aſtre éclatant de l'Univers.
Crime impuiſſant! fureurs bizarres!
Tandis que ces monſtres barbares
Pouſſoient d'inſolentes clameurs,
Le Dieu pourſuivant ſa carrière,
Verſoit des torrens de lumière
Sur ces obſcurs blaſphémateurs.

Il veut que des comparaisons & des figures fortes & véhémentes commencent une Ode, & qu'elle soit terminée par quelque trait noble, majestueux & frappant. *Horace*, dit-il, aime mieux finir par des peintures gracieuses; l'une & l'autre manière a ses avantages. Il nous parle ensuite sur l'harmonie, sur le rythme, sur la coupe des Strophes ou Stances.

A cet excellent Discours succèdent des poësies de *Pindare*, de *Malherbe*, de *la Motte*, de *Rousseau*, de *Racine* père & fils, l'*Enthousiasme* Ode de *M. Sabatier*, une des plus belles qui aient été faites depuis *Rousseau*, &c.

Ce *Discours sur la Poësie Lyrique* est écrit avec autant de chaleur que de goût; il renferme des préceptes judicieux; on voit que son auteur est rempli des modèles qu'il nous propose; personne, je crois, ne seroit plus en état de nous donner une traduction de *Pindare*. Il auroit pû étendre cet ouvrage si nécessaire à nos jeunes auteurs; il faut espérer qu'il aura les honneurs d'une nouvelle édition, & que l'écrivain profond & sçavant grossira le nombre de ses exemples. On l'invite sur-tout à nous

dire un mot des Lyriques Italiens, Anglois, Allemands; les Ruſſes aujourd'hui ont un *Pindare* que l'on pourroit nous faire connoître par la traduction. Au reſte, le *Diſcours ſur la Poëſie Lyrique* ſera mis dans le petit nombre des ouvrages inſtructifs & même agréables à lire. On le trouve à Paris chez *Paul-Denys Brocas* & *Denys Humblot* Libraires, rue S. Jacques. Je viens d'apprendre que l'auteur s'appelle M. l'Abbé *Goſſart*.

Tables Sacrées, &c.

A. M. Lottin l'aîné, Imprimeur de Mgr le Duc *de Berry*, & Libraire rue Saint-Jacques, a mis en vente depuis quelques jours une Brochure grand *in*-8° de plus de 100 pages, intitulée: *Tables Sacrées, ou Méthode pour lire avec fruit toute l'Ecriture-Sainte dans le courant d'une année, en y employant un quart-d'heure par jour: le tout diſpoſé à l'uſage des Miſſels de Rome, de Paris, de Rouen & d'Amiens.* Cette idée n'eſt pas nouvelle; pluſieurs perſonnes, avant l'auteur de l'ouvrage que j'annonce, ont voulu tracer un ordre

ou une méthode pour lire l'Ecriture-Sainte dans le courant d'une année; les uns ont diviſé les trente ſix mille Verſets ou environ que contiennent les Livres Saints en 365 parties, nombre des jours de l'année civile; d'autres, voulant juſqu'à un certain point ſuivre l'eſprit de l'Égliſe, ſe ſont conformés aux Bréviaires qui ordinairement ne renferment pas tous les Livres Saints en entier, ou qui même en omettent quelques-uns totalement. Dans la ſuite on s'eſt apperçu de cet inconvénient; &, pour y remédier, on n'a oublié aucun de ces Livres, à l'exception néanmoins (ce qui eſt aſſez ſingulier) des quatre Evangéliſtes & des Pſeaumes, comme ſi ces cinq ouvrages ne nous regardoient pas, ou ne nous étoient d'aucune utilité. Du reſte, on en a fait une diſtribution ſi inégale, que ſouvent on étoit ſurchargé de lecture, & d'autres fois on n'avoit preſque rien à lire.

Ces défauts ne ſe trouvent pas dans les *Tables Sacrées;* la méthode en eſt plus facile & plus complette; les lectures ſont tellement arrangées que jamais, ou preſque jamais, le nombre des Verſets n'eſt plus grand un jour

que l'autre, à moins que ce ne soit pour achever un Chapitre de lecture, qu'il seroit désagréable de suspendre.

Ce petit ouvrage est divisé en trois Parties. La première contient les *Tables Sacrées*; la seconde les *usages particuliers* de chaque Diocèse; la troisième la *Table Alphabétique des Sommaires*. Les *Tables Sacrées* renferment toute l'Ecriture-Sainte partagée en *Lectures*. Les *usages particuliers* présentent ce qu'il y a de particulier à Rome, à Paris, à Rouen & à Amiens. La *Table des Sommaires* offre en abrégé & par ordre Alphabétique ce qui se trouve, soit pour l'Histoire, soit pour la Morale, dans les Pseaumes, dans les Leçons, les Epîtres & les Evangiles; car pour les *Lectures* il n'a pas été possible d'y faire entrer des Sommaires qui auroient occupé trop de place. Ce livre est précédé d'une Epître Dédicatoire à Monseigneur le Duc *de Berry*. Cette Epître & l'exécution typographique font honneur au Libraire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 2 Novembre 1761.

LETTRE VIII.

Délibérations de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, au Bureau de Paris.

ENtre toutes les Sciences qui ont pour but la conſervation des hommes, l'Agriculture tient, ſans contredit, le premier rang. En vain la Médecine & la Chirurgie les arracheroient à la mort, ſi l'Agriculture ne leur conſervoit une vie qu'abrégeroit bien-tôt l'indigence. Cette mere de la population n'eſt jamais plus néceſſaire que dans un temps où les guerres extérieures épuiſent l'Etat. L'expérience nous apprend qu'une nation nombreuſe a des ennemis plus terribles encore que ceux qui emploient contr'elle le fer & la flamme; que la misère porte des coups d'autant plus dangereux, qu'elle accompagne ordinairement les guerres longues & ſanguinaires. Tandis que de braves défenſeurs de la patrie combattent les ennemis du dehors, des ci-

moyens non moins généreux s'occupent utilement des moyens de prévenir les maux internes. Le Roi, pour rassembler, pour étendre, & pour perpétuer, en quelque sorte, les lumières de ces sujets si zélés, en a formé un corps qui sera uniquement occupé de l'amélioration des terres de son Royaume. Cette Société d'Agriculture est établie dans la Généralité de Paris par un Arrêt du Conseil du premier Mars de cette année. Elle est composée de quatre Bureaux, dont le premier tient ses séances à Paris, le second à Meaux, le troisième à Beauvais, le quatrième à Sens. Le Bureau de Paris est composé de vingt personnes en comptant le Secrétaire, & chacun des trois autres Bureaux de dix personnes seulement. Au reste, tous les membres de la Société ont séance & voix délibérative dans les quatre Bureaux. Cette Société aura même des relations avec les autres Sociétés d'Agriculture des différentes Généralités du Royaume. De plus, elle peut élire des Associés & des Correspondans dont le nombre n'est pas fixé. Ils sont choisis non-seulement en France, parmi les Regnicoles, mais en

core dans les pays étrangers. Je ne connois point, Monsieur, de moyen plus propre à vous donner une idée avantageuse de cet établissement si sage & si bien entendu, que de vous citer les noms des personnes chargées d'un objet aussi important. M. l'Abbé *Lucas* Chanoine de Notre-Dame, M. *Favre d'Aunoy* Procureur Général de la Congrégation de Sainte Geneviéve, Dom *Busson* Grand-Prieur de l'Abbaye de Saint Germain des Prés, Dom *Rousseau* Abbé Régulier de l'Abbaye du Pin Ordre de Cîteaux & Proviseur du Collège de Saint Bernard, M. le Prince *de Tingry*, M. le Comte *de Guerchy*, M. le Comte *d'Hérouville*, M. le Bailly de *Fleury*, M. *Roland de Challerange* Conseiller au Parlement, M. le Chevalier *Turgot*, M. *Paris du Verney*, M. le Baron *d'Ogilvy*, M. le Marquis *de Turbilly*, M. l'Abbé *Bertier* Abbé de Vezelay, M. *de Boisemont* Fermier Général, M. *de Garsault*, M. *le Roy* Lieutenant des Chasses à Versailles, M. *Navarre*, M. *Pepin*, M. *Palerne* Tréforier Général de Monseigneur le Duc *d'Orléans*, Secrétaire Perpétuel : Tels sont les vingt membres du Bureau

Bureau de Paris. L'Intendant de la Généralité peut aſſiſter à toutes les Aſſemblées en qualité de Commiſſaire du Roi. M. *Pottier* Intendant du Commerce, a eu la place de M. *Paris du Verney*, qui n'a pu, à cauſe de l'état de ſa ſanté, accepter la nomination faite de lui par Sa Majeſté. La liſte des Aſſociés préſente les noms de M. le Maréchal *d'Eſtrées* Miniſtre d'Etat, de M. le Comte *de Saint-Florentin* Miniſtre & Secrétaire d'Etat, de M. *Bertin* Contrôleur Général des Finances, de M. *Trudaine* Conſeiller d'Etat au Conſeil Royal & Intendant des Finances, de M. *de Courteille* Conſeiller d'Etat & Intendant des Finances, de M. l'Abbé *Bertin* Conſeiller d'Etat, de M. *de Montigny* Conſeiller d'Etat & Intendant des Finances, de M. *Parent* premier Commis des Finances, de M. l'Abbé *Farjonel* Conſeiller au Parlement, de M. l'Abbé *de Malherbe* Chanoine de Notre-Dame, de M. le Comte *d'Ayen*, de M. *de Monclar* Procureur Général du Parlement d'Aix, de M. le Marquis *de Marigny* Directeur Général des Bâtimens, de M. *de Beaumont* Conſeiller d'Etat & Intendant des

Finances, de Mrs *de Buffon*, *de Montigny*, *Duhamel*, *de Juſſieu*, *Tillet* & *Tenon* tous ſix de l'Académie Royale des Sciences, de M. *de Monthyon* Maître des Requêtes, de M. *Patullo*, de M. *de Dangeul*, de M. *de Liſle*, de M. *d'Ogny* Tréſorier Général des Etats de Bourgogne, de M. *Prépau*, de M. *de Butré*, de M. *Roux* Médecin de la Faculté de Paris, de M. *Deſmarais* Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, &c. Parmi les Correſpondans on trouve *Dom Poirier* Cellerier de l'Abbaïe de Saint-Denys en France, M. *d'Elu* ancien Prévôt de Lille, M. *Genet* Secrétaire-Interprète du Roi aux Affaires Etrangères, M. *Bercher* Laboureur à Daumont près Moiſſel, &c. Quelle ſatisfaction, Monſieur, de voir des perſonnes recommandables par leur naiſſance & leurs dignités, ſe joindre à de ſimples particuliers, & n'ambitionner de diſtinction que par leur zèle & leur amour pour la patrie!

Les Membres du Bureau de Paris ſe ſont aſſemblés pour la première fois le 11 Mars de cette année, & depuis ce jour juſqu'au 10 Septembre, dernière aſſemblée à cauſe des Vacances, ils ſe

ſont occupés de la police intérieure, de l'ordre du travail, des objets qu'ils ont jugé devoir en premier lieu fixer leur attention, & généralement de tout ce qui concerne ces Sociétés. Pour mettre le Public en état de juger de l'utilité qu'il peut attendre de ces Compagnies, & l'engager à leur accorder toute ſa confiance, le Bureau de Paris vient de faire imprimer un volume *in*-8° ſous ce titre : *Recueil contenant les Délibérations de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris au Bureau de Paris depuis le* 12 *Mars juſqu'au* 10 *Septembre* 1761, *& les Mémoires publiés par ſon ordre pendant le même temps* ; prix 24 ſols broché, à Paris chez la Veuve *d'Houry*, rue S. Séverin. On trouve d'abord à la tête de ce volume l'Arrêt du Conſeil du 1 Mars & la liſte des perſonnes qui compoſent cette Société, enſuite le réglement qu'elles ont dreſſé. Il y a dans ce volume ſix Mémoires qui ſont précédés de queſtions générales ſur l'Agriculture, au nombre de cinquante-quatre que la Société a fait imprimer pour diſtribuer dans les différens cantons de la Généralité de Paris, afin de pouvoir recevoir

de ſes Correſpondans & des citoyens zélés qu'elle invite tous à y répondre, les éclairciſſemens qu'elle demande.

Le premier Mémoire contient des *Obſervations ſur l'établiſſement des Sociétés d'Agriculture dans les différentes Généralités du Royaume.* Il eſt de M. le Marquis *de Turbilly*. Ce Mémoire contient des réfléxions ſages & utiles ſur l'Agriculture; l'auteur y fait voir combien elle influe ſur la proſpérité d'un Empire; il y prouve que, ſi on peut ſe flater de la voir fleurir & ſe perfectionner de plus en plus, ce ne peut être que par le moyen des Compagnies qui ne meurent jamais, leſquelles, par des travaux conſtans & aſſidus, ſont ſeules en état d'atteindre au but deſiré.

Le ſecond Mémoire qui a pour titre, *Réfléxions ſur les Sociétés Royales d'Agriculture des différentes Généralités du Royaume*, eſt du même auteur; il contient une eſpèce d'eſquiſſe du travail qui doit occuper les Sociétés; on commence par ce qui eſt de première néceſſité, comme les labours, les grains, les engrais, & les prés tant naturels qu'artificiels, les beſtiaux, les volailles. On y exhorte ſur-tout à multiplier les expé-

tiences; les habitans de nos campagnes s'instruisent beaucoup plus par ce qu'ils voient que par ce qu'ils lisent.

Un *Essai sur les Labours* forme le troisième Mémoire; il est de la même main que les précédens. Les labours, dit l'auteur, ont deux objets, le premier *d'exposer davantage la terre aux influences de l'air*, & le second *de détruire les mauvaises herbes*. Pour remplir ces objets, il faut par des labours fréquens diviser la terre en molécules extrêmement petites; par-là elle devient plus capable de profiter du bénéfice des rosées, des pluies & de la chaleur du soleil; par-là on parvient à faire périr les mauvaises herbes, & les plantes qu'on y sème ne peuvent manquer de réussir, leurs tendres racines trouvant facilement à s'étendre.

Les labours sont de deux sortes; les uns à bras d'hommes; ce sont les meilleurs; les autres à la charrue. Ceux à bras d'hommes se font avec différens instrumens, tels que la pioche, la tranche, la bêche, la houe, le crochet, &c, suivant l'usage des différens pays. M. le Marquis *de Turbilly* nous promet une suite de ce Mémoire dans la-

quelle il traitera des labours à la charrue.

Avant que de terminer celui-ci, il entre dans les détails néceſſaires pour bien exécuter les labours; il recommande ſur-tout de ne point labourer lorſque la terre eſt trop imbibée d'eau, mais d'attendre qu'elle ſoit reſſuyée; en général, il vaut mieux labourer la terre lorſqu'elle eſt ſèche que lorſqu'elle eſt humide. L'auteur marque enſuite la diſtinction des différentes eſpèces de terre, ſuivant les noms qu'on lui donne en différens païs. Toutes ces diviſions cependant peuvent ſe réduire à deux principales, *la terre forte* & *la terre douce*. Les meilleures ſont celles qui contiennent une proportion juſte de ces deux eſpèces; ce ſont les plus fertiles & les plus aiſées à cultiver en tout temps. Les Cultivateurs ne ſçauroient donc trop s'attacher à connoître cette proportion, puiſqu'ils pourront par des mélanges corriger, pour ainſi dire, la nature du ſol.

Le quatrième Mémoire ſur *les moyens de préſerver le bled de la carie* eſt de M. *Dupleſſis*, ancien Lieutenant au Régiment des Gardes Françoiſes. Je vous ai

parlé des expériences de M. *Tillet* en ce genre; il a donné un moyen sûr de prévenir une maladie aussi dangereuse par une recette fort simple que le Roi a fait imprimer & distribuer par tout le Royaume. Le remède qu'annonce M. *Dupleſſis* en diffère peu; il est connu de la plûpart des Cultivateurs, puisque ce n'est que la chaux. Vous sçavez qu'on est dans l'usage de passer le bled à la chaux avant de le semer; la coutume ordinaire aux environs de Paris est d'en employer un minot comble pour chaque muid de semence. L'auteur conseille d'en employer un minot & demi, même deux, si le bled qu'on veut semer est fort noir; tout le secret consiste dans la manière d'employer la chaux. Je vous renvoie au Mémoire même pour ce détail. Le point essentiel est de faire essuyer au bled une forte fermentation avec la chaux. Notre auteur assûre que ce remède n'a jamais manqué, quelqu'infectés que fussent les bleds. Il prévient cependant que la première fois qu'on le mettra en usage, on pourra encore trouver quelques épis cariés, mais en petit nombre; il l'attribue aux fumiers provenans de paille de bleds in-

fectés, & ajoûte qu'on n'en trouvera point dans les champs qui auront été parqués, dans ceux qui n'auront reçu que la fiente de pigeon, ou dans ceux qui n'auront eu aucun engrais. M. *Dupleſſis* eſt ſi ſûr de ſa recette, qu'il propoſe un objet d'économie qui conſiſte à acheter pour ſemences le bled le plus beau de grain, le plus exempt de mauvaiſes graines, mais le plus infecté de noir qu'on pourra trouver, parce qu'il coûte environ un quart de moins que celui qui n'eſt point taché. Ne pourroit-il pas ſe faire, Monſieur, que l'on fût trompé dans ſon eſpérance? Car puiſque cette maladie eſt contagieuſe, ainſi que des expériences bien faites le démontrent, il eſt difficile que les grains ſoient aſſez parfaitement guéris, pour qu'il n'y ait abſolument plus rien à craindre. Au ſurplus, ce ſont des expériences que je ne doute pas que la Société ne faſſe aſſez répéter pour qu'on ne puiſſe excepter aucun cas. Nous devons ce Mémoire à un citoyen zélé qui, ſans être de cette Compagnie reſpectable, lui fait part de ſes découvertes: auſſi la Société a-t-elle chargé ſon Secrétaire de le remercier, & de le prier de

vouloir bien continuer à lui faire part de ſes obſervations ſur l'Agriculture.

Le cinquième Mémoire eſt de M. *Deliſle* Aſſocié ; il a pour titre : *Mémoire ſur le Ray-Graſſ & le Red-Clowe.* Je vous ai déja annoncé le vrai nom ſous lequel les Botaniſtes connoiſſent le *Ray-Graſſ.* Les expériences que M. *Deliſle* a faites ſur cette plante & dont il fait part à ſa Société, ne ſont pas avantageuſes à ce fourage. Il fit donner à ſes de chevaux de carroſſe, pendant l'Eté de 1756, le fourage qu'il avoit recueilli en 1755, lequel provenoit de la graine qu'il avoit reçue d'Angleterre, & qu'il avoit fait ſemer au mois d'Octobre 1754. Après quinze jours de cette nourriture, il s'apperçut d'un changement aſſez conſidérable dans ſes chevaux pour ſe déterminer à les remettre à leur foin ordinaire.

Malgré ce mauvais ſuccès, il fit encore ſemer cinq arpens en 1756 qui lui fournirent une aſſez bonne récolte en 1757 ; il en fit donner pendant l'hyver à ſes chevaux & à ſes vaches ; mais ce fut en pure perte ; on le trouvoit tous les jours ſous les pieds des beſtiaux. Cette première récolte n'étoit preſque

que de *Ray Graſſ*, quoiqu'on l'eût ſemé avec le *Red-Clowe*, eſpèce de *trèfle*; la ſeconde coupe n'étoit preſque que de trèfle; les beſtiaux mangeoient alors le trèfle, & faiſoient tomber ſous leurs pieds tout ce qui ſe trouvoit de regain du *Ray-Graſſ*.

Cette expérience fit penſer à l'auteur que ce fourage ſec n'avoit point chez nous la même propriété qu'il pouvoit avoir dans un climat différent; c'eſt pourquoi il renonça à en nourrir ſes beſtiaux; il reſta cependant perſuadé qu'il pouvoit être utile en pâture; il y fit mettre ſes beſtiaux au mois d'Avril 1758. Comme le *Ray-Graſſ* pouſſe de bonne heure, l'herbe étoit déja belle; ils parurent s'en accommoder fort bien; mais dès que le *Ray Graſſ* commença à monter & que le *trèfle* parut, ils laiſſèrent le premier, & ne ſongèrent qu'au *trèfle* qui fut bientôt étouffé par le *Ray-Graſſ*.

Toutes ces tentatives ſi peu heureuſes ont déterminé M. *Deliſle* à abandonner le *Ray-Graſſ*, & à revenir à la *luzerne* & au *ſainfoin*. Il ajoûte qu'il eſt fâché que tout ce qu'il a eu à dire du *Ray-Graſſ* ſoit oppoſé à ce qu'en rapporte

M. *Duhamel* dans ſon ſixième volume du *Traité de la Culture des Terres*. Ce que M. *Deliſle* dit ici ne peut avoir aucun lieu, & on me permettra de remarquer que, comme beaucoup d'autres, M. *Duhamel* a voulu parler, ſous le nom de *Ray-Graſſ*, du *fromental* dont la phraſe eſt *gramen avenaceum elatius, jubâ longâ ſplendente*. Je vous en ai déjà entretenu, Monſieur, en vous rendant compte du Mémoire de *Dom Miroudot*, Aumônier du Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar.

M. *Deliſle* avoue qu'il a une obligation au *Ray-Graſſ*; c'eſt de lui avoir procuré la connoiſſance du *Red-Clowe* (ou plutôt *Red-Clower*, trèfle rouge.) Par ce qu'il dit de cette herbe, il paroît qu'elle avoit dégénéré en Angleterre, d'où il annonce qu'il en a tiré la graine. En effet, tous les auteurs Anglois recommandent, même pour leur nation, de la faire venir de Hollande & de Flandres. Pour éviter toute erreur, les amateurs deſireroient que les Sociétés d'Agriculture s'attachaſſent à déſigner par les phraſes de Botanique & par les noms Latins, les plantes dont elles parlent; ce ſeroit le ſeul moyen de ſe

faire entendre par-tout, & de ménager un temps précieux qui se consume souvent en doutes & en incertitudes, comme nous en avons la preuve dans les expériences que différentes personnes ont faites sur le *Ray-Grass*.

Le sixième & dernier Mémoire est sur les *Semoirs*; l'auteur est M. le Baron *d'Ogilvy*. La Société avoit remis à cet habile Agriculteur un imprimé contenant le modèle & la description d'un semoir à bras proposé par M. l'Abbé *Soumille*, pour lui en rendre compte; ce qui lui donne occasion de parler des avantages de cet instrument qui, par des résultats reçus de toutes parts, sont » 1° que les semailles s'exécutent plus » promptement, plus sûrement & à » moins de frais; 2° qu'on épargne au » moins la moitié & souvent les deux » tiers de la quantité de semence em- » ployée dans l'usage ordinaire; 3° » que les semailles ont toujours con- » servé, dans les différentes années con- » traires ou favorables à la végétation » des bleds, une supériorité marquée » sur celles faites à la main, en même » terrein, préparé de même, & qu'el- » les ont à la récolte rendu une égale

» quantité de paille & une plus grande » de grain. » L'auteur fait voir enſuite par un calcul fort ſimple que l'épargne de la ſemence, à raiſon de quatre boiſſeaux par arpent ſur quinze millions d'arpens qu'on ſuppute en France être annuellement ſemés en froment, donnoit cinq millions de ſeptiers, & qu'en ſuppoſant l'augmentation pareille de la récolte, on auroit, à 15 liv. le ſeptier, 150 millions de livres en pur bénéfice pour l'Agriculture du Royaume.

Après avoir démontré beaucoup d'autres avantages qu'on pourroit ſe procurer par le moyen du ſemoir, l'auteur parle des différens ſemoirs qui ont été inventés juſqu'à préſent; il fait voir les inconvéniens qui ſe rencontrent dans quelques-uns, trop délicats pour être confiés aux mains groſſières qui doivent en faire uſage; d'autres ſont trop chers pour le commun des Laboureurs; d'autres encore n'ont point acquis le degré de perfection où il eſt permis d'aſpirer.

M. le Baron *d'Ogilvy* ajoûte, en finiſſant ſon Mémoire, que les avantages du ſemoir ſont trop frappans, trop multipliés & trop conſtatés, pour qu'on puiſſe héſiter à l'adopter de préférence

à la pratique ancienne ; qu'il lui paroît que la Société doit moins s'attacher à perdre le temps en de nouvelles expériences que chercher à perfectionner l'inſtrument, & que, quand elle ſera parvenue à en faire exécuter un dont elle ait lieu d'être ſatisfaite, elle doit faire ſes efforts pour en étendre l'uſage.

En liſant ces Mémoires & en parcourant toutes les différentes délibérations que renferme ce volume, vous reconnoîtrez, Monſieur, les grandes vûes & le zèle du vertueux Citoyen (M. le Marquis *de Turbilly*) à qui l'on doit en partie un établiſſement auſſi utile, & dont on a lieu d'attendre les plus grands ſuccès.

Proſpectus pour la Gazette de France.

Ce *Proſpectus* répandu depuis peu dans le Public, mérite d'être mis en entier ſous vos yeux.

La GAZETTE doit remplir deux objets, le premier, de ſatisfaire la curioſité publique ſur les événemens & ſur les découvertes de toute eſpèce qui peuvent l'intéreſſer ; le ſecond, de former

un Recueil des Mémoires & des détails qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire.

La première Partie exige une correſpondance étendue, ſuivie & exacte, tant au-dehors que pour l'intérieur du Royaume; la ſeconde demande qu'on inſère les Mémoires, les Pièces & les Monumens qui peuvent faire connoître l'eſprit du ſiècle dans lequel l'ouvrage a été compoſé, quelle étoit alors la politique, & quels étoient les intérêts des différens Souverains de l'Europe.

Les particuliers qui avoient eu juſqu'à préſent le Privilège de la Gazette de France, n'étoient pas en état de remplir un plan de cette nature, ni de donner à cette Gazette toute la ſupériorité dont elle eſt ſuſceptible. C'eſt pour y parvenir que Sa Majeſté, attentive à tout ce qui peut contribuer à l'utilité & à l'agrément de ſes Sujets, a révoqué ce Privilège, & a ordonné qu'à commencer du premier Janvier prochain, la Gazette ſera rédigée & imprimée ſous l'autorité du Miniſtre des Affaires Etrangères. Elle veut que la vérité, la fidélité & l'exactitude en ſoient la baſe; &, après avoir donné ſes ordres tant au-dedans qu'au-dehors pour tout ce

qui doit aider à la rendre plus intéreſſante, Sa Majeſté a décidé qu'elle paroîtroit deux fois la ſemaine, le Lundi & le Vendredi, & qu'elle ſeroit impriméé en quatre pages & avec des caractères conformes à celui du préſent *Proſpectus*.

Cette Gazette, toujours recommandable par ſa ſageſſe, réunira encore les motifs de l'intérêt & de la curioſité; & l'attention que le Roi daigne y donner, ſemble aſſûrer le ſuccès des vûes qu'on ſe propoſe.

Conditions pour les Abonnemens.

Les perſonnes qui voudront s'abonner pour recevoir exactement la Gazette de France, s'adreſſeront pendant le reſte de cette année, pour Paris & pour Verſailles, au Bureau des Galeries du Louvre; pour les Provinces du Royaume & les païs étrangers, au Bureau qui eſt actuellement rue Baillet.

Au premier Janvier 1762, les deux Bureaux ſeront réunis dans une maiſon ſituée rue neuve S.Roch, qui ſera déſignée par cette ſuſcription : BUREAU GÉNÉRAL DE LA GAZETTE DE FRANCE; mais les deux Directeurs continue-

ront d'avoir leurs détails séparés, conformément à l'article précédent. Ainsi l'on s'adressera à l'un ou à l'autre *, suivant l'endroit d'où l'on écrira, & où l'on voudra recevoir la Gazette.

Les lettres seront affranchies par les personnes qui s'adresseront aux Directeurs pour s'abonner, &, sans cette précaution, les lettres ne seront pas retirées.

Le prix de chaque abonnement pour une année sera de douze francs, rendus à la caisse du Bureau sans aucune diminution, ni pour le port, ni pour le change, ni pour quelque prétexte que ce soit; & le prix sera le même pour Paris, pour Versailles, pour les Provinces & pour les Païs étrangers.

Au moyen de douze francs ainsi payés, la Gazette sera envoyée exactement à chaque Abonné au lieu qu'il aura indiqué, franche & exempte de tout port pour Paris, pour Versailles & pour toute l'étendue du Royaume; à l'égard des Païs étrangers, elle sera affranchie jusqu'aux frontières de France, & le

* Lorsqu'on écrira à l'un d'eux, on mettra seulement sur les adresses, *Au Sr.* * *, *Directeur du Bureau de la Gazette*, en désignant s'il est chargé des Abonnemens de Paris, ou de ceux des Provinces.

port ultérieur ſera à la charge des Abonnés.

Ceux qui ſont obligés de changer ſouvent de lieu, & qui deſireront de recevoir la Gazette avec la même exactitude par-tout où ils ſeront, payeront quinze francs par année, au lieu de douze; &, pourvû qu'ils avertiſſent à temps les Directeurs par des lettres affranchies, la Gazette leur ſera adreſſée ſucceſſivement aux lieux & pour le temps qu'ils indiqueront.

Les abonnemens commenceront au premier jour de chaque mois. Ils ne ſeront reçus que pour une ſeule année; &, lorſqu'on voudra après l'année 1761 les renouveller, on avertira, & l'on enverra le prix du nouvel abonnement dans les quinze premiers jours du mois, à la fin duquel le précédent abonnement doit expirer.

Les Abonnés de cette même année 1761 continueront de recevoir leur Gazette, en obſervant néanmoins que, comme ils en recevront deux par ſemaine au lieu d'une, à commencer du premier Janvier prochain, & que leur abonnement n'étoit fait que ſur le pied d'une ſeule Gazette par ſemaine, le

temps qui reſtera à expirer juſqu'à la fin de leur abonnement, ſera réduit de moitié; en ſorte que, s'il devoit finir au premier Mai 1762, la Gazette double, fournie juſqu'au premier Mars, remplira tout l'abonnement, & ainſi des autres. Dans les cas où, par ce calcul, l'abonnement devroit finir au 15 d'un mois, comme cela arrivera dans les mois impairs, alors le Bureau fournira le mois entier, afin de ne pas déroger à la règle de ne recevoir les abonnemens qu'au commencement de chaque mois.

Les perſonnes, dont l'abonnement étoit à dix-huit francs, recevront la Gazette pendant un temps proportionné à ce qu'ils avoient payé de plus que le nouveau prix auquel la Gazette eſt fixée; & ce qu'ils ont payé formant un tiers de plus, l'ancien abonnement ſera prolongé d'un tiers, en ſe conformant aux obſervations portées dans l'article précédent.

Si l'on n'eſt point abonné, on pourra envoyer chercher la Gazette au Bureau, où elle ſera délivrée à raiſon de trois ſols par feuille. Les Colporteurs ne la payeront que deux ſols ſix deniers, &

ils pourront s'en pourvoir les Lundis & les Vendredis aux Galeries du Louvre, les autres jours au Bureau Général.

Lorsqu'on voudra faire insérer des articles dans la Gazette, on s'adressera au Sieur *Rémond de Sainte-Albine*, au BUREAU GÉNÉRAL DE LA GAZETTE, & l'on aura soin d'affranchir les lettres, ainsi que de les signer.

Avertissement qu'on croit devoir joindre à ce Prospectus.

L'arrangement que l'on vient de faire pour la Gazette de France, semble exiger des Tables des Matières, afin que les personnes qui la lisent soient en état d'en tirer encore plus d'utilité. Ces Tables rappelleront dans un ordre Alphabétique, avec les renvois nécessaires, & avec autant de détail que le comporte un pareil ouvrage, non-seulement les événemens remarquables & les pièces qui auront été insérées dans la Gazette, mais aussi les noms des personnes dont il aura été fait quelque mention distinguée, &, en général, tous les objets dont le souvenir sera jugé assez intéressant pour en occasion-

fiance de ces Miniſtres, remplit en effet l'idée qu'on peut ſe faire d'une bonne Gazette.

Ces mêmes perſonnes ont penſé avec raiſon qu'un écrit auſſi important demandoit une Table des Matières. Rien de mieux imaginé & de plus néceſſaire pour réunir, en quelque ſorte, dans un ſeul tableau tant d'événemens épars, & pour faciliter au lecteur la recherche des endroits qu'il aura beſoin de conſulter. Cette Table ſera faite avec l'attention la plus rigoureuſe; l'homme intelligent qui en eſt chargé, y mettra tout l'intérêt & toute l'utilité qu'on peut deſirer dans un ouvrage de ce genre. C'eſt un ſecours qui ajoûte un prix conſidérable à ces Mémoires, & qu'on ne peut ſe diſpenſer de ſe procurer.

La Gazette elle-même eſt confiée à un auteur célèbre, M. *Rémond de Sainte-Albine*, qui l'a faite long temps avec le plus grand ſuccès, & qu'on a ſouvent regretté, depuis qu'il avoit abandonné ce travail.

Enfin, Monſieur, tout concourt à porter la Gazette de France à un degré de perfection dont elle étoit fort éloignée; elle raſſemblera les matériaux les

plus amples & les plus ſolides pour l'Hiſtoire générale de l'Europe & pour la nôtre en particulier ; ce qui eſt le principal objet, & le véritable mérite de ces ſortes de papiers publics.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Novembre 1761.

LETTRE IX.

Journées Phyſiques.

IL paroît depuis quelques jours un ouvrage utile intitulé, *Journées Phyſiques*, en deux volumes de près de 550 pages chacun, imprimé à Lyon chez *Jean Deville* Libraire, grande rue Mercière. Il eſt dédié à Madame la Comteſſe *de Rochouart* qui honore ſon rang & ſon ſexe par ſon mérite perſonnel & par ſes connoiſſances dans les Arts. Je vous rapporterai le commencement du *Diſcours Préliminaire*. » Les ouvrages » de Phyſique qui ont été donnés au » Public, ont tous des caractères dif» férens ſelon les vûes de ceux qui les » ont compoſés. Mrs *S'Graveſandes* &

» *Muſchenbroek* ont écrit pour des lec-
» teurs initiés dans les Mathématiques.
» Les autres, comme M. l'Abbé *Nol-*
» *let*, ne ſuppoſant pas ces connoiſſan-
» ces, ont rendu la Phyſique acceſſible
» à un plus grand nombre de perſon-
» nes ; l'ordre & l'enchaînement des
» matières, les machines ingénieuſes
» imaginées par ce Sçavant pour rendre
» ſenſibles les vérités phyſiques, la ma-
» nière dont il les a préſentées, ont
» rendu ſon ouvrage extrêmement uti-
» le, & font attendre avec impatience
» le volume ſur l'Aimant & ſur l'Aſtro-
» nomie. Cependant l'expérience m'a
» convaincu que les Planches dont ces
» Leçons ſont ornées, fatiguent aſſez gé-
» néralement les perſonnes que j'ai eues
» en vûe dans cet ouvrage, & les empê-
» chent de ſaiſir ce qu'elles auroient
» entendu facilement, s'il leur avoit
» été préſenté ſans ce ſecours. M. *de*
» *Fontenelle*, M. *Algarotti* & l'auteur
» de la *Phyſique Expérimentale & Rai-*
» *ſonnée* ont juſtifié la méthode de par-
» ler des matières de Phyſique ſans re-
» courir aux gravûres ; mais ni les uns
» ni les autres ne nous ont donné dans

» ce

» ce genre un corps complet de cette » ſcience ; il y a eu ſans doute des diffi- » cultés dans une pareille entrepriſe. Je » ne ſçais ſi je les ai ſurmontées, & ſi » j'ai eu le bonheur de me faire enten- » dre. Les ouvrages des Phyſiciens qui » m'ont précédé m'ont été très utiles, » &, ſi je ne les cite pas auſſi ſouvent » que je l'aurois deſiré, c'eſt que le » dialogue ne permettoit pas ces cita- » tions fréquentes. »

L'auteur nous donne enſuite le parallèle de l'Hiſtoire & de la Phyſique, tel qu'il ſe trouve dans la belle Préface que M. *de Fontenelle* a miſe à la tête du premier volume des Mémoires de l'Académie des Sciences ; il penſe que ce parallèle ſervira de réponſe à cette queſtion ſingulière : *Doit on étudier la Phyſique ou l'Hiſtoire ?*

Le Premier Jour offre les ſujets ſuivans : l'air en général, la Machine Pneumatique, la circulation, l'odorat, le goût & la reſpiration ; ce qui conduit à prouver la néceſſité de l'air pour tous les animaux, de quelque claſſe, de quelque genre & de quelqu'eſpèce qu'ils ſoient ; ils meurent tous dans le vuide, mais dans des intervalles de

temps très-inégaux & relatifs à la nature du fluide qui circule dans leurs vaisseaux; les quadrupèdes & les oiseaux y périssent promptement. Il faut néanmoins en excepter les oiseaux qui volent fort haut, comme les hirondelles.

Dans *le Second Jour*, il s'agit de la pesanteur & du ressort de l'air, du baromètre, de la fontaine d'*Héro*, du fusil à vent & du ventilateur. L'air est un fluide huit cens fois plus léger que l'eau. Un homme soutient ordinairement une masse d'air de vingt-six milliers, &, sans la faculté élastique de ce milieu, un fardeau aussi énorme l'écraseroit dans l'instant. La pesanteur de l'air est une des découvertes dont nous pouvons nous honorer; nous la devons d'abord à *Toricelli*, disciple du fameux *Galilée*, ensuite au grand *Newton*.

L'air renfermé dans les corps, la cloche du plongeur, l'organe de la voix, le son & l'organe de l'ouie, rempliſſent *le Troisième Jour*. On nous cite sur le rapport de M. *de Fontenelle*, d'après la garantie de M. *de Leibnitz*, une histoire assez singulière. Il est question d'un chien qui prononçoit assez distinc-

ment une trentaine de mots Allemands. Ce chien, il eſt vrai, ne répétoit les mots qu'après que ſon maître les avoit prononcés, & il avoit déja trois ans lorſque cet homme entreprit de lui apprendre à parler. L'auteur voudroit qu'on inventât des inſtrumens dans leſquels la voix humaine pût ſe modifier de façon à faire paſſer dans l'ame de ceux à qui on parleroit, les ſentimens qu'on voudroit leur inſpirer; il obſerve que la flûte attendrit, que le cor inſpire de la gaîté, & que les ſons de l'orgue ſont majeſtueux. A propos de la voix, on a remarqué que l'écho de *Woſtok* près d'Oxford répétoit dix-ſept ſyllabes pendant le jour & vingt pendant la nuit.

Le *Quatrième Jour* eſt conſacré aux météores, le brouillard, les nuées, la pluie, la neige, la grêle & la gelée blanche. Si l'air eſt le diſſolvant de l'eau, l'aſcenſion des vapeurs eſt un phénomène ſemblable à celui des diſſolutions. Le ſort différent qu'elles éprouvent eſt la cauſe des différens météores; répandues près de la terre, elles forment le brouillard; élevées plus haut, elles deviennent des nuages; réunies & en

goutres, elles occasionnent la pluie. Ces goutres se glacent-elles pendant leur chûte? Elles forment la grêle, & elles tombent en neige si le froid aërien agit sur les vapeurs avant leur réunion. Les météores ignés sont produits par des exhalaisons sulfureuses, huileuses, qui étant combinées différemment, forment l'étoile tombante, les feux follets, les globes de feu. On a raison de redouter ce dernier météore; en voici un exemple que l'on nous rappelle. » En » 1718 il en parut trois, à une lieue & » demie de Brest, de trois pieds & demi » de diamètre chacun. Ils se réunirent » sur l'Eglise d'un village appellé *Gourneon* qu'ils percèrent à deux pieds au» dessus du rez-de-chaussée; deux per» sonnes qui sonnoient furent tuées; les » murs furent abattus, les toits emporté» s, quelques-unes des pierres lancées » à plus de cent cinquante six pieds de » distance, & d'autres enfoncées en » terre à deux pieds de profondeur. Ces » globes sont une espèce de nuée en» tière de matière combustible qui s'en» flamme & qui s'arrondit, ainsi qu'il » arrive à tous les fluides qui nagent » dans un autre fluide. »

La roſée & la tranſpiration des plantes ſont le ſujet du *Cinquième Jour*. » La » roſée, dit M. *de Fontenelle*, peut tomber d'une certaine région de l'air, ou » s'élever de la terre comme une vapeur » juſqu'à cette région; tout le monde » juge qu'elle tombe; il n'en eſt rien. » Ce paſſage de M. *de Fontenelle*, remarque judicieuſement notre auteur, ne peut s'appliquer qu'à la roſée qui s'élève de la terre, & non à celle qui tranſpire des plantes. L'analogie entre les animaux & les plantes eſt aſſez marquée; elles ont des ſexes, & même quelquefois un mouvement ſpontanée. Mais on n'a pas encore aſſez de preuves ſuffiſantes de la circulation de la ſève; on eſt plus aſſûré que les feuilles ne leur ſervent pas de poumon. La néceſſité du concours des deux ſexes pour la fécondation des plantes ſemble être confirmée par les expériences anciennes & modernes. » Dès le temps d'*Hérodote*, les païſans de l'Orient attachoient des branches de palmier mâle » aux branches de ceux qui portent le » fruit; enſuite on porta les fleurs du » piſtachier mâle ſur les piſtachiers femelles pour en féconder les fruits. Il

» y avoit à Berlin en 1748, depuis plus » de quatre-vingt ans, un palmier qui » n'avoit jamais porté de fruit. M. *Gleditsh* imagina de féconder cet arbre » femelle en faiſant venir des fleurs » mâles de Leipſick; il répandit ſur les » fleurs du palmier femelle les fleurs » qu'il avoit reçues; le palmier fe- » melle donna des dattes, qui ayant » été miſes en terre à l'entrée du Prin- » temps 1750, produiſirent de petits » palmiers. » Si ce ſyſtême des deux ſexes parmi les plantes ſouffre encore quelques difficultés, on ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit extrêmement ingénieux; on ſçait celui du ſommeil des plantes dont nous ſommes redevables au célèbre *Linnæus*.

Les vents, la ſphère & l'aimant occupent le *Sixième Jour*. La cauſe des vents généraux, ainſi que celle des vents de terre & de mer, eſt connue. Il n'en eſt pas de même de celle des vents périodiques & des vents variables. Les lieux où ſoufflent les vents généraux ſont dans la Zone torride ou aux environs. Les vents irréguliers ſont occaſionnés par tout ce qui peut troubler l'équilibre de l'atmoſphère; l'agitation

qu'ils lui donnent nous eſt extrêmement utile ; elle nous préſerve des dangers auxquels nous ſerions expoſés dans un air qui ne ſe renouvelleroit pas. Les mers ſeroient pour nous des barrières inſurmontables ſans le ſecours des vents. Les vents ſont plus violens dans le Printemps & dans l'Automne qu'en Eté & qu'en Hyver. Les vents d'Europe n'approchent pas de ceux qui ſe font ſentir ſur la côte de Guinée vers la fin de Septembre & au commencement de Juillet ; le bétail qui reſte par malheur dans les campagnes y périt en peu d'heures. Les habitans ſe tiennent enfermés pendant les deux ou trois jours que ces vents déſolent ces contrées, pour n'être pas ſuffoqués. L'Egypte eſt également expoſée à des vents brulans qui ſouffient du Sud, & qui ſont ſuivis de maladies épidémiques, très-ſouvent mortelles, lorſqu'ils ont duré pluſieurs jours.

L'eau conſidérée comme fluide ſous la forme de vapeurs & dans l'état de congélation, eſt la matière du *Septième Jour*. C'eſt un des beſoins les plus preſſans de tous les êtres, & l'on peut ajoûter, de toutes les plantes. La force de l'eau qui ſe gèle eſt conſidérable. » M.

» *Huygens* ayant exposé en 1667 à une
» forte gelée un canon de fer d'un doigt
» d'épaisseur rempli d'eau & fermé exac-
» tement, le trouva cassé en deux en-
» droits au bout de deux heures. L'eau,
» en se glaçant, eut autant de force que
» la poudre à canon, & beaucoup plus
» que l'air comprimé dans les fusils à
» vent. L'Académie de Florence a fait
» crever un vaisseau de cuivre par la
» glace, & l'effort nécessaire pour le
» faire rompre fut estimé capable de
» soulever un poids de vingt sept mille
» sept cens vingt livres ». On trouve ici plusieurs autres observations amusantes autant qu'instructives sur la glace. La Société Royale de Londres, qui fit mesurer l'épaisseur de la glace de la Tamise en 1683 lorsqu'on la traversoit en carrosse, la trouva épaisse de onze pouces ½; on peut assurer qu'une glace très-étendue d'un pied d'épaisseur & sans fêlure porteroit une armée.

L'Hydrostatique & l'Hydraulique sont les matières qui se traitent le *Huitième Jour.*

Le feu est le sujet du *Neuvième Jour.* Nous ne connoissons, dit l'auteur, ni la nature du feu, ni la cause de la cha-

leur, ni celle du froid. Cette Dissertation est curieuse; elle est enrichie d'expériences utiles & intéressantes.

Le Dixième Jour offre les divers prodiges de l'Electricité, ce miracle du siècle. Le frottement est certainement la cause qui détermine le fluide électrique à s'accumuler sur les corps. Une foule d'expériences prouvent que les particules de matière électrique se repoussent, & qu'au contraire la matière non électrique & la matière électrique s'attirent mutuellement. Il est vraisemblable que l'Electricité a beaucoup d'analogie avec le feu élémentaire & avec la lumière. » L'Electricité agit incontestablement sur le corps humain. On » a saigné & électrisé à Genève un » homme de trente ans sain, robuste; » le jet du sang étoit vif, dilaté, & » s'étendoit assez loin. Sa vîtesse diminuoit sensiblement lorsqu'on touchoit le fil d'archal qui électrisoit cet » homme; en éloignant le doigt, le jet » se divisoit; quand on l'en approchoit, » il se courboit, & le sang paroissoit » en même temps poussé avec plus de » force. L'homme ressentoit un coup » douloureux à l'endroit de sa piqûre

» & des picotemens dans tout le corps. » Cette expérience répétée ſur la main » d'un homme de quarante ans, a fait » voir les mêmes phénomènes; ils ont » eu tous deux un engourdiſſement au » bras dont on avoit ouvert la veine. » Vous ſçavez que l'Electricité a été appliquée avec ſuccès à des paralytiques qu'elle a guéris.

La Méchanique remplit *le Onzième Jour*. C'eſt une des parties de la Phyſique dont nous avons retiré le plus d'utilité. Les machines ſimples ſont les élémens des machines compoſées. On doit à la Méchanique les moulins à bled, les moulins à poudre, les moulins à ſcier le marbre, les moulins à fouler les étoffes & à les friſer, les moulins à papier, toutes les machines hydrauliques, les cries, les machines pour enfoncer les pilotis, les grues, le balancier des monnoies, &c.

Le Douzième Jour établit les propriétés des corps, les loix du mouvement, la gravité & la figure de la terre. Tous les corps ſont ſuſceptibles de différentes modifications; le mouvement en eſt une des principales; nous devons à *Galilée* les loix que ſuivent les corps en

tombant vers la terre, & à *Newton* la découverte de la cauſe qui les fait tomber. La peſanteur eſt la cauſe qui fait oſciller le pendule; M. *Huygens* l'a heureuſement appliqué aux pendules. La théorie de la gravité, la peſanteur de l'air & le pendule aſtronomique ont été découverts en Italie, la Machine Pneumatique en Allemagne, les lunettes en Hollande; la figure du globe que nous habitons & le mouvement ſucceſſif de la lumière nous appartiennent; l'anatomie des couleurs & l'aberration de la lumière ſont à l'Angleterre.

Treizième Jour. Il eſt queſtion de l'optique proprement dite, de l'œil & des phénomènes de la viſion. La lumière eſt un corps; elle eſt ſoumiſe aux loix du mouvement ſimple; elle ſe meut en ligne droite; elle eſt réfléchie par les corps ſolides & briſée par ceux qui ſont tranſparens; les rayons ſont ou parallèles, ou convergens, ou divergens. Les guériſons opérées par M. *de Cheſelden* ont prouvé que le ſentiment de la vûe eſt l'effet d'un toucher auſſi réel que celui des autres corps.

La Catoptrique & la Dioptrique ſont

» & des picotemens dans tout le corps. » Cette expérience répétée ſur la main » d'un homme de quarante ans, a fait » voir les mêmes phénomènes; ils ont » eu tous deux un engourdiſſement au » bras dont on avoit ouvert la veine. » Vous ſçavez que l'Electricité a été appliquée avec ſuccès à des paralytiques qu'elle a guéris.

La Méchanique remplit *le Onzième Jour*. C'eſt une des parties de la Phyſique dont nous avons retiré le plus d'utilité. Les machines ſimples ſont les élémens des machines compoſées. On doit à la Méchanique les moulins à bled, les moulins à poudre, les moulins à ſcier le marbre, les moulins à fouler les étoffes & à les friſer, les moulins à papier, toutes les machines hydrauliques, les cries, les machines pour enfoncer les pilotis, les grues, le balancier des monnoies, &c.

Le Douzième Jour établit les propriétés des corps, les loix du mouvement, la gravité & la figure de la terre. Tous les corps ſont ſuſceptibles de différentes modifications; le mouvement en eſt une des principales; nous devons à *Galilée* les loix que ſuivent les corps en

tombant vers la terre, & à *Newton* la découverte de la cauſe qui les fait tomber. La peſanteur eſt la cauſe qui fait oſciller le pendule; M. *Huygens* l'a heureuſement appliqué aux pendules. La théorie de la gravité, la peſanteur de l'air & le pendule aſtronomique ont été découverts en Italie, la Machine Pneumatique en Allemagne, les lunettes en Hollande; la figure du globe que nous habitons & le mouvement ſucceſſif de la lumière nous appartiennent; l'anatomie des couleurs & l'aberration de la lumière ſont à l'Angleterre.

Treizième Jour. Il eſt queſtion de l'optique proprement dite, de l'œil & des phénomènes de la viſion. La lumière eſt un corps; elle eſt ſoumiſe aux loix du mouvement ſimple; elle ſe meut en ligne droite; elle eſt réfléchie par les corps ſolides & briſée par ceux qui ſont tranſparens; les rayons ſont ou parallèles, ou convergens, ou divergens. Les guériſons opérées par M. *de Cheſelden* ont prouvé que le ſentiment de la vûe eſt l'effet d'un toucher auſſi réel que celui des autres corps.

La Catoptrique & la Dioptrique ſont

les objets du *Quatorzième Jour*. L'égalité des angles d'incidence & de réflexion est le fondement de la catoptrique ; les miroirs prismatiques & pyramidaux sont des miroirs plans à plusieurs faces. Les miroirs concaves grossissent les images des objets, les diminuent, ou les font paroître au delà du miroir ou en-deçà, les font enfin voir droits ou renversés. Les miroirs convèxes diminuent les images, & les donnent toujours au-delà de la glace, mais plus près que l'objet n'en est en devant. Les miroirs cylindriques & coniques tiennent du miroir plan & du miroir convèxe. Les verres concaves peuvent être comparés aux miroirs convèxes, & les verres convèxes aux miroirs concaves ; ce que les uns opèrent par réfléxion, les autres le font par réfraction.

Les téleſcopes par réfraction & par réfléxion, les microſcopes, la lanterne magique, & la théorie des couleurs, ſont les études du *Quinzième Jour*.

Le *Seizième Jour* eſt conſacré à l'Aſtronomie, aux conſtellations, au mouvement réel des étoiles, &c.

Dix-ſeptième Jour. Le mouvement de la terre & les apparences des Planètes,

La lune, la parallaxe, la réfraction, l'expoſition du ſyſtême Newtonien, & l'hiſtoire abrégée de l'Aſtronomie, rempliſſent *le Dix-huitième* & dernier *Jour*. L'auteur entre dans des détails ſur la lune qui en font une hiſtoire complette. De toutes les Planètes du ſecond ordre c'eſt la plus conſidérable, & celle qui doit le plus nous intéreſſer. On nous parle auſſi des Comètes. » Si on ſuppoſe » le rayon de notre orbite diviſé en dix » mille, la Comète de 1680 fut dans » ſon périgée éloignée du ſoleil de ſix » cens douze. La chaleur qu'elle dut » reſſentir fut environ vingt-ſix mille » fois plus grande que celle que nous » éprouvons ſur notre globe dans les » jours les plus chauds, & elle fut au » moins deux mille fois plus forte que » celle d'un fer rouge, puiſque cette » dernière n'excède guères que d'une » douzaine de fois la chaleur du ſo- » leil en Eté; ſa queue étoit prodi- » gieuſe; elle occupa dans le Ciel un » eſpace de quarante à ſoixante degrés, » & un obſervateur placé dans cette » Comète auroit vû le ſoleil ſous un » angle ſi grand, qu'il lui auroit paru » occuper plus de la moitié du Ciel.

» On observe que la matière dont elle » étoit composée devoit être bien com- » pacte pour résister à une chaleur si ter- » rible, & des astres qui sont exposés » impunément à un feu aussi prodigieux, » doivent être éternels. »

Il n'est pas besoin de vous faire remarquer que notre Physicien combat en tout point dans cet Article le système Cartésien; il nous dit quelques mots des principaux Astronomes; il nous rappelle *Thalès*, *Anaximandre*, *Anaxagore*, *Pythagore*, *Démocrite*, *Aristarque*, *Hiparque*, *Ptolémée*, *Copernic*, *Galilée*, *Gassendi*, *Lamberge*, *Wilkins*, *Ticho-Brahé*, *Képler*, *Huygens*, *Cassini*, *Hallei*, *Roemer*, *Bradlei*. Il est inutile d'ajoûter les noms immortels de *Descartes* & de *Newton* qui doivent être inscrits les premiers sur la liste de ces grands hommes. On célèbre aussi avec justice l'*Histoire des Mathématiques* de M. *de Montuclas*, les *Leçons de Physique de M. l'Abbé Nollet*. L'auteur ne restera pas à ces deux volumes de Physique; il promet d'exposer les deux branches de l'histoire naturelle, les insectes & les plantes. » Nous consacrerons, dit-il, » quelques heures à l'étude des êtres

» qui vous environnent, & vous ver-
» rez que vous ne pouvez faire un pas
» ſans que la nature vous offre des ſu-
» jets d'amuſement. Je reçois votre pa-
» role, dit-elle; j'aurai ſoin de vous la
» rappeller au commencement du Prin-
» temps.

Cet ouvrage eſt un Cours de Phyſique très-utile, & qui ne peut que faire beaucoup d'honneur à ſon auteur. Il y a du mérite à préſenter les Arts dégagés de ce fatras qui ſouvent les rend obſcurs & inintelligibles. Je crois que les *Journées Phyſiques* ſeront néceſſaires aux perſonnes qui veulent avoir une teinture de cette ſcience; je ſuis ſeulement fâché que l'on ait pris le plan de M. *de Fontenelle*, c'eſt-à-dire, qu'on nous ait reſſuſcité une Comteſſe parmi les interlocuteurs. On ne s'eſt pas contenté de cette imitation; on a adopté juſqu'au ton déplacé de galanterie qui regne dans l'ouvrage ingénieux *des Mondes*. Vous trouverez dans celui-ci: » Vous n'y penſez pas, dit *la Comteſſe*; » (il s'agit de l'écho) vous allez vous » brouiller avec les Poëtes. La fille de » l'air & de la terre, l'amante infortu-» née de *Narciſſe*, ſeroit un air réflé-

» lli?..... Les nouveaux Acteurs que je
» vous annonçai hier, dis-je à *la Com-*
» *teſſe*, ſont le brouillard, les nuées,
» la pluie, la neige, la grêle, & la gé-
» lée blanche; notre globe eſt leur
» Théâtre, & l'air fait toute l'intrigue
» de la pièce. Il agit donc, dit-elle,
» comme les Soubrettes ou les Valets
» de Comédie. Tout de même, lui ré-
» pondis-je; la pièce ne porte pas or-
» dinairement leur nom, quoiqu'elle
» roule preſque toujours ſur l'adreſſe de
» l'une ou de l'autre. » Vous avouerez,
Monſieur, que cette comparaiſon des
météores avec des perſonnages de Théâ-
tre eſt une plaiſanterie froide. » J'aime
» la neige, dit *la Comteſſe*; le change-
» ment de décoration qu'elle nous pro-
» cure n'eſt pas ſans agrément; elle
» tombe d'ailleurs avec modeſtie, ſans
» bruit, & ſans nous faire trembler.....
» Le *Spectacle* que vous préſentez à
» mes yeux n'eſt point amuſant.....
» Deux *Acteurs* que je ne vous ai pas
» annoncés, Madame, vont vous offrir
» des objets moins effrayans..... Vous
» êtes, Madame, auſſi diligente que
» l'aurore; ne craignez-vous pas, ajoû-
» tai-je en lui donnant la main pour

» descendre, que le dérangement de
» votre sommeil ne vous incommode,
» &c. »

Je me bornerai à ces exemples; il y a beaucoup de ces galanteries de mauvais goût dans les *Journées Physiques*. Comment l'auteur, qui paroît avoir tant de mérite, a-t-il pu tomber dans une pareille faute après M. *de Fontenelle*? J'oserois conseiller à cet écrivain estimable de retrancher dans une nouvelle édition toutes ces fadeurs; alors sa collection tiendra sa place parmi les bons livres d'élémens de Physique.

Le Financier. Comédie en un Acte en Prose.

Les Comédiens François ayant voulu remettre au Théâtre *La Colonie* en trois Actes & *le Rival Supposé* en un, deux pièces anciennes de M. *de Saint-Foix*, les redonnèrent le 20 Juillet dernier avec la première représentation de la petite Comédie nouvelle du *Financier*. Ces trois Drames, précédés d'un Prologue très-ingénieux, remplirent tout le Spectacle, & furent applaudis. Ensuite

on les joua séparément, c'est-à-dire, chacun après une Tragédie ; ils eurent le même succès.

Le Financier vient d'être imprimé chez *Ballard*, rue Saint-Jean-de-Beauvais. La scène est dans un magnifique château d'*Alcimon* riche Financier. Un *Chevalier* s'y trouve. Le caractère d'*Alcimon* le révolte. On raccommode le grand chemin au bout de son avenue ; l'essieu de la chaise d'un *Marquis* y rompt ; aussi-tôt il court, il s'empresse, il demande vingt fois au *Marquis* s'il n'est point blessé ; il se félicite d'un accident qui lui procure le plaisir de le recevoir chez lui. Le même jour sur le soir un carrosse de voiture verse au même endroit ; on vient lui dire qu'on en a tiré un vieillard si incommodé de sa chûte qu'à chaque instant il perd connoissance. Quelle espèce d'homme est-ce, demanda-t-il ? *Le Chevalier* lui répondit » qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir quelle espèce d'homme c'étoit, » mais que c'étoit un homme. » Il rougit, & voulut bien qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre dans le château ; mais il ne s'est pas avisé de l'aller voir ni même

de demander s'il se trouvoit mieux ou plus mal. C'est le sujet de la première scène entre *le Marquis* & *le Chevalier*. Ces procédés, dit-il, marquent une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe son ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme est en place; un autre tient une bonne maison; c'est avec la place, c'est avec la bonne maison que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh, pour moi, je ne me suis jamais soucié de me lier qu'avec les personnes que j'estimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, si l'on pensoit ainsi dans le monde, le cercle de chaque société deviendroit diablement étroit..... Mais qu'est-ce que cette jolie personne?...

Henriette, fille de *Géronte*, vient remercier *le Chevalier* de l'intérêt qu'il a pris à l'accident de son père; il a envoyé demander de ses nouvelles, & il

a paru charmé de ſçavoir qu'il ſe portoit beaucoup mieux. *Henriette* vient d'apprendre que ce château appartient à M. *Alcimon*. C'eſt juſtement lui que *Géronte* alloit avec ſa fille chercher à Paris; c'eſt à lui qu'ils ont affaire. *Géronte*, après bien des malheurs, ſe trouve réduit à l'emploi de la recette d'un petit Bureau dans une Province; des voleurs ſont entrés de nuit dans ſa maiſon, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe. L'infortuné vieillard veut bien ſupporter cette perte; il deſire ſeulement que M. *Alcimon* ne le pourſuive pas, qu'il ne lui ôte pas ſon emploi, qu'il lui donne du temps. *Henriette* remet ſon Mémoire au généreux *Chevalier*, & celui-ci, qui a quelque répugnance à demander une grace au *Financier*, prie *le Marquis* de ſe charger du Mémoire, & de le recommander vivement. *Le Marquis* promet de l'appuyer de tout ſon crédit. *Henriette* & *le Chevalier* le quittent dans cette eſpérance. Mais *le Marquis* reſté ſeul ſe promet de n'en rien faire; les charmes de *Henriette* l'ont frappé. *Alcimon* ne laiſſeroit pas échapper une ſi belle proie; il veut la garder pour lui.

il ordonne à *Frontin* ſon valet de chercher dans le village une chaiſe à deux. *Frontin* devine ce que c'eſt, & va exécuter les ordres de ſon maître. *Alcimon* paroît. *Le Marquis* veut le piquer contre *le Chevalier*, afin qu'ils ne ſe voient pas avant qu'il ſe ſoit arrangé avec la petite perſonne. Selon lui, *le Chevalier* eſt trop cauſtique, trop difficile à vivre. *Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, ſans en être vû.* » Je lui » diſois ce matin, ajoûte *le Marquis* au » *Financier*, que je vous trouvois de » l'eſprit, de la politeſſe, un très-bon » ton : oui, m'a-t-il répondu, pour un » Financier; il eſt fat avec aſſez d'aiſance. A propos de Finance, cet homme qui verſa hier au ſoir au bout de » votre avenue, & que vous fites tranſporter ici, eſt un de vos Commis en » Province. » Il lui donne le Placet, ſans y prendre aucun intérêt : » Je ne » connois point cet homme; peut-être » a-t-il été véritablement volé; peut-» être s'eſt-il volé lui-même; que ſçais-» je ? Je vous dis ſeulement que je me » ſuis chargé de ſon Mémoire. » *Alcimon* eſt outré des propos du *Chevalier*. Celui-ci qui a tout entendu, & qui ſe

cache lorſqu'il les voit ſortir, reparoît. Il ne revient pas de ſon étonnement; il eſt indigné contre *le Marquis*. » Quelle » perfidie! Quel exécrable homme! Se » faire un jeu des peines & de l'eſpoir » d'un malheureux, ſe charger de le » recommander, & le trahir! Oh, cette » action ne reſtera pas impunie. Je » vais... » Dans ce moment il apperçoit *le Marquis* avec *Henriette*; il ſe retire au fond du Théâtre pour entendre encore cette converſation. *Le Marquis* annonce à la jeune perſonne qu'il n'a pû rien obtenir d'*Alcimon*; mais il la conſole, en l'aſſûrant qu'il veut réparer les infortunes de ſon père, qu'il ſe charge de la dette, & de leur faire un ſort. *Henriette* eſt touchée juſqu'aux larmes de cette généroſité; elle tombe aux pieds de ſon bienfaiteur. Le motif honteux d'un procédé ſi noble ſe déçèle bientôt. *Le Marquis* ne s'explique que trop clairement. La vertueuſe fille de *Géronte* ſort accablée de douleur d'avoir eſſuyé un pareil affront. *Le Marquis* n'a pas le temps de pourſuivre l'attaque; il faut qu'il ſoit inceſſamment à Paris; il ſe retire pour monter dans ſa chaiſe. *Le Chevalier*, qui n'a rien perdu de tout ce qu'il vient

de dire, l'arrête, &, ſans autre explication, lui fait mettre l'épée à la main. L'épée du *Marquis* tombe. *Le Chevalier* l'appelle le plus indigne, le plus lâche, le plus infâme des hommes d'avoir voulu ſe ſervir de la miſère d'une jeune infortunée pour triompher de ſa vertu. Après avoir exhalé ſon indignation, il permet au *Marquis* de reprendre ſon épée. *Alcimon* arrive & ſe jette entr'eux. *Le Marquis* ſort, en diſant au *Chevalier* qu'il part pour Paris, & qu'il le trouvera toujours, quand il le jugera à propos.

Le Chevalier explique au *Financier* le ſujet de la querelle, & lui parle en faveur de *Géronte* & de ſa fille. *Alcimon* ne paroît pas trop attendri. *Henriette* vient elle-même l'implorer; elle lui fait l'hiſtoire des malheurs de ſon père. Il ſe trouve qu'*Alcimon*, qui portoit un autre nom, eſt fils de *Géronte* & frère de *Henriette*. Toute la ſenſibilité du *Financier* ſe réveille, il embraſſe ſon père & ſa ſœur, & les baigne de ſes larmes; cette reconnoiſſance eſt très-pathétique. *Alcimon* offre au *Chevalier* la main de *Henriette* avec la moitié de ſon bien.

Cette petite pièce eſt faite avec beaucoup d'art & de préciſion ; il eſt étonnant que, dans un ſi court eſpace, l'auteur ait réuni tant de portraits contraſtés & développés. Le caractère du *Marquis* & celui du *Chevalier*, ſur-tout, me paroiſſent achevés. Le ſtyle eſt de la plus heureuſe facilité, & d'un naturel piquant. Les plaiſanteries ſont fines & délicates ; la morale ſimple & forte à la fois ; les morceaux de ſentiment bien frappés. Enfin, *le Financier*, quoique dans un genre différent, fait autant d'honneur à la plume de M. *de Saint-Foix*, que *l'Oracle*, *le Sylphe*, *les Graces*, &c, qui préſentent les tableaux les plus agréables & les plus intéreſſans.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1761.

P. S. Quelques Abonnés ayant paru deſirer que la Gazette de France continuât de leur être envoyée dans la même forme & avec les mêmes caractères ſous leſquels elle a été imprimée juſqu'à préſent, on fera en leur faveur une Edition particulière ; &, au moyen d'un abonnement de vingt-quatre francs, payé ſans aucune déduction, la Gazette ainſi imprimée, contenant huit pages, leur ſera fournie régulièrement deux fois la ſemaine. Les perſonnes qui préféreront cette forme à celle qui a été annoncée par le *Proſpectus* n'auront qu'à en informer le Directeur du Bureau chargé des Abonnemens de Paris. La Table des matières ſera commune aux deux Editions, & le prix de cette Table ſera le même pour l'une & pour l'autre.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'Agronomie & l'Induſtrie, &c.

QUelques Citoyens, perſuadés que l'Agriculture eſt la baſe de la puiſſance réelle & intrinſèque d'un Etat, comme le Commerce & les Arts en ſont les ſoutiens quant à ſes relations extérieures, ſe ſont réunis, Monſieur, pour concourir de leurs veilles & de leurs talens aux progrès de ces trois branches eſſentielles de l'adminiſtration. L'ouvrage qu'ils ont entrepris a pour titre : *L'Agronomie & l'Induſtrie, ou les Principes de l'Agriculture, du Commerce & des Arts réduits en pratique par une Société d'Agriculteurs, de Commerçans & d'Artiſtes.* Le *Proſpectus* nous annonce l'objet de l'ouvrage & la manière dont

il ſera rempli; la pratique y marchera d'un pas égal avec la théorie; les auteurs y raſſembleront en ſubſtance ce qui ſe trouve d'utile dans l'immenſe collection de livres qui ont été écrits ſur cette matière, & les nouvelles vûes ajoûtées de nos jours aux anciennes; toutes les expériences qui ont été faites dans les divers païs où l'Agriculture eſt en honneur avec leur application aux différens terreins; enfin, tous les détails ſur le Commerce & les Arts propres à éclairer le Négociant, à rectifier les idées, & à diriger la main de l'Artiſte, &c. Quant à la forme, chaque volume ſera diviſé en quatre Parties, dont chacune ſera ornée de figures en taille-douce. Dans la première Partie on développera les principes & les préceptes de l'Agriculture; la ſeconde Partie aura le Commerce pour objet, & la troiſième les Arts. On entrera dans tous les détails néceſſaires pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ces trois matières. La quatrième Partie ſera compoſée d'un corps d'obſervations générales & d'une ſuite d'expériences, de plans, de projets, &c, relatifs aux trois autres Parties. On donnera chaque année, juſqu'à la confection entière de

l'ouvrage, ſix volumes *in*-8°, chacun d'environ 320 pages, & dont le prix eſt fixé à 3 liv. Les auteurs finiſſent par avertir qu'ils recevront avec reconnoiſſance tous les Mémoires & paquets qu'on voudra leur adreſſer concernant leur ouvrage, dans quelque langue qu'ils ſoient écrits; les perſonnes de Province auront la bonté de les remettre, à leur adreſſe, chez quelque Libraire connu de l'endroit où elles ſe trouveront. Celui-ci les fera parvenir au Sieur *Deſpilly*, Libraire à Paris, rue Saint-Jacques à la Vieille Poſte, chez lequel ſe vend l'*Agronomie*, &c.

Nous avons déja, Monſieur, de ce grand ouvrage deux Brochures d'environ 100 pages chacune. L'une, qui n'eſt que le commencement de la Partie qui aura pour objet l'Agriculture, eſt précédée d'une longue Préface où l'excellence de cette ſcience eſt déduite d'après des exemples du cas que les Anciens en faiſoient. Chez les premiers Romains, les gens riches n'étoient que ce que nous appellons aujourd'hui de bons Laboureurs & de gros Fermiers; on remarque de plus ici que la première monnoie frappée à Rome porta

l'empreinte d'un mouton ou d'un bœuf; comme ſymboles principaux de l'opulence. Les peuples anciens & modernes, les plus renommés par la ſageſſe de leurs loix, avoient cru que l'Agriculture en devoit faire le principal objet. Nos auteurs rapportent à ce ſujet le témoignage de pluſieurs Hiſtoriens. » Dans notre Continent ſon activité » fut bornée par ſon aviliſſement, & » c'eſt aux Anglois qu'appartient la » gloire d'en avoir été les reſtaurateurs; » au moyen d'une police favorable aux » Cultivateurss, bientôt tout devint » fécond, & aujourd'hui une récolte » médiocre fournit pour trois ans & » une bonne pour cinq à la nourriture » des habitans. » Cette ſurabondance rendit l'exportation des grains une des branches les plus conſidérables de leur commerce, & ils l'encouragèrent de plus en plus par des réglemens particuliers. » On accorde en Angleterre une » gratification de cinq ſchellings * par » quarte * * de bled exportée, tant

* Les cinq ſchellings font 5 liv. 12 ſ. argent de France.

** La quarte de bled équivaut à cinq cens livres, poids de marc.

» qu'il eſt au-deſſous d'un prix déter-
» miné. »

Quoiqu'il s'en fallut de beaucoup que l'Agriculture joüît en France ſous les regnes précédens de la même conſidération que la ſageſſe de notre Miniſtère lui accorde aujourd'hui, elle n'a cependant pas été négligée juſqu'à ce jour. Nos auteurs citent les Edits, Déclarations, &c, qu'ont rendus à ſon ſujet en différens temps nos ſix derniers Rois. *Louis XIV* ſur-tout a travaillé efficacement à relever l'Agriculture par pluſieurs ordonnances favorables aux Cultivateurs.

Les Romains condamnoient au banniſſement ceux qui étoient accuſés d'avoir tué un bœuf; les Athéniens avoient infligé contr'eux la peine de mort. *Louis XV* a ſenti comme eux, dès le commencement de ſon regne, la néceſſité de confirmer & d'augmenter les prérogatives déja accordées aux Cultivateurs, & de les étendre juſqu'aux animaux qui partagent avec les hommes les travaux de la Campagne. Par deux Edits différens, il a défendu aux Bouchers & autres, ſous la peine d'une amende conſidérable, de vendre, d'acheter ou de

tuer les veaux ou geniſſes âgés de plus de 10 ſemaines, & les vaches au-deſſous de 10 ans & encore en état de porter. Après avoir ainſi prévenu la deſtruction des beſtiaux, la ſageſſe attentive de notre Monarque s'eſt tournée ſur d'autres objets non moins importans, & a fait éclore un grand nombre d'arrêts & pluſieurs établiſſemens également avantageux au bien de l'Etat. C'eſt à ſes ſoins bienfaiſans, comme le remarque l'auteur du *Proſpectus*, que notre ſiècle doit le mérite d'abandonner enfin le frivole pour s'attacher au ſolide; en effet, l'exemple de nos voiſins & le nôtre ont donné le ſignal à toute l'Europe, & on voit ſe former de tous côtés des Académies qui ont l'économie champêtre pour objet.

Les auteurs de l'*Agronomie* avertiſſent que, comme leur but eſt d'arracher le Laboureur à une routine aveugle & de lui donner une méthode conſtante & fondée ſur des principes, ils s'attacheront à diſtribuer les matières dans l'ordre le plus naturel, & à écrire avec clarté & de manière à être entendus des perſonnes les plus bornées. Ils invitent les Curés de village & les per-

ſonnes zélées à traduire ce qui pourra ſe trouver d'utile dans leur recueil, dans l'idiome de chaque canton, & à en compoſer un manuel court & facile, propre à inſtruire & à former les jeunes Cultivateurs, ainſi qu'on le pratique avec ſuccès en Angleterre. Ils expoſent enſuite la diviſion de cette Partie de leur ouvrage qui traitera de l'Agriculture. 1° La culture des terres, 2° l'éducation des animaux, 3° les bâtimens de campagne, comme granges, &c, 4° les moyens d'amélioration, 5° les droits champêtres, 6° les connoiſſances néceſſaires pour réunir l'agrément à l'utilité; ce ſont les ſix objets qui formeront ſix Parties.

Il ne paroît avec la Préface que deux Sections du Chapitre premier de la première Partie, précédées d'une courte Introduction où, après avoir déploré les mauvais effets de la prévention dans les méthodes uſitées juſqu'à préſent, les auteurs ſe propoſent de la détruire entièrement. Pour remplir cet objet, ils nous promettent, en traitant dans cette première Partie *de l'art de cultiver la terre & de la faire fructifier*, 1° de démontrer aux Cultivateurs en quoi con-

tiſtent les principes fondamentaux de l'Agriculture; 2° de leur faire connoître la nature, les qualités & les propriétés des terres; 3° les différentes méthodes de les deſſécher & de les défricher; 4° de traiter de leurs améliorations; 5° de leurs préparations; 6° de la nature des ſemences & plantations; 7° des préparations de ces mêmes ſemences & plantations; 8° des ſemailles; 9° des façons à donner aux terres enſemencées & à ſemer; 10° des moiſſons & des vendanges; 11° de la préparation des récoltes; 12° de leur conſervation.

Les auteurs de cet ouvrage font remonter bien haut les principes fondamentaux de l'Agriculture. La décompoſition du cahos & les élémens, ſelon la manière dont ils ſont traités dans cette Brochure, appartiennent plus à la Phyque qu'à cette ſcience; on peut même ajoûter que nos auteurs ſe ſont écartés un peu de leur but, & qu'ils ſe ſont mis trop au-deſſus de la portée des Cultivateurs. Au reſte, cela ne peut être d'aucune utilité à ceux-ci; je ne leur conſeille pas de s'arrêter à une lecture auſſi rebutante pour des eſprits bornés. J'ai pris plaiſir à lire avec attention

l'hiſtoire abrégée de *la décompoſition du Cahos* & la Section des *Elémens*. Si nos auteurs avoient prétendu faire un ouvrage de Phyſique, on ne ſçauroit trop leur ſçavoir gré de la peine qu'ils ont eue à accorder les ſentimens des différens Phyſiciens pour expliquer la nature, les qualités & les propriétés des élémens en général & en particulier; on ſeroit même tenté de croire que c'eſt plutôt l'ouvrage d'une Société de Phyſiciens, de Naturaliſtes & de Chimiſtes que celui d'une Société d'Agriculteurs, de Commerçans & d'Artiſtes. En effet, à l'exception d'un petit nombre de remarques, on n'y apperçoit aucun autre rapport avec l'Agriculture que la préſéance qu'on y accorde à la terre ſur les autres élémens, en renverſant l'ordre dans lequel on les range ordinairement.

Je me contenterai, Monſieur, de vous citer quelques endroits de cet ouvrage. Nos auteurs diſtinguent deux ſols, l'un intérieur, l'autre extérieur; celui-ci eſt le mélange de beaucoup de parties hétérogènes avec la terre élémentaire ou ſimple; celle-ci, ſelon eux, eſt incapable de nourrir les végétaux,

& il la faut mettre au nombre des vrais principes paſſifs & inactifs. Ce ſentiment, ſelon lequel les parties hétérogènes ont la ſeule part à l'accroiſſement des végétaux, mérite attention; il eſt contraire à celui de pluſieurs Naturaliſtes, comme Mrs *Tull*, *Duhamel*, &c.

A propos des parties hétérogènes dont s'imprègne l'athmoſphère, & qu'elle rend enſuite à la végétation, chariées par les pluies ou par d'autres moyens, nos auteurs remarquent que » les terres » voiſines des grandes villes reçoivent » beaucoup plus que les autres qui en » ſont éloignées, des abondantes nourritures naturelles par les quantités de » vapeurs, d'exhalaiſons, &c, qui ſortent des villes, ſoit des animaux, &c, » ſoit des matières qui s'y brulent & » s'y conſument, ſoit d'autres objets. »

Le feu élémentaire s'inſinuant dans les pores des corps, fertiliſe, anime, vivifie. Nos auteurs obſervent qu'on s'oppoſe ſouvent ſur la terre à ſon action, ſi ſenſible & ſi néceſſaire dans l'Agriculture. » Preſſée (la terre) par le » rouleau, par les pas des chevaux & » par les roues des charrues dans les » différentes opérations du labourage, »

» toutes ces circonſtances la matelaſſent » tellement qu'il n'eſt guères poſſible » qu'elle reçoive de chaleur, ni qu'elle » en laiſſe recevoir à la terre qui eſt au- » deſſous de ſa ſurface; elle ſe ſèche, » & ce n'eſt qu'avec peine qu'on vient » à bout de la rompre. C'eſt à quoi on » ne prend point aſſez garde dans les » labours du Printemps & de l'Autom- » ne. » Il me paroît impoſſible de remédier à cet inconvénient ſans beaucoup d'autres; après tout, il faut eſpérer que nos auteurs s'étendront davantage dans la ſuite ſur ce qu'ils ne nous diſent ici qu'en note.

Une ample Préface & le commencement du Chapitre premier de la Partie de l'ouvrage qui traitera du Commerce, forment l'autre Brochure dont j'ai à vous rendre compte. L'hiſtoire du Commerce, dès ſon origine, eſt traitée fort au long dans la Préface, & ornée de recherches qui vous feront plaiſir. » A meſure que le nombre des habi- » tans de la terre s'accrut, le Com- » merce prit auſſi des accroiſſemens; la » multiplication de l'eſpèce ne pouvoit » ſe faire ſans donner lieu à des migra- » tions. Ceux qui compoſoient ces nou-

» velles peuplades, encore pleins du » ſouvenir des choſes qui croiſſoient » dans le lieu de leur origine & bien » inſtruits de ce que la terre n'y portoit » point, cherchèrent à ſe procurer les » premières de ces denrées qu'une lon- » gue habitude leur avoit rendues né- » ceſſaires, au moyen des ſecondes que » leur offroit leur nouvelle habitation. » Telle fut vraiſemblablement l'origine » des premiers Marchands, voyageurs & » des Caravannes. » Ce n'étoit encore qu'un commerce terreſtre qui ſe réduiſoit à une circulation intérieure. Les Phéniciens paroiſſent avoir été les inventeurs de la navigation & les premiers qui aient étendu le commerce au-delà des mers. » Ils avoient déja » paſſé le détroit & abordé aux iſles * » Caſſitérides, avant que les autres peu- » ples euſſent oſé perdre de vûe leur » rivage. » Tyr, devenue le centre du commerce de l'univers, s'enorgueillit, & oſa ſe liguer contre ſes maîtres les Rois de Babylone. *Nabuchodonoſor* entreprit de la détruire; il y parvint après un ſiège de treize ans; mais, ajoûtent nos auteurs, il ne fit que renverſer des

* L'Angleterre.

édifices & des murailles ; les Tyriens sauvèrent leurs richesses, & rebâtirent dans une isle voisine une autre ville qu'*Alexandre* saccagea à son tour, & à la place de laquelle il bâtit la ville d'Alexandrie. Carthage s'éleva pendant les troubles de Tyr d'où ses fondateurs étoient sortis ; devenue en peu de temps la Reine de la mer, elle osa lutter contre ces peuples invincibles qui donnoient la loi à l'univers, & qui l'enveloppèrent dans leurs conquêtes. Alexandrie, dont le commerce tiroit un grand avantage de sa situation, surpassa Tyr & Carthage, & succomba comme celle-ci sous les armes des Romains. Elle ne fut cependant qu'asservie, & *Auguste* protégea son commerce ; l'invasion des Barbares acheva de le ruiner, & cette ville malheureuse n'est plus qu'un fantôme » relativement à son » état de splendeur avant l'invasion des » Sarrazins. »

Après la destruction de l'Empire Romain, les Lombards soutinrent un commerce florissant, & connurent la méthode de le faire avec succès. » C'est à » ces Lombards que nous sommes redevables de l'usage de la Banque, des

» livres à parties doubles, & de quan-
» tité d'autres pratiques ingénieuſes qui
» facilitent & aſſûrent le commerce. »
Veniſe, Florence, Piſe & Gènes éprou-
vèrent des révolutions qui détruiſirent
preſqu'entièrement leur commerce ; ce
fut dans le ſeizième ſiècle que les Por-
tugais enlevèrent aux Vénitiens le com-
merce des épiceries, & dans le même
temps les Marſeillois s'emparèrent du
commerce du Levant.

La Flandre, devenue l'entrepôt des
peuples d'Occident, ſe rendit bientôt
célèbre par les Foires conſidérables qui
s'y tenoient, & où ſe trouvoient des
Marchands de toutes les parties du mon-
de ; dès l'an 960 pluſieurs Manufactu-
res s'y étoient établies, & on y fabri-
quoit des draps & des toiles. C'eſt en
1164 qu'il faut fixer l'époque de la
fameuſe confédération des villes An-
ſéatiques qui s'empara en peu de temps
de tout le commerce extérieur de l'Eu-
rope. En 1206, on comptoit ſoixante-
douze villes depuis Nerva en Livonie
juſqu'au Rhin qui y accédèrent, outre
beaucoup de Marchands de France,
d'Eſpagne, des Païs-Bas, d'Italie, de
Sicile, de Naples, &c, qui entrèrent

dans cette ligue commerçante ; on vit sortir du sein de cette Société de nouvelles loix pour les affaires de négoce. » Ces loix, remarquent nos auteurs, » qui furent faites à Lubeck en Allemagne en 1597, sont les troisièmes » réglemens qui ont établi les *Us & Coutumes* actuels que l'on suit pour la » navigation, & qui font partie des Ordonnances de la Marine Marchande tant d'Espagne, de France, que d'ailleurs. » La puissance de ces Marchands confédérés s'accrut au point qu'ils oserent entreprendre des guerres & entretenir des troupes considérables ; les Princes de l'Europe en prirent enfin de l'ombrage ; chacun retira ses Marchands, & le nombre des villes Anséatiques se trouva réduit à ces six villes qui avoient jetté les fondemens de la confédération, Hambourg, Lubeck, Brême, Rostock, Cologne & Dantzick.

Le Commerce naissant des Hollandois se fortifia de ce qui devoit l'anéantir. Cette République commençoit à exciter la jalousie de l'Espagne & du Portugal ; ces deux Puissances se réunirent pour l'affoiblir, & crurent y réussir en interdisant à ses vaisseaux l'entrée de

leurs ports ; ils ne firent que lui donner l'idée de paſſer les mers pour mouiller ſur les côtes de l'Inde Orientale. » Ce » fut en 1612 qu'ils jettèrent les pre» mières pierres de l'établiſſement de » leur Compagnie des Indes ſi conſi» dérable aujourd'hui, & ce fut cette » première Compagnie qui donna le » ton à celles du Brabant, de France & » d'Angleterre. » Une politique profonde & bien entendue, une intelligence ſupérieure dans les affaires de négoce, mettent les Hollandois en état d'étendre de plus en plus leur commerce. Les troubles des nations leurs voiſines leur ont été de tout temps avantageux, & ils ont toujours ſçu très-bien en profiter. L'expérience leur a appris à trouver leur compte dans les querelles des autres, & à conſerver une heureuſe tranquillité. S'ils ont été quelquefois obligés d'implorer la clémence des François dont ils avoient attiré les armes, ils ont eu du moins le talent de ménager une paix conſtante avec l'Angleterre.

Une ſoif ardente & intariſſable de l'or & de l'argent a ruiné le commerce des Eſpagnols & des Portugais, & ne

leur fait tirer d'autre parti de leurs riches poſſeſſions dans les Indes que l'exploitation des mines. L'Angleterre, refuge des ouvriers & des manufacturiers de tous les païs, peu ſcrupuleuſe dans les moyens d'étendre ſon commerce & ſoutenue d'une Marine formidable, eſt prête à fournir à toutes les nations ce qu'elle ne tiroit autrefois que des païs étrangers, & le diſputera bientôt à la Hollande pour le commerce de toutes les mers & de toutes les parties du monde. Nos auteurs font une petite digreſſion ſur *Pierre le Grand* auquel les Moſcovites doivent le rétabliſſement de leur commerce; ceux ci ont donné le ton à tous les Etats du Nord.

Charlemagne & *François I* ont ſucceſſivement rétabli notre commerce ruiné d'abord par l'invaſion des Barbares dans les Gaules, & par toutes les guerres qui ont déſolé notre nation. *Henri IV* établit pluſieurs Manufactures; ce fut auſſi lui qui créa une Chambre de Commerce en 1607. » Mais, » ajoûtent nos auteurs, l'année 1664 » eſt proprement la véritable époque » du Commerce François. Ce fut ſous » *Louis XIV* qu'il fut étendu. Par les

» ſages conſeils de *Colbert* qui procura » ſon accroiſſement, la France parvint » à ce degré de puiſſance & de gran» deur où nos pères l'ont vue montée. » Sous ce regne, on vit ſe former un grand nombre de Compagnies pour le Commerce d'outremer qui furent toutes enſuite réunies à la Compagnie des Indes Orientales; il fut auſſi établi un Conſeil du Commerce par Arrêt du 9 Juin 1710, où aſſiſtent différens Miniſtres & des Députés de chaque ville commerçante. Une ſuite d'événemens malheureux & imprévûs ont ôté à la France la ſupériorité qu'elle s'étoit acquiſe; mais, ajoûtent nos auteurs, eſpérons tout d'un Miniſtère continuellement occupé des intérêts du Roi, de l'Etat & des peuples. Ils répètent ici, d'après *Bocalis* & *l'Ami des Hommes*, que *l'Agriculture & le Commerce ſont les deux mammelles qui nourriſſent les Etats.* Si nos malheurs ceſſent, que n'avons-nous pas à attendre d'un Gouvernement qui commence à ſentir l'importance & la vérité de ce principe?

J'ai cru devoir m'étendre, Monſieur, ſur cette Préface extrêmement curieuſe & le fruit d'un travail immenſe; elle

eſt terminée par des principes généraux du Commerce applicables au nôtre ; ils ſont, pour la plûpart, tirés du mot *Commerce* de l'Encyclopédie. » Les principes particuliers aux Commerçans, » ajoûtent nos auteurs, intéreſſent » moins l'Etat que les premiers ; mais » il eſt toujours avantageux que ceux » qui ſe mêlent de commercer en ſoient » inſtruits. Ce ſont ces derniers principes & ceux épars de tous les côtés » parmi des volumes immenſes dont » le ſtyle eſt obſcur & l'acquiſition coûteuſe, que nous voulons raſſembler, » pour les enſeigner aux jeunes Commerçans qui peuvent déja les connoître. » Cet ouvrage ſera diviſé en cinq Parties. On traitera dans les trois premières des productions générales, naturelles, artificielles & transformées de chaque Etat ; dans les deux dernières, on entrera dans tous les détails concernant l'eſpèce de commerce de chaque Etat, les différentes coutumes, les poids & meſures, les monnoies, les droits, le tranſport des marchandiſes, &c, &c, &c, &c, &c, &c.

» Ce qu'on appelle *Commerce*, diſent nos auteurs dans la courte Intro-

» duction qui précède la première Par-
» tie de leur ouvrage, consiste dans la
» livraison réciproque d'objets différens, faite en vue d'y trouver respectivement de l'avantage. Le Commerce se fit assez long-temps par la
» voie des échanges avant l'invention
» de la monnoie, dont la valeur idéale,
» mais presque généralement convenue,
» est le signe représentatif de toutes les
» valeurs positives.... Le papier devint
» à son tour le signe représentatif de la
» monnoie dans les reconnoissances,
» cédules, billets, lettres de change,
» &c. » Après avoir ainsi donné une juste définition du Commerce, & s'être arrêtés sur quelques considérations qui peuvent fixer l'attention du Commerçant, nos auteurs annoncent que, *pour procéder méthodiquement à l'établissement des principes fondamentaux du Commerce*, ils traiteront dans cette première Partie *des natures, qualités & propriétés des productions naturelles & non transformées de l'univers, soit de terre, soit de mer.* Cette matière fera l'objet de sept Chapitres.

Le premier Chapitre qui a pour titre, *Des Végétaux*, renferme préliminai-

rement *la définition générique des minéraux, animaux & végétaux.* » Les minéraux, disent nos auteurs, ont été regardés comme des corps inanimés & sans vie qui se forment & s'accroissent dans le sein de la terre ainsi que sur sa surface..... Les végétaux sont mis également au nombre des corps inanimés mais *hydrauliques*, c'est-à-dire, composés de parties solides & de parties fluides, organisés, jouissant de la vie & se nourrissant. » N'aimez-vous pas mieux, Monsieur, la distinction caractéristique des trois regnes que nous a donnée un auteur moderne Anglois, & qui contient une définition aussi juste que concise de chacun des trois? *L'animal*, dit-il, *croît, vit & sent; il a des vaisseaux & des nerfs; le végétal croît & vit; il a des vaisseaux & point de nerfs; le minéral croît, ne vit ni ne sent, & n'a ni vaisseaux ni nerfs.*

Nos auteurs distinguent deux espèces de végétaux. » Dans la première » espèce, disent-ils, sont compris les » végétaux vulgairement appellés *plantes non ligneuses*, & dans la seconde » ceux appellés *plantes ligneuses. La*

» *plante non ligneuſe ou non boiſeuſe* » eſt regardée comme un corps orga- » niſé, hydraulique, *ayant racines ſoit* » *pivotantes, ſoit rampantes, ou oignons* » *bulbeux ou non bulbeux ou noſtochs.* » Nos auteurs auroient dû nous démontrer l'exiſtence des oignons non bulbeux & la différence qu'ils mettent entre *oignon* & *bulbe*. Je ne ſçais ce qu'ils veulent dire ici par *noſtoc*; on donne ordinairement ce nom à une plante qui paroît après la pluie, dans l'Automne, comme une membrane verte, repliée & viſqueuſe, que la moindre ſéchereſſe fait deſſécher & diſparoître; ce qui l'a fait appeller par *Linnæus* dans ſon ouvrage intitulé *Flora Lapponica*, *Byſſus gelatinoſa fugax terreſtris*. Nos auteurs n'ont point entendu de même pluſieurs autres termes qu'il ſeroit trop long de relever tous; je me contenterai de reprendre le peu d'ordre qu'ils ont ſuivi, & la confuſion qu'ils ont jettée dans les diviſions & ſubdiviſions générales des végétaux; je leur obſerverai que les racines ſe diviſent ordinairement en *fibreuſes*, *tubéreuſes* & *bulbeuſes*; que les autres, comme les *charnues*, *geniculées* & non pas *genouilleu-*

ſes, &c, &c, ne ſont que des ſubdiviſions des premières; que les *pattes* & *griffes* ne ſont point dans la claſſe des racines *bulbeuſes*, mais des *tubéreuſes*; que *la ſenſitive* n'eſt point une plante *zoophite*; que les Anciens ont donné ce nom aux *éponges* à cauſe du mouvement que l'eau leur communique, mais qu'en bonne Botanique on ne reconnoît point de plantes *zoophites*, &c, &c, &c, &c.

Ceci me donne lieu d'obſerver, Monſieur, combien ceux qui veulent écrire avec diſtinction ſur quelque ſcience, devroient prendre de ſoins pour ſe procurer au moins les notions des ſciences acceſſoires, & nos auteurs Commerçans me permettront de leur dire que, s'ils avoient ſçu joindre à leurs lumières quelque connoiſſance de la théorie de l'Hiſtoire Naturelle & de la Botanique, ils ne ſeroient pas tombés dans les erreurs qui déparent leur ouvrage, & ils n'y auroient pas ajoûté une note injurieuſe à cette ſcience, & qu'on ne peut pardonner qu'à des perſonnes qui s'occupent d'un genre tout différent. Peut-on dire que *les ſyſtêmes des plus grands Botaniſtes leur ſont, pour la plûpart,*

perſonnels, & qu'il n'y a guères qu'eux qui s'y puiſſent reconnoître? Eſt-ce-là la récompenſe des peines & des recherches immenſes du grand *Tournefort?* C'eſt donc en vain que le célèbre *Linnæus*, à force de travaux & de patience, eſt parvenu à nous donner une méthode claire & ſûre, le fruit des expériences les plus ſcrupuleuſes & des obſervations les plus pénibles? Si un langage nouveau, des termes obſcurs & ſinguliers rebutent ceux qui s'attachent à ce ſyſtême, n'avons-nous pas une obligation bien grande au Docteur *Ludwig* qui, en évitant cet inconvénient, des ſyſtêmes réunis des deux illuſtres Botaniſtes que je viens de nommer, a formé une méthode d'autant plus facile, qu'elle conſiſte en diviſions & ſubdiviſions fondées ſur des caractères aiſés à reconnoître, & aſſez diſtingués pour qu'il ſoit impoſſible de les confondre. Je ne parle pas de beaucoup de ſyſtêmes plus ingénieux qu'utiles, enfans de l'imagination de quelques auteurs anciens & modernes, & auxquels pourroit s'appliquer la remarque de nos auteurs; mais le grand nombre d'écrivains qui ont enrichi la Botanique de leurs ſçavans ouvrages & qui

qui ont fait part à la Postérité de leurs lumières & de leurs découvertes, ne nous permet pas de dire que *cette partie de l'Histoire Naturelle n'a pu encore être parfaitement décrite.* Aucune science, sans doute, n'a été portée au dernier degré de perfection; mais la Botanique est une de celles qui ont fait le plus de progrès.

Les bleds, les avoines, les orges, le riz, l'ivraie, le maïs, le bled barbu, le bled noir ou sarrasin, sont les plantes dont il est parlé dans cette Brochure; les divers noms sous lesquels on les connoît dans différentes Provinces, un amas confus de noms Latins tirés du *Traité des Plantes Usuelles* de *Chomel* où ils sont rangés plus clairement, & distingués par les citations des auteurs qui les ont employés; enfin, une description de la plante: voilà la marche de chacun de ces articles.

Le nom générique de l'ivraie est *lolium* & non pas *zizania*, comme nos auteurs le mettent; ce terme n'est employé que dans l'Evangile. J'ai déja remarqué, Monsieur, dans cet ouvrage des traces d'un attachement aux anciens préjugés dont je ne sçaurois trop recom-

mander à nos auteurs de se défaire; j'en vois encore avec peine une marque dans l'article de l'*ivraie*; on y lit : » On » a reconnu que l'*ivraie* étoit un fro» ment ou un orge dégénéré par l'évé» nement d'une trop grande humidité.» Est-il possible que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on ajoûte foi à de pareils contes?

Quelque sévère que paroisse la critique que je viens de faire de cet ouvrage d'après des connoisseurs qui ont bien voulu m'éclairer, je ne puis m'empêcher de prodiguer des louanges à ceux qui l'ont entrepris, sur la noblesse de leur objet & sur la manière dont ils se disposent à le remplir. On n'a pas d'ailleurs de grands reproches à leur faire du côté du style, & il faut espérer que dans la suite ils apporteront plus d'attention dans l'emploi des termes techniques, & qu'ils voudront bien consulter les personnes en état de leur faire éviter les erreurs où ne peuvent manquer de tomber tous ceux qui écrivent dans une langue qui leur est étrangère. Presque toutes les sciences ont leur langue propre; mais aucune n'en a peut-être une plus étendue que la Botanique, & il faut en

faire une étude particulière quand on veut éviter les mépriſes.

On nous promet, Monſieur, tous les quinze jours cinq feuilles de cet ouvrage; il paroît déja quelque choſe de la partie des Arts; je vous en parlerai dans peu.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Novembre 1761.

LETTRE XI.

L'Iſle des Fous.

J'Ai à vous entretenir, Monſieur, de quelques pièces nouvelles qui cette année ont attiré le Public au Théâtre Italien. *L'Iſle des Fous*, Comédie en deux Actes mêlée d'Ariettes, eſt une Parodie de *l'Arcifanfano* de *Goldoni*. La Muſique eſt de M. *Duny*, ſi célèbre parmi nos Compoſiteurs Lyriques, & les paroles de Mrs *** & *Anſeaume*. C'eſt ainſi que porte le titre; l'ouvrage eſt imprimé & ſe vend chez *Claude Hériſſant*, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-Dame, aux trois Ver-

tus. Les perſonnages ſont *Fanfolin* Gouverneur de *l'Iſle des Fous*, *Sordide* avare & tuteur de *Nicette*, *Nicette* jeune innocente aimée de *Fanfolin*, *Sprendrif* prodigue, *Briſefer* faux brave, *Follette* & *Glorieuſe* ſœurs, un *Officier* de la ſuite de *Fanfolin*, *troupe de Fous & de Folles*.

Fanfolin & l'*Officier* de ſa ſuite ouvrent la première ſcène. Il eſt perſécuté par les importunités des *Fous* qui viennent juſques dans ſon Palais lui demander la liberté de retourner chez eux; c'eſt une grace que les nouveaux Gouverneurs ſont dans l'uſage d'accorder à ceux qui, par leur ſéjour dans cette iſle, ont recouvré leur bon ſens, & l'on s'en aſſûre lorſque, par une conduite ſage & tranquille, ils font voir un cœur dégagé des paſſions qui cauſoient leur folie. On entend un Chœur de *Fous* qui chantent :

Ah, Monſeigneur
Le Gouverneur,
Que votre cœur
A nos deſirs ſoit favorable!
Seigneur aimable,
Seigneur aimable,
Seigneur affable,

Accordez-nous par charité
La liberté.

Fanfolin ordonne qu'ils ſortent, & qu'ils viennent l'un après l'autre lui conter leurs raiſons. Le premier *Fou* qui ſe préſente eſt *Briſefer ;* il s'amuſoit à dépaver les rues, à caſſer les lanternes, à faire du tapage dans les Caffés. *Fanfolin* tire le régiſtre de ſon prédéceſſeur, & y lit que *Briſefer* étoit un bélitre, un poltron, un garçon tailleur. Le *faux brave* veut en appeller de ces Mémoires qu'il traite d'infidèles. Le Gouverneur voit que c'eſt un homme peu corrigé ; *Briſefer* eſt donc retenu ; il exprime dans une Ariette le caractère d'un Matamore ou d'un Capitan.

Sordide eſt le ſecond perſonnage qui paroît ſur la ſcène ; il entre tenant ſa caſſette ſous le bras, & chantant cette Ariette admirable que tout le monde a retenue & répète tous les jours.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci ;
Je n'ai ni mangé ni dormi ;
J'ai travaillé comme un Diable
Pour amaſſer l'or que voici ;

Je ſuis un pauvre miſérable
Rongé de peine & de ſouci.
Soyez le gardien ſecourable
Du tréſor que je vous remets :
Hélas, quels ſeroient mes regrets
Si, par quelque main déteſtable,
Un bien ſi cher m'étoit ravi !
J'en ſuis de frayeur tout tranſi ;
Je ſuis un pauvre miſérable
Rongé de peine & de ſouci.
Sans ceſſe une foule importune,
Pour m'enlever ma fortune,
Me guette en *catimini* ;
Jeune, vieille, blonde, brune,
M'appellent leur petit ami :
Oh, l'adreſſe eſt admirable.
Le voilà leur petit ami ;
(*Il montre ſa caſſette.*)
Je ſuis un pauvre miſérable
Rongé de peine & de ſouci.

Fanfolin lui demande ce que deviendra cette caſſette s'il lui permet de s'en retourner ? *Sordide* la lui confie. On ne ſçauroit, dit-il, voyager ſans qu'il en coûte beaucoup, & ſans être expoſé à mille rencontres fâcheuſes ; il baiſe mille fois ſa chère caſſette ; il apprend au Gouverneur qu'elle renferme deux

cens mille francs en or & une petite boëte remplie de diamans ; qu'il n'a point d'enfans ; qu'il n'a qu'une pupille dont le père en mourant lui a confié la perſonne & les biens, mais qu'il ne veut pas qu'elle ſe marie ; qu'elle eſt élevée dans une ignorance..... Croiriez-vous, ajoûte-t-il, qu'elle a peur des hommes ?

FANFOLIN.

Elle n'a peut-être jamais vû que vous ?

Le Gouverneur l'exhorte à veiller toujours ſur ſa pupille, & lui promet de veiller ſur ſa caſſette. *Sordide* va & revient agité par le Démon de l'avarice ; enfin, il ſort en ſe retournant de temps en temps & en diſant : *Je ſuis un pauvre miſérable, &c.*

Spendrif, qui contraſte avec le rôle précédent, remplace *Sordide*. Il demande au Gouverneur de l'argent pour retourner dans ſa patrie où il voudroit reparoître avec quelque éclat ; & faire oublier la miſère où il eſt réduit. *Fanfolin*, touché de ſon malheur, lui donne la caſſette de *Sordide*. » Je verrai, » dit-il à part, par l'uſage qu'il en fera, » s'il mérite que je lui faſſe grace en- » tière, & que je lui accorde ſon re-

» tour. » *Spendrif* fort enchanté ; *Fanfolin* le seppellant, l'interroge sur l'emploi qu'il va faire de cet argent. » Me » venger ; répond *le Prodigue*, des ingrats qui m'ont abandonné dans ma » misère, me montrer à leurs yeux plus » brillant que jamais. »

FANFOLIN.

Vous n'en ferez part à personne ?

SPENDRIF.

Je n'aurai garde ; je ne veux plus dépenser follement pour les autres.

FANFOLIN.

Non, ce sera pour vous.

SPENDRIF.

Je vais de ce pas louer un Hôtel magnifique, commander des habits, des équipages, nombre de valets à ma suite.

FANFOLIN.

C'est bien fait ; dépensez, dépensez ; quand vous n'aurez plus d'argent, vous viendrez me retrouver ; entendez-vous ?

SPENDRIF.

Que ſervitoit d'avoir du bien ſi l'on ne ſçavoit en faire uſage ?... Il ſe retire après avoir chanté une Ariette.

Follette & Glorieuſe ſuccèdent à *Spendrif*. La première entre en chantant & en ſautant ; elle a la fureur de vouloir ſe marier. Le Gouverneur lui demande ſur qui elle a jetté les yeux ; *Follette* prétend qu'elle n'aura point d'autre mari que lui-même. *Fanfolin* ſe défend de cet honneur avec embarras. *Glorieuſe* dit à ſa ſœur que *Fanfolin* a d'autres vûes, & que c'eſt à elle ſeule qu'il adreſſera ſes vœux. Après quelques débats où, dans deux Ariettes, il s'agit de diſcuter auquel, de l'eſprit ou de la beauté, on doit donner la préférence ; les deux folles s'en retournent furieuſes que le Gouverneur n'ait pas rendu juſtice à leur mérite.

Nicette entre d'un air timide & troublé ; elle raconte naïvement qu'elle a un tuteur barbare qui la tenoit enfermée depuis trois ans, & qu'ayant trouvé la porte ouverte, elle vient de s'échapper. *Fanfolin* s'enflamme auſſi-tôt pour la jeune perſonne ; il la prend ſous ſa

protection, & lui déclare qu'il l'aime. Cet aveu augmente le trouble de *Nicette*, dont la timidité & la rougeur achèvent de rendre le Gouverneur plus amoureux. Il la ſuit.

Glorieuſe, dans une très-petite ſcène, fait voir tout ſon dépit à *Spendrif* qui oſe lui parler d'amour. Celui-ci met à ſes pieds la caſſette que le Gouverneur lui a donnée. *Glorieuſe* ne ſe rend point à des offres ſi brillantes; ſon orgueil en devient plus inſultant; *le Prodigue* court après elle, en diſant: » Ah, ſi » mon or ne vous ſuffit pas, je vous » offre mon ſang & ma vie; je ne vous » quitterai pas. » Il ſort en laiſſant la caſſette ſur le Théâtre.

Sordide, déchiré par des craintes continuelles au ſujet de ſon tréſor confié à *Fanfolin*, eſt près d'aller le lui redemander quand ſe heurte contre la caſſette; il la reconnoît; il ſe livre à tous les tranſports de la joie. Après bien des irréſolutions, il l'enterre aux pieds d'un arbre; il entend quelqu'un, & fait ſemblant de ſe promener. *Follette* & ſa ſuite l'ont apperçu. » Je parierois, dit *Fol-* » *lette*, que c'eſt ſon tréſor qu'il a en- » terré là. » Elle propoſe à *Sordide* de

jouer avec elle & ſa ſociété au colin-maillard ; on met pour le prix une bague, c'eſt-à-dire, pour la perſonne qui attrapera *Follette*. *Sordide*, loin de ſe refuſer à de pareils amuſemens, croyant déja tenir la bague, ſe met de la partie ; il s'offre même à être *Colin-Maillard*. On finit par ſe ſaiſir de ſa caſſette ; il ôte le mouchoir, & voit avec déſeſpoir qu'on lui emporte tout ce qu'il a de plus cher ; il court après *Follette* & ſa *Suite*.

L'Acte ſecond débute par *Nicette* ſeule qui eſt tourmentée par l'eſpérance & la crainte. Elle aime le Gouverneur ; mais elle appréhende qu'il ne ſoit un jour volage. » *Fanfolin* vient, dit-elle, » feignons de dormir ; ſi ſes ſermens » ſont auſſi ſinceres qu'il le dit, je pour- » rai, ſans rougir, lui faire l'aveu des » miens. » *Fanfolin* arrive ; *Nicette* chante à demi-voix, elle feint en effet de dormir, & elle apprend par ce ſtratagême à *Fanfolin* qu'elle l'aime. Elle paroît embarraſſée à ſon prétendu réveil, & elle ne fait que confirmer l'idée flateuſe du Gouverneur qui eſt bien perſuadé que *Nicette* partage l'amour qu'elle lui a inſpiré. *Fanfolin*, au com-

ble de ſes vœux, eſt près d'aller retrouver *Nicette* quand il eſt retenu par *Sordide*, *Follette* & ſa *Suite*. Le premier fait ſes plaintes au ſujet de ſa caſſette. *Fanfolin* quitte le Théâtre en diſant à *Sordide* : » Si *Follette* vous a pris votre » tréſor, qu'elle vous le rende ; je n'y » ſçais pas autre choſe. » *Follette* fait faire toutes les baſſeſſes imaginables à *Sordide* ; il ſe jette à ſes genoux ; il délie la corde qui lui ſert de ceinture pour ſe pendre ; enfin, *Follette*, en s'en allant, lui dit qu'il aura ſa caſſette, mais à condition qu'il la prenne pour femme. *Sordide* promet tout pour ravoir ſon argent, & quand il eſt ſeul, il chante :

La femme eſt comme la mer ;
Elle s'appaiſe, elle gronde :
C'eſt l'inconſtance de l'onde,
C'eſt du doux, c'eſt de l'amer.
Le matin charmante,
Elégante,
Engageante,
Careſſante,
Obligeante,
Elle fait votre amuſement :
Le ſoir turbulente,

Chagrinante,
Fatigante,
Pétulante,
Désolante,
Elle fait votre tourment.
Dans ses goûts elle est extrême.
Mais l'or est cent fois plus beau;
Son éclat est toujours nouveau,
Et sa beauté toujours la même.

Sordide rencontre *Nicette* dans l'enfoncement du Théâtre; il éclate en menaces contre sa pupille. *Follette* rapportant l'argent est surprise de trouver *Sordide* dans un tête à tête. *Fanfolin* ordonne qu'on rende l'argent à *Nicette*. *Sordide* dit qu'il n'en est plus le maître, qu'il est entre les mains de *Follette*. Le Gouverneur lui défend de le remettre à d'autres qu'à lui; un *Officier* lui annonce que *Brisefer* & *Spendrif* sont aux mains pour se disputer la possession de *Glorieuse*; elle a promis, pour les mettre d'accord, d'épouser celui des deux qui la vengeroit des mépris de *Fanfolin*. Il sort pour les faire rentrer dans le devoir, en commandant que l'on garde la cassette, & que l'on veille sur *Nicette*. *Sordide* accable de

reproches *Nicette* ſur l'envie qu'elle a de ſe marier, & l'abandonne à ſon malheureux ſort. *Follette* apprenant que c'eſt le Gouverneur qui eſt l'objet des vœux de *Nicette*, ſe retire en la menaçant qu'elle entendra parler d'elle. La jeune perſonne déſeſpérée demande au Gouverneur qui entre ſur la ſcène, à retourner dans ſa patrie. » J'ai déja diſſipé, dit-il, les cabales, » & mes ordres vont être donnés pour » en prévenir les ſuites. » Il parle à l'oreille de ſon Officier; il répète à *Nicette* qu'il l'aime, & qu'il veut que les rebelles ſoient témoins de ſon triomphe.

Le Théâtre change & repréſente des loges de Fous qui crient à travers les barreaux. *Follette* chante :

Il faut à ſa Grandeur
Parmi nous faire place.

Les autres chantent avec *Follette* qui continue à vouloir que le Gouverneur ſoit enrôlé parmi les Fous. *Fanfolin* ne peut diſconvenir que *Follette* n'ait raiſon. J'ai, s'écrie-t-il, ma folie comme » eux; la cauſe en eſt trop belle pour » en rougir; mais enfin ç'en eſt une,

» &, s'il y faut renoncer pour mériter » le nom de Sage, je ſens qu'il m'eſt » impoſſible d'y parvenir. » Les Fous demandent grace, & prient *Nicette* d'intercéder pour eux. Elle obtient leur pardon; *Fanfolin* fait ouvrir leurs Loges, & rendre la caſſette à *Sordide*. Le Chœur chante.

FANFOLIN.

Nous recevons ſans ceſſe
Des fous de toute eſpèce
Dans ce riant ſéjour;
Mais la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'amour.

Nicette, *Sordide* & *Follette* expriment auſſi leurs paſſions dans des couplets analogues à ce premier.

La Muſique prête à cette petite Comédie beaucoup d'agrément, & fait honneur au talent de M. *Duny*. La folie de *Briſefer* eſt peu intéreſſante; *Follette* & *Glorieuſe* ne produiſent qu'un foible effet. La ſcène du *Colin-Maillard* eſt uſée; le faux ſommeil de *Nicette* qui révèle ſon amour en dormant eſt encore moins neuf. D'ailleurs, cette *Ni-*

cette qu'on nous donne pour une innocence a toutes les ruſes d'une fille des moins novices. Les Fous dans leurs loges font peine à voir; il falloit dérober cette vûe à l'humanité du ſpectateur. De plus, on nous donne pour des fous un avare, un prodigue, un faux brave, une femme orgueilleuſe, &c; ce ne ſont-là que des folies morales, & l'on n'enferme aux Petites Maiſons que les fous proprement dits, les fous phyſiques. Le fond de la pièce eſt excellent, & l'on pouvoit ſous un autre titre en faire un bon ouvrage; mais, en général, elle eſt mal motivée & mal conduite. Avec tous ces défauts, on la verra toujours avec plaiſir, & ſes auteurs ſont heureux de pouvoir ſe féliciter de ſon ſuccès.

Les Caquets.

Le Théâtre de *Goldoni* eſt, Monſieur, une nouvelle mine pour nos auteurs Dramatiques; ils ont épuiſé l'or des Anglois; ils ont recours aux Italiens. *Les Caquets*, Comédie en trois Actes en proſe par M. *Riccoboni*, ſont précédés de ce court *Avertiſſement*.

» Une Dame pour qui je dois avoir de » l'eſtime & de l'amitié avoit jetté ſur » le papier les deux premiers Actes de » cette Comédie ; je ne les ai que très- » légèrement retouchés, & je ne puis » donner comme de moi que le der- » nier Acte ſeulement. L'idée de cette » pièce eſt priſe d'une Comédie de *Gol-* » *doni* qui a pour titre : *Li Pettegolezzi.* » Ceux qui ſçavent l'Italien peuvent » faire la comparaiſon des deux ouvra- » ges, & voir juſqu'à quel point ils ſe » reſſemblent. »

Acte I. La ſcène eſt à Paris. Le Théâtre repréſente une ſalle de compagnie dans la maiſon d'*Adrien*, Patron de Barque. Madame *Griffon* Procureuſe, *Manette* ſa parente, *Babet* qui paſſe pour la fille d'*Adrien*, M. *Belhomme* bourgeois boſſu, *Catherine*, *Marotte*, revendeuſes & couſines d'*Adrien*, ſont tous aſſis en cercle. Madame *Griffon*, en qualité de Procureuſe, eſt la Dame de la ſociété ; c'eſt elle qui prend le ton, & qui dit à *Babet* qu'un M. *Dubois* doit épouſer, de montrer de la gaîté puiſqu'elle va ſe marier, & qu'elle aime ſon futur. On attend le fiancé pour ſigner le contrat. *Catherine* & *Marotte*

commencent à parler leur jargon, & à ſe répandre en obſervations critiques ſur *Dubois* qui n'a pas encore donné à l'accordée les préſens de nôces. Madame *Griffon* eſt offenſée des propos indiſcrets de ces créatures ſur le compte de *Dubois* qui a l'honneur d'être *le filleul d'un bon Procureur de la Cour*, de M. *Griffon*, mari de Madame. Ces commères ſe mettent à chanter pouille à la Procureuſe; il n'y a pas d'autre expreſſion. *Dubois* arrive; ſa préſence ne fait que rendre *Catherine* & *Marotte* plus inſolentes & plus groſſières; il faut que Madame *Griffon* quitte la place avec ſa parente; on les reconduit. *Angélique* couturière vient ſe joindre à ces bavardes; elle apporte la robe de nôce de *Babet*. C'eſt ici que commence l'intrigue, & qu'on diſtingue le caractère de la pièce (*les Caquets.*) *Marotte* raconte à *Catherine* & à *Angélique* » qu'*Adrien* avoit » épouſé une fille par amour. Çà vous » étoit joli, fringant, alerte, un port » de Reine, un caquet, oh, c'étoit une » maîtreſſe poulette! Tant qu'*Adrien* » demeuroit à la maiſon, tout alloit » bien; mais, pendant qu'il conduiſoit » ſes bateaux à Rouen, c'étoit des pro-

» menades, des colations, le bal du
» matin au ſoir, des Madames à panier,
» des Officiers d'armée, un train.....
» Enfin, elle a bien fait parler d'elle. »

CATHERINE.

Je ne ſçavois pas ça, par exemple. Après.

MAROTTE.

Eh bien, v'là qu'*Adrien* devint jaloux comme un tigre, & qu'il prit le parti de mener ſa femme avec lui; ils avoient une petite fille qui mourut à Rouen. Ma mère y étoit qui a vu tout ça. V'là qui eſt bien; elle eſt morte. Point du tout; ſix ſemaines après, *Adrien* s'en retourne avec ſa fille comme ſi de rien n'étoit.

ANGÉLIQUE.

Avec ſa fille morte?

MAROTTE.

Eh non pas. Avec *Babet* d'à préſent qu'il a miſe à la place de celle qui n'y étoit plus. Deux ans après ſa femme mourut. *Babet* eſt demeurée la maîtreſſe de la maiſon. Après tout, il y a des pa-

tens plus proches que *Babet*, & cela nous fait tort, n'eſt-ce pas ?

CATHERINE.

Eh mais vraiment. Mais es-tu bien ſûre de ça ?

MAROTTE.

Ma mère y étoit, je vous dis, & puis, pour en être plus ſûre, j'ai fait venir le papier de la petite fille ; tenez, le voilà.

CATHERINE.

Voyons. Diantre ! On pourroit faire des affaires à *Adrien*, oui.

ANGÉLIQUE.

Mais où a-t-il pris *Babet* ? Qui eſt-elle ?

MAROTTE.

V'là mon embarras. Elle pourroit bien être à lui, & n'y être pas d'une certaine façon. Si ce n'eſt que *Babet* eſt fière & qu'elle s'en fait trop accroire, on n'auroit rien à dire. De droite ou de gauche il faut que tout le monde vive. J'ai bon cœur, j'aime mon prochain. Je ne dis rien ſur perſonne ; ainſi

je vous recommande bien de vous taire. Il faut laiſſer les choſes comme elles ſont.

Angélique & *Catherine*, enchantées de ſçavoir ce ſecret, marquent déja leur impatience d'en faire part à qui voudra l'entendre. *Marotte* leur ordonne de ſe taire, ſous peine d'*avoir à faire à elle*; il ne faut pas omettre qu'*Angélique* eſt amoureuſe de *Dubois*, & que la jalouſie s'unit au plaiſir de l'indiſcrétion.

Acte II. Le Théâtre repréſente une petite place où l'on voit la maiſon de Madame *Griffon*. Elle apprend à *Dubois* que *Babet* n'eſt point fille d'*Adrien*, que les parens du dernier vont faire de l'éclat, & qu'elle en eſt avertie; elle a d'autant plus droit de lui parler ſur ce ton, qu'elle a reçu le conſentement du père de *Dubois* qui s'eſt repoſé ſur elle du mariage de ſon fils. » Je l'ai déja » prévenu, dit-elle, que je n'en ferois » point uſage; dans l'inſtant je viens » de lui écrire que tout étoit changé. » Je vois à votre air que ce contre-» temps vous afflige. » *Dubois*, en effet, eſt accablé de douleur; il aime *Babet* ſincèrement. Elle vient; elle le

trouve au déſeſpoir ; après bien des queſtions, il lui découvre la cauſe de ſon trouble ; que l'on dit qu'elle n'eſt pas fille d'*Adrien*, & que c'eſt Madame *Griffon* qui lui a fait ce rapport. *Babet* auſſi-tôt veut avoir un élairciſſement ; *Dubois* s'efforce de l'arrêter ; elle promet de ne pas le nommer, & la première choſe qu'elle fait, c'eſt de dire à Madame *Griffon* qui paroît, que *Dubois* vient de l'entretenir de choſes ſingulières ; elle raconte à la Procureuſe tout ce que ſon amant lui a confié. Il y a des vivacités de part & d'autre ; Madame *Griffon* ſe ſent humiliée que *Babet* ait l'audace de prendre un pareil ton avec une femme comme elle. Cependant elle ſe radoucit, & dit à *Babet* que c'eſt *Angélique* qui l'a aſſûré qu'*Adrien* avoit eu une fille unique, qu'elle étoit morte à Rouen, & qu'elle en avoit vu la preuve. *Babet* brule de voir *Angélique*, & de lui faire des reproches ; elle eſt chez Madame *Griffon ;* on la fait deſcendre. *Angélique* avoue qu'elle a lu avec *Catherine* un papier, & que c'eſt la couſine *Marotte* qui le fait voir à tout le monde. *Catherine* & *Marotte* paroiſſent ; on en vient aux explications.

BABET.

C'eſt donc vous, ma couſine, qui avez l'effronterie.....

MAROTTE.

A qui en a c'te mijaurée-là?

BABET.

Qu'avez-vous dit à *Angélique?*

CATHERINE.

Oh, la langue! On l'y avoit tant recommandé.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'ai rien dit, c'eſt Madame.

Mme GRIFFON.

N'eſt-ce pas vous qui m'avez conté?..

ANGÉLIQUE.

Catherine, là de bonne foi, n'eſt ce pas *Marotte?*....

CATHERINE.

Chut...

BABET.

Mais expliquez-moi donc cette noir-

ceur, cette méchanceté. Pourquoi dire que je ſuis morte, & que mon père n'eſt pas mon père?

MAROTTE.

V'là bien du train pour pas grand choſe. C'eſt Mamſelle *Angélique* qui eſt amoureuſe de *Dubois*, & qui a été dire tout ça pour le ravoir.

Mme GRIFFON.

Oh! cela eſt horrible! Et me mettre dans ces caquets-là, moi, une femme comme moi!

ANGÉLIQUE.

Madame, je ne l'ai point inventé. Mais parlez donc, *Catherine*, vous y étiez.

BABET.

Comment! Elle aime *Dubois*?

MAROTTE.

Pardi, il lui donnoit des bouquets, du plaiſir des Dames; demandez à *Catherine*.

CATHERINE.

Tiens, *Marotte*, t'es trop mauvaiſe; il

il eſt bien vrai que la pauvre fille en eſt férue, & que M. *Dubois*, par-ci, parlà, à ce qu'elle nous a dit..... Mais ne te fâche pas, *Babet*; il ne s'agiſſoit pas de mariage. Quant à l'égard du papier, çà eſt vrai çà, ma pauvre fille; on t'a enterrée à Rouen; mais faut examiner çà; tu ne ſerois pas la première qu'on auroit enterrée à faux. Du temps que ma grand'mère ſe maria; faut que je te conte çà.

BABET.

Eh, laiſſe-nous en repos avec tes contes.

Mme GRIFFON *en s'en allant.*

Je vous plains bien, ma chère *Babet.*

ANGÉLIQUE.

Cela eſt bien vilain toujours de mettre une honnête fille dans vos caquets, & de la faire paſſer pour ce qu'elle n'eſt pas. Vous me le payerez, *Marotte*, & vous auſſi, *Catherine.*

CATHERINE *en s'en allant.*

Je te l'ai toujours dit, *Marotte*, tu as la langue trop longue, çà te donnera

du tintoin. Que ne fais-tu comme moi? J'entends tout, je ne dis mot, & tout le monde m'aime. Votre ſervante, *Babet.*

Marotte ſe retire auſſi en diſant à *Babet* qu'elle n'avoit pas eu deſſein de lui faire de la peine. *Babet* & *Dubois* ſont triſtes; M. *Belhomme* cherche à les conſoler, en s'offrant à faire *Babet* ſon héritière de cinq mille livres de rente. » Monſieur, lui dit *Dubois*, je vous » devrai le bonheur de ma vie; com- » ment pourrai-je reconnoître ce que » vous faites pour moi? Bon, réplique » *Belhomme*, ce n'eſt qu'après ma mort; » cela ne coûte pas un ſou. » *Adrien* paroît. » Ah, mon père, mon cher père, » s'écrie *Babet*, eſt-il bien vrai que je » ne ſuis pas votre fille? » *Adrien* confirme cette malheureuſe nouvelle; il répond que depuis plus de dix ans il a cru ſon père mort, faute d'en avoir reçu aucune nouvelle, mais qu'il vient d'apprendre qu'il eſt à Paris, & qu'il s'informe par-tout de ſa demeure. Il ajoûte qu'il eſt un des riches négocians de l'Inde; *Marotte* court bien vîte le dire à tout le quartier.

ACTE III. Le Théâtre repréſente un

des ports de la ville ſur le bord de la Seine. M. *Renaud* père de *Babet* négociant & *Menechem* Juif ouvrent la ſcène; le premier s'eſt informé inutilement dans Paris où demeuroit *Adrien*. *Menechem* lui répond dans une eſpèce de patois ou de François corrompu qui jette une ſorte de ridicule agréable ſur ce perſonnage. *Renaud* eſt impatient de retrouver *Adrien*; depuis douze ans il lui a confié ſa fille unique dont il le fit dépoſitaire quand il partit pour l'Inde avec ſa femme; elle avoit pris ſa propre fille en averſion. Cet homme a fait beaucoup de voyages, eſſuyé des naufrages, des malheurs, perdu ſa femme; enfin, il a raſſemblé ſa petite fortune, & il ne manque plus rien à ſon bonheur que de retrouver ſa fille. M. *Renaud* demande à *Marotte* qui ſe préſente, ſi elle ne connoîtroit pas par hazard un certain *Adrien*; elle ſe hâte de lui dire qu'elle eſt ſa courſine-germaine, & elle lui enſeigne ſa demeure, en ajoûtant qu'il ne le trouvera pas parce qu'il marie ſa fille ce même jour. *Renaud* eſt étonné; *Marotte* pourſuivant avec ſon babil, dit que cette *Babet* eſt *la fille à quelque autre, qu'elle faiſoit*

la merveilleuſe, qu'elle ſe donnoit des airs.

M. RENAUD.

Elle fait donc mal parler d'elle? Qu'entends-je?

MAROTTE.

Il y a tout plein de gens qui ne demandent pas mieux que de médire. Pour moi, je ne crois pas çà dà; car je n'aime pas à mal penſer, mais c'eſt que ce M. *Belhomme* le boſſu qui eſt le compère d'*Adrien*; çà lui eſt reſté de ſa défunte; car elle avoit toujours comme çà quelque compère dans ſa manche; il eſt toujours là, il n'en bouge. Encore ſi ce n'étoit que de temps en temps, on n'y prendroit pas garde.

Renaud s'afflige; il croit que ſa fille eſt tombée dans des travers. *Marotte* lui demande s'il n'eſt pas ce Marchand de l'Inde, le père de *Babet*. *Renaud* ne voulant pas ſe découvrir, craignant que ſa fille ne l'ait deshonoré, répond que c'eſt *Menechem* Juif, de ces petits Marchands qui courent le pais; celui-ci vendoit des lunettes. *Marotte* fait part de cette nouvelle à *Catherine* & à *Angéli-*

que ; elles ſont enchantées de ſçavoir que *Babet* eſt la fille de ce Juif. On régale de cette aventure M. *Belhomme* & le pauvre *Dubois* lui-même que ces bavardes impatientent par leurs ſots propos ; il eſt conſterné. Arrive *Babet* qui apprend de la bouche de ſon amant l'hiſtoire prétendue de ſa naiſſance ; elle tombe évanouie dans les bras de *Dubois ;* à peine eſt-elle revenue qu'elle apperçoit *Adrien* avec M. *Renaud* & *Menechem ;* elle s'enfuit. » Craindroit-» elle de me voir, dit M. *Renaud*? Se-» roit-elle informée des faux rapports » qu'on m'avoit faits d'elle ? » *Dubois* lui répond qu'elle eſt informée de la vérité ; il s'adreſſe au Juif, croyant toujours qu'il eſt le père de *Babet ;* enfin, il eſt déclaré que c'eſt *Renaud* qui eſt le père de la jeune perſonne. *Dubois*, tranſporté de joie, court auprès de *Babet* ; il la ramène : » Venez, dit-» il, ma chère amie, ne craignez rien, » embraſſez votre père.

BABET *tremblante.*

» Lequel eſt-ce ? » Elle ſçait enfin que c'eſt M. *Renaud ;* elle ſe jette dans ſes bras. » Les diſcours, dit-il, qu'elle

» (*Marotte*) m'avoit tenus ſur votre » conduite me faiſoient rougir d'avouer » que j'étois votre père, & c'eſt moi » qui, dans mon trouble, lui ai dit que » vous apparteniez à mon compagnon » de voyage.

MAROTTE.

» Mais voyez donc? Monſieur, en » arrivant, commence par nous faire » des caquets; eh bien, eſt-ce notre » faute? » *Babet* déclare nettement qu'elle n'eſt point la couſine de ces Demoiſelles *Catherine* & *Marotte*, & qu'elle ne veut voir de ſa vie des femmes de ce caractère. M. *Belhomme* propoſe à *Angélique* de l'épouſer, & *Dubois* ſe flate que la nouvelle ſituation où ſe trouve *Babet* ne changera pas ſon cœur. M. *Renaud* conſent à leur mariage.

Cette pièce a les deux premières qualités du comique; elle eſt très-bien intriguée & pleine de gaîté. Le dénoûment eſt un peu romaneſque; mais on le paſſe en faveur du quiproquo plaiſant de l'Hébreu *Menechem*, & de l'art avec lequel on fait parler tous les perſonnages ſuivant leurs caractères. Cet art eſt une des parties les plus eſſen-

tielles & les plus difficiles du Drame, & ce qu'on doit eſtimer le plus dans *les Caquets*, qui ſont écrits d'ailleurs avec préciſion dans le ſtyle convenable, & ſupérieurement dialogués. On les a repréſentés au commencement de cette année ſur la ſcène Italique; ils ont eu le plus grand ſuccès; on les redonne de temps en temps, & le Public les revoit toujours avec plaiſir; il faut convenir auſſi que cette pièce eſt parfaitement jouée par les Acteurs. Elle ſe vend chez *Ballard*, rue Saint-Jean-de-Beauvais, & chez tous les Libraires qui diſtribuent les nouveautés.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 16 *Novembre* 1761.

LETTRE XII.

Le Vrai Philoſophe.

LE Vrai Philoſophe! Il faut avouer, Monſieur, que voilà un titre bien impoſant; c'eſt celui d'un livre qui ſe vend à Paris chez *Babuty* fils Quai des Auguſtins, & chez *Brocas* l'aîné rue

Saint-Jacques. A la ſuite de ce premier titre on lit : *Ou l'uſage de la Philoſophie relativement à la Société civile, à la Vérité & à la Vertu, avec l'hiſtoire, l'expoſition exacte & la réfutation du Pyrrhoniſme ancien & moderne.* Cet ouvrage eſt un volume *in*-12 de près de 430 pages, diſtribué en trois Parties. Dans la première, il s'agit de *l'uſage de la Philoſophie conſidérée par rapport à la ſociété civile ;* dans la ſeconde, de ce même uſage *par rapport à la vérité ;* dans la troiſième, *par rapport à la vertu.*

On nous dit dans la Préface que chaque ſiècle a des traits particuliers, & qu'un goût dominant pour la Philoſophie ſemble caractériſer le nôtre ; on ajoûte : » Tous ceux qui ambitionnent » ce titre (de Philoſophe) en ſont-ils » réellement dignes ? Quoiqu'il en ſoit, » on parle, on diſſerte, on écrit plus » que jamais ſur les matières philoſo- » phiques. *Société, Vérité, Vertu !* Ces » mots conſacrés par un uſage reſpec- » table, faits pour fournir de grandes » idées, pour inſpirer de nobles ſenti- » mens, & n'ayant d'autre but que le » bonheur des humains, frappent ſans » ceſſe nos oreilles ; on les fait retentir

» de toutes parts. Mais cette prodi-
» gieuſe fermentation des eſprits, cette
» révolution étonnante qui, depuis plu-
» ſieurs années, ſemble être arrivée à
» ſon période, a-t-elle occaſionné quel-
» ques progrès utiles dans le chemin de
» la Sageſſe? Eſt-on plus habile dans
» l'art de ſe rendre heureux? La *Société*
» eſt-elle bien mieux ſervie? La *Vérité*
» eſt-elle connue beaucoup plus claire-
» ment? Et la *Vertu*, le dirai-je, loin
» de recevoir de nouveaux hommages,
» d'être honorée d'un culte plus ſincère,
» ne voit-elle pas chaque jour de lâches
» déſerteurs abandonner ſes autels? »

Les Parties ſont diviſées en Chapitres; le premier préſente *le caractère du Philoſophe ſociable, les qualités qu'il doit avoir, les défauts qu'il doit éviter dans ſa conduite.* Ce Chapitre eſt extrêmement intéreſſant, & donne une juſte idée du *vrai Philoſophe.* Voici ſon portrait. » Le vrai Philoſophe ne fuit point
» le commerce des hommes; s'il ſçait
» vivre avec lui-même, il ſçait auſſi
» vivre avec les autres. Une dureté ſau-
» vage n'eſt point ſon caractère; au con-
» traire, ſes mœurs ne reſpirent qu'une
» élégante urbanité; il donne l'exem-

» ple de toutes les vertus ſociales, &
» il les chérit parce qu'il connoît mieux
» que perſonne combien elles contri-
» buent au bonheur de la Société; le
» triomphe des cœurs eſt ſon partage;
» il eſt ſûr de ſe concilier l'eſtime &
» l'amitié. je pourrois même ajoûter,
» le reſpect de tous ceux qui ont l'avan-
» tage de le connoître. Hé, comment
» pourroit-on réſiſter au charme ſéduc-
» teur que ſes diſcours & ſes manières
» répandent ſur toute ſa perſonne? La
» vertu eſt la baſe & le mobile de ſa
» conduite; père tendre, ami fidèle,
» époux complaiſant, citoyen zélé,
» bien loin de s'affranchir d'aucun de-
» voir, il les remplit tous avec la plus
» grande exactitude. L'indépendance
» qu'on pourroit lui reprocher d'ambi-
» tionner ne tend point à troubler l'E-
» tat. La vertu & le mérite ſont, il eſt
» vrai, les ſeuls titres qui paroiſſent
» avoir droit à ſon ſuffrage ou à ſes
» éloges; mais il ſçaura garder le ſilence
» à propos, crainte de troubler l'ordre
» & l'harmonie de la Société. Il ne ſe
» regarde pas comme le cenſeur ni des
» défauts ni des vices d'autrui; quand
» il ne peut eſpérer de parler utilement,

» il ſe taît ; la prudence eſt ſon guide
» & ſa règle ; il ſe conforme aux mœurs,
» aux uſages établis par ſes concitoyens,
» & il obſerve avec ſoin toutes les bien-
» ſéances. »

Ce qui regarde les *Bienſéances* eſt approfondi ; elles procurent des avantages particuliers à ceux qui les rempliſſent, & le *vrai Philoſophe* ſe fait un devoir de s'y ſoumettre. Il falloit, pour le bien de la Société, entretenir l'harmonie dans le corps politique, engager les hommes à avoir les uns pour les autres des manières agréables & polies, leur interdire des dehors capables de faire connoître des paſſions humiliantes qui les auroient rendus les objets d'un mépris réciproque. C'eſt ce qui a produit les bienſéances ; elles ſoutiennent la vertu ; elles limitent, ſi l'on peut le dire, l'inſolence & la proſpérité du vice. Ce n'eſt point en invectivant contre les hommes qu'on peut les rappeller à la ſageſſe ; c'eſt en mettant en uſage une indulgence adroite ; car l'adreſſe eſt néceſſaire par-tout. Le reſpect humain ſert les bonnes mœurs. Notre auteur veut qu'on ne heurte point de front cette opinion généralement

reçue que la richeſſe donne parmi les hommes une ſorte de conſidération. Il traite enſuite des préjugés en tant qu'ils ſont favorables ou nuiſibles à la Société & à celui qui les combat; la raiſon qui condamne certains préjugés, nous engage cependant à les reſpecter pour notre propre tranquillité & pour le bien général. Il trouve avec raiſon ces préjugés auſſi abſurdes que barbares qui couvrent un homme innocent du deshonneur dont s'eſt ſouillé un de ſes parens, qui accable d'un dédain cruel les enfans illégitimes, tandis que toute notre horreur devroit retomber ſur les auteurs de leurs jours qui ſont les vrais coupables. Quel homme ſenſé pourra jamais approuver ces vils & injuſtes préjugés qu'une Nobleſſe orgueilleuſe & fière d'un mérite étranger s'eſt efforcée d'établir contre des citoyens utiles?

Je me garderai bien de ſuivre pas à pas le *Vrai Philoſophe* dans des chemins battus où il n'y a plus de découvertes à faire. Son Chapitre de *l'uſage des Talens* finit ainſi : » Enfin, ſur quelque » genre que je réfléchiſſe, par-tout j'ap» perçois que c'eſt le bon uſage des ta» lens qui donne la véritable grandeur.

» L'homme à talens eſt plus ou moins
» eſtimé & loué à proportion de l'u-
» ſage qu'il en fait. Dire qu'un homme
» a des talens même ſupérieurs, ce n'eſt
» point un auſſi grand éloge que ſi l'on
» diſoit qu'un homme fait bon uſage
» des talens dont il eſt doué, ne fuſſent-
» ils même que médiocres. Quelque
» grands que ſoient vos talens, ne comp-
» tez donc point ſur leur excellence;
» ſi vous les laiſſez oiſifs, ou ſi de quel-
» que autre manière vous en abuſez,
» vous ne jouirez au plus que d'une
» gloire paſſagère. Elle ne peut être du-
» rable qu'elle ne ſoit fondée ſur l'uti-
» lité publique. Mettez les hommes
» dans vos intérêts, efforcez-vous de
» rendre des ſervices importans à la So-
» ciété, faites des efforts pour lui de-
» venir utile, & vous verrez votre ré-
» putation & votre grandeur s'accroître.
» On la meſurera moins par les dons
» que le Ciel vous a accordés que par
» l'uſage que vous en aurez fait pour le
» bien de l'Etat, pour le bonheur & la
» gloire de votre patrie. »

Vous applaudirez à ce portrait du Sage emprunté de *Confucius*. » Le Sage
» imite la terre; il fait connoître ſes

» vertus par ſes effets ; ſes actions ſont
» ſimples, deſtituées de bruit & d'é-
» clat ; il agit ſur les eſprits par une
» douce violence ; ſes mouvemens ſont
» auſſi unformes & tranquilles que ceux
» des aſtres ; il paroît ne rien faire ;
» mais réellement il fait beaucoup ; il
» eſt actif dans ſon inaction même.
» Lent à parler, plus encore à décider,
» il évite l'imprudence, & fuit la ſotte
» vanité. Conſtamment occupé de la
» vertu, lors même qu'il eſt dans ſa
» maiſon, il n'y cherche ni ſes commo-
» dités, ni ſes délices ; de tous les hom-
» mes il eſt celui à qui il ſe fie le moins ;
» il ſe conduit ſelon ſon état préſent, &
» ne ſouhaite rien au-delà de ce qu'il
» poſſède. Riche ſans luxe, pauvre ſans
» baſſeſſe, jouiſſant des honneurs & des
» dignités ſans orgueil, humble ſans
» être lâche & flateur, il plaît ſans ef-
» fort, & il vit content ſans être in-
» quiété de perſonne..... Le Ciel parle ;
» mais de quel langage ſe ſert-il pour
» nous apprendre qu'il y a un ſouve-
» rain principe dont dépendent toutes
» choſes ? Son mouvement eſt ſon lan-
» gage ; il ramène les ſaiſons en leur
» temps ; il émeut toute la Nature ; il

» la fait produire. Que ce ſilence eſt élo-
» quent, s'écrie l'oracle de la Chine! »

Le Pyrrhoniſme, ſelon le *vrai Philoſophe*, eſt un fantôme de même que le Stoïciſme. C'eſt ce qu'on diſcute dans la ſeconde Partie. Il y a une Vérité, & tout Philoſophe doit y croire. L'idée que nous avons de la Vérité ſuffit pour faire ſon éloge; nous naiſſons avec une curioſité naturelle qui nous porte à deſirer de connoître les objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes; nous ne ſommes jamais plus flatés que lorſque nous croyons avoir réuſſi. Les paſſions ſont un obſtacle à la découverte de la vérité; pour peu qu'on réfléchiſſe, on reconnoît bientôt que la vérité eſt indépendante de l'opinion des hommes. L'ancienneté ou la nouveauté ſont des circonſtances extérieures qui ne peuvent influer ſur la vérité; le *Doute Méthodique* de *Deſcartes* eſt peut-être le trophée le plus éclatant que l'on ait pu élever à la vérité: auſſi voyons-nous maintenant que le Philoſophe moderne fait uſage d'une noble liberté; mais examinons quelle eſt ſa conduite. » Tandis
» que le vrai Philoſophe donne un
» noble eſſor à ſon eſprit, la prudence

» le dirige, & il ne compte pas trop
» ſur ſes propres forces. Perſuadé de la
» foibleſſe de l'eſprit humain, il ne ſe
» fie pas trop en ſes lumières; il penſe
» que, dans la recherche de la vérité,
» il doit régler l'uſage de ſa raiſon, &
» & ſe renfermer dans de juſtes bornes,
» également éloigné de la préſomption
» des Dogmatiſtes & de l'aveuglement
» des Pyrrhoniens, il tient un juſte mi-
» lieu entre un adhéſion trop facile &
» un entêtement incrédule; l'uſage lé-
» gitime de la raiſon eſt ce qui caracté-
» riſe eſſentiellement l'eſprit philoſo-
» phique. »

L'auteur conſidère *juſqu'à quel point le Philoſophe doit avoir égard au jugement du Public, & s'il peut s'en ſervir comme d'un acheminement à la vérité.* Il nous donne une idée juſte de cette portion des hommes qui mérite le nom de Public. Ce Public eſt en droit de nous juger, & de nous juger ſans appel; tous les genres de mérite reſſortiſſent à ſon tribunal; il ſçait diſtinguer l'homme extraordinaire du vrai héros & du bon Prince.

Le commencement du premier Chapitre de la troiſième Partie ſera du goût

de tous les lecteurs que n'a point gâtés l'abus de la Philoſophie, cette maladie épidémique du ſiècle. » Les ſentimens » que nous avons du bien & du mal » moral ſont uniquement l'effet de la » politique des premiers Légiſlateurs » ou de la convention des hommes réu- » nis en ſociété : voilà, d'après *Hobbes*, » *la Mettrie* & *la Fable des Abeilles*, le » pitoyable ſyſtême de quelques pré- » tendus Philoſophes de nos jours. Sui- » vant leur opinion, le juſte & l'injuſte » ne ſont qu'une ſuite des ſentimens de » l'utile & du nuiſible. La vertu & le » vice ne ſont que des rapports ; tout » ce qu'ils préſentent eſt relatif à l'hom- » me ſociable, & vivant de fait en ſo- » ciété. Si cela étoit vrai, il y auroit de » la différence entre les idées de bien » & de mal, de juſte & d'injuſte, tou- » tes les fois que les idées de l'utile & » du nuiſible ſeroient différentes. Il » s'enſuivroit de-là qu'un peuple pour- » roit appeller vice une action qu'un » autre peuple nommeroit vertu. Mais » je demande à ces beaux-eſprits qui » décident comme s'ils étoient ſuſcités » pour éclairer l'univers : Dans quelle » nation oſera-t-on ſoutenir qu'*Enée*,

» emportant ſur ſes épaules ſon père
» *Anchiſe* & ſes Pénates entre ſes bras
» pour les ſauver de l'incendie, ne fit
» pas une action plus vertueuſe en elle-
» même que celle que fit *Néron* lorſ-
» qu'il plongea un poignard parricide
» dans le ſein qui lui avoit donné le
» jour?..... Où trouver des peuples qui
» ne ſoient pas ſenſibles à la bienfai-
» ſance, à la compaſſion pour les mal-
» heureux, & à tout ce qui mérite le
» nom de vertu? Si l'on a trouvé dans
» quelques nations certains abus qui
» nous choquent, ils n'ont été autoriſés
» qu'à la faveur des idées du juſte & de
» l'injuſte dont on n'a pas toujours fait
» la véritable application dans les cir-
» conſtances particulières. »

Le goût du bon & du beau dans l'ordre phyſique n'eſt pas plus naturel à l'homme que le goût du bien dans l'ordre moral. L'auteur établit cette vérité qu'avant que les hommes euſſent fait des loix pour commander ou pour défendre certaines actions, les peuples avoient déja les idées du bien & du mal moral. Le Souverain Légiſlateur avoit déja écrit dans les cœurs ce qu'il vouloit qu'on obſervât. Cet ordre étoit

déja établi, & ceux d'entre les hommes qui ont entrepris de policer leurs ſemblables n'ont fait que lire dans leur propre cœur; il leur a ſuffi de conſulter la raiſon ſouveraine qui leur parloit intérieurement. L'auteur reconnoît que cet état violent de notre cœur dont l'agitation, le déſordre & la miſère ſont l'appanage, n'auroit pas lieu, ſi la nature humaine eût conſervé l'innocence où elle fut créée. Le dérangement affreux, ajoûte-t-il, où l'homme eſt à préſent, ne peut qu'être la peine & l'effet d'un premier déſordre de la part de l'homme. Ici ſont réunies les idées théologiques & les idées philoſophiques.

A la ſuite du *Vrai Philoſophe* ſont des Lettres critiques peu détaillées; on eût pu ſe diſpenſer d'en groſſir le volume. *L'hiſtoire, l'expoſition exacte & la réfutation du Pyrrhoniſme ancien & moderne* terminent l'ouvrage. Ces matières ont été tant de fois traitées, qu'il n'eſt guères poſſible d'éviter les répétitions; mais il eſt toujours utile de les remettre de temps en temps ſous nos yeux.

Vous trouverez par-tout dans le *Vrai Philoſophe* des notions juſtes du vrai

& de l'honnête, & ce livre annonce un homme ſage, inſtruit, judicieux, & un très-bon citoyen. Il ſe connoît mieux en Morale qu'en poëſie. » On nous fait, » dit-il, enviſager dans notre jeuneſſe » les ouvrages d'*Homère* & de *Virgile* » comme des chefs-d'œuvres inimita- » bles. Quel eſt pourtant l'homme ſenſé » & qui a du goût, qui ne juge avec » raiſon que la *Henriade* eſt ſupérieure » ou du moins égale à l'*Iliade* & à » l'*Enéide* ? »

Recueil Elémentaire d'Architecture.

Je vous ai déja rendu compte, Monſieur, des œuvres de M. *Neufforge*, Architecte & Graveur, intitulées : *Recueil Elémentaire d'Architecture*, approuvé par l'Académie Royale d'Architecture. Ces œuvres dont on va diſtribuer le cinquiéme volume, ſe débite toujours par Cahiers de ſix feuilles. Il eſt preſqu'impoſſible de concevoir la fécondité du génie de cet Artiſte ; mais ce qui vous étonnera le plus, c'eſt que toutes ſes productions ſont d'un bon ſtyle, d'un goût ſage & ſans faſte. Ce ne ſont point de ces compoſitions hazardées,

futiles & chimériques, dont on a inondé le Public depuis trente années, compositions qui n'ont pas peu contribué, au jugement même des meilleurs Architectes de nos jours, à répandre ce genre frivole jusques dans les monumens qui exigent le plus les vrais principes & le goût épuré de l'Art. Au reste, je n'entreprendrai point ici de vous détailler toute la perfection de ces œuvres. Qu'il me suffise de vous donner le titre de chaque volume, & de vous apprendre que M. le Marquis *de Marigny* a reçu de l'auteur ces jours derniers cette collection avec applaudissement, & qu'il a paru en desirer la continuation. Cette réception de la part de M. *de Marigny* est à coup sûr le plus grand des éloges pour l'auteur, & doit déterminer tous les Artistes, particulièrement les élèves qui se destinent à l'Architecture, à la décoration des Théâtres, &c, à se procurer ce Recueil qui d'ailleurs ne se débite qu'à raison de 20 sols le Cahier, M. *de Neufforge* étant aussi désintéressé qu'habile dans son Art.

Le premier volume, composé de douze Cahiers ou de soixante-douze Planches, offre les cinq Ordres en par-

ticulier, enſuite appliqués à différentes productions d'Architecture, tant pour la décoration intérieure qu'extérieure.

Le ſecond volume, compoſé auſſi de ſoixante-douze Planches, préſente diverſes élévations d'édifices, où, tour à tour, les Ordres préſident ou ſont ſupprimés, ſelon l'importance des objets, tels que les portes de ville, les fontaines, les Arcs de triomphe, Belvéders, Phares, Mauſolées, &c, &c.

Le troiſiéme volume eſt compoſé toujours de douze Cahiers, contenant chacun diverſes diſtributions très-ingénieuſes de bâtimens, depuis trois toiſes de face juſqu'à vingt-quatre toiſes avec les plans ſupérieurs, les élévations & les coupes.

Le quatrième volume eſt diviſé en deux Parties; ſçavoir de huit Cahiers qui préſentent encore des diſtributions de bâtimens depuis vingt toiſes de face juſqu'à cinquante; & de quatre Cahiers contenant des portes d'édifices publics, des niches, des croiſeés, des profils de menuiſerie & de différens compartimens à l'uſage des bâtimens ſacrés, publics & particuliers.

Enfin, le cinquième volume, ac-

tuellement ſous preſſe, offrira des jardins de propreté, des treillages, des fontaines jailliſſantes, des grottes, des orangeries, de la ſerrurerie, des baluſtres & baluſtrades, des entrelas, des piédeſtaux, des vaſes, des guaines, des piédouches, &c, autant de morceaux également intéreſſans & d'un genre grave & ſoutenu qui ne peuvent faire que beaucoup d'honneur à l'auteur, & contribuer au progrès de l'Art. Son ouvrage ſe vend chez lui-même rue Saint-Jacques, au Chariot d'or.

Eſtampes.

M. *Parizeau*, ce jeune & digne élève de M. *Deshays* dont je vous ai annoncé les premiers ouvrages, vient de graver deux tableaux de ſon Maître, qui ont été admirés au Salon. Ce ſont deux Martyres de S. *André*. Les Artiſtes & les connoiſſeurs ſont très-contens de ces gravûres; ils y trouvent la vérité & l'expreſſion des originaux. Elles ſont dédiées à M. *Deshays* lui-même, hommage préſenté par la juſtice & par la reconnoiſſance. Ces deux morceaux ſe vendent chez *Joullain*, Quai de la Mé-

gisserie, & chez l'Auteur, rue Mazarine, à l'Hôtel des Pompes.

Extrait d'une Lettre d'Avignon.

Pour nouvelle littéraire, je vous apprendrai, Monsieur, qu'on imprime dans cette ville des *Mémoires de la vie de François Pétrarque, avec des Dissertations & les Pièces Justificatives.* On y trouvera un grand nombre de découvertes nouvelles, & la traduction en François d'une grande partie des ouvrages de *Pétrarque.* La première Partie qui va jusqu'à la mort de *Laure* & qui formera un gros *in*-4°, paroîtra incessamment; la seconde Partie est fort avancée, & suivra de près la première. L'auteur de cet ouvrage est un homme qui joint beaucoup de talens à une grande naissance.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1761.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Eſſai ſur le Luxe.

IL y a long-temps qu'on diſſerte ſur le *Luxe*; les uns le condamnent avec la plus cruelle ſévérité; les autres le regardent comme l'ame des grands Etats, le premier moteur de la circulation des richeſſes; il vient de paroître un petit ouvrage nouveau ſur cette matière. L'auteur, dans ſon *Avertiſſement*, nous dit qu'ayant été interrogé par une perſonne de conſidération ſur la cauſe de la décadence du Commerce dans un certain païs, il apporta, entr'autres raiſons, celle du *Luxe*, ne pouvant pas admettre ſans de grandes reſtrictions ce ſyſtême, *que le Luxe étoit utile & même néceſſaire*,

ſur-tout dans un Royaume étendu ; on l'a ſollicité de mettre ſes idées par écrit. C'eſt ce qui a occaſionné l'*Eſſai ſur le Luxe*, dans lequel il ne blâme perſonne, & ſe contente de donner ſes vûes au Public qui les appréciera.

Il commence par nous rappeller tous les traits apologétiques ſous leſquels on a de nos jours repréſenté le *Luxe*. Mrs *Melon*, *Voltaire*, *Hume*, &c, ſe ſont épuiſés à ce ſujet en Diſſertations, vers & raiſonnemens captieux. » Voilà, » nous dit l'écrivain, le beau côté de » la médaille ; mais, comme ſouvent » ce qu'on voit dans un objet n'eſt pas » tout ce qu'on peut y voir, & qu'une » vérité, en nous interceptant la vûe » d'autres vérités, nous conduit ſouvent » à l'erreur, il ſe pourroit faire qu'en » approfondiſſant plus la matière, l'on » trouvât que, quoique preſque tout ce » qu'on vient de dire ſoit vrai juſqu'à » un certain point, le mal que le *Luxe* » exceſſif cauſe d'un autre côté eſt infi- » niment plus dangereux. La ſpécula- » tion confirmera ce que l'expérience » de tous les ſiècles nous a démontré. » C'eſt une vérité hiſtorique & conſ- » tante que le trop grand *Luxe* a tou-

» jours été l'avant-coureur de la deſ-
» truction d'un Etat : diſons plus, il en
» a preſque toujours été la cauſe. Le
» travail & l'économie ſont les princi-
» pes de la vraie proſpérité, & l'éclat
» du faſte & de la magnificence n'eſt
» ſans cela qu'une fauſſe ſplendeur qui
» cache la miſère. »

L'auteur fait enſuite un examen très-bien raiſonné de ce qu'on entend par le mot *Luxe*, & des diverſes eſpèces de luxe. Le *Luxe* qu'on blâme dans cet *Eſſai* eſt celui qui excite pluſieurs à faire une dépenſe au-delà de ce que leurs facultés leur permettent, par la conſidération attachée à ce *Luxe*, par le mépris où tombent ceux qui ne ſont pas en état de l'étaler, par l'univerſalité de ſon uſage, par l'opinion d'autrui ; ce qui fait que le ſuperflu, l'inutile, le frivole, ſont preſque devenus néceſſaires & indiſpenſables. Il ſe ſert d'une comparaiſon auſſi ſolide qu'ingénieuſe pour nous montrer tous les déſavantages de ce *Luxe*. » Ce ſont de ces branches gour-
» mandes qui deſſèchent le tronc &
» épuiſent les racines. Un habile Jar-
» dinier les retranche ; on peut, à force
» d'engrais, de fumier & de ſerres chau-

» des, avoir une récolte précoce &
» brillante ; mais cette fécondité qui
» étonne s'épuiſe par l'abus de ſes for-
» ces ; la langueur & la ſtérilité s'en-
» ſuivent. »

Il eſt encore phyſiquement vrai, nous dit-il, qu'un *Luxe* exceſſif amollit le corps & affoiblit le courage ; ce ſont-là de ces vérités inconteſtables. Ecoutons-le lui-même. » Quand un *Luxe* exceſſif
» fait que les Arts ſont lucratifs en rai-
» ſon inverſe de leur utilité, les plus
» néceſſaires deviennent pour lors les
» plus négligés, & l'Etat ſe dépeuple
» par la multiplication des ſujets qui lui
» ſont à charge,... Ce qui affoiblit cha-
» que membre d'un corps doit néceſ-
» ſairement affoiblir tout le corps : or
» le *Luxe* exceſſif affoiblit ſans contre-
» dit preſque tous les ordres d'un corps
» politique dans l'état phyſique & dans
» l'état moral ; par conſéquent, il doit
» ruiner & détruire la conſtitution de
» ce corps. »

Voici le tableau qu'on nous préſente des torts réels que le *Luxe* fait au Commerce. » Il y a 70 ans que les plus grands
» Négocians d'une ville qui a été & qui
» eſt encore une des plus commerçantes

» de l'Europe (Amſterdam) n'avoient » ni jardins ni maiſons de campagne » comparables à celles que leurs Com- » mis poſſèdent aujourd'hui. La conſ- » truction & la dépenſe immenſe de » l'entretien de ces Palais de Fées ou » plutôt de ces gouffres n'eſt pas le plus » grand mal; mais la diſtraction & la » négligence que ce *Luxe* cauſe, por- » tent ſouvent un grand préjudice dans » les Affaires & dans le Commerce..... » Vingt Commis dans un grand Comp- » toir ſont plus utiles à la Société que » l'entretien de vingt laquais; un grand » Négociant, par la geſtion de ſon com- » merce, procure le pain à un plus » grand nombre de gens que ne fait le » faſte d'un grand Seigneur. » L'auteur fait voir que le défaut d'économie ou plutôt l'abus du *Luxe* eſt la cauſe de l'expatriation de bien des citoyens, & attaque la propagation de tout côté. Un père qui a trois ou quatre enfans & qui conſume tout ſon revenu, qui a élevé & accoutumé ſes enfans à ce *Luxe*, les rend malheureux. » On s'expatrie, » dit-il, on devient célibataire, on » tombe dans l'indigence, on augmente » le Monachiſme, on ſe jette dans le

» Militaire, & c'eſt peut-être le ſeul » bien qui en réſulte; mais *c'eſt tou-* » *jours un corps qui dévore ſes propres* » *membres.* » Si le *Luxe* étoit plus modéré, & qu'il y eût plus de citoyens aiſés, l'on vendroit à Lyon, par exemple, un tiers plus d'étoffes communes; on y employeroit plus de monde; on gagneroit davantage ſur le nombre d'étoffes modeſtes qu'on ne gagne ſur les Parantes ſuperbes en or & en argent.

Le morceau ſuivant eſt encore digne d'être remarqué. » Le moyen le plus ſpé- » cifique ſeroit celui qui ôteroit, par » une ſage légiſlation, cette ridicule » conſidération à un extérieur frivole, » & l'attacheroit à un mérite réel, & » qui détruiroit ce mépris injuſte où la » ſimplicité modeſte eſt tombée par une » dépravation de goût & de raiſonne- » ment; celui, dis-je, qui, par une » ſage légiſlation, trouveroit le ſecret » de détruire ce preſtige, rendroit un » grand ſervice à l'humanité; la vertu » & l'émulation renaîtroient; le vice & » la fatuité ſe cacheroient. Après la pro- » mulgation des loix ſomptuaires divi- » ſées en pluſieurs claſſes ſelon les dif- » férens ordres de l'Etat, on pourroit

» encore tâcher de distinguer la vertu
» & le mérite par quelque marque équi-
» valente à la suppression de l'éclat ex-
» térieur, pour pouvoir du moins aspi-
» rer à ce qu'on tâche tant de mériter.
» Je voudrois que tout Négociant, tout
» Commerçant en détail, tout Trafi-
» quant, tout Manufacturier, tout Ar-
» tiste, tout Laboureur qui feroit voir
» au Gouvernement qu'il auroit aug-
» menté son bien fonds & son pa-
» trimoine de la moitié ou d'un quart
» par des voies honnêtes & légitimes,
» eût une distinction honorable, par
» exemple, un *Ordre du Mérite*, qui lui
» concilieroit l'estime du Prince qui
» donne le ton, &, par conséquent, la
» considération du contemporain. Tout
» homme qui, à sa mort, n'auroit point
» laissé à ses enfans ou à ses héritiers le
» patrimoine & les biens de son père,
» perdroit le titre distinctif, & rece-
» vroit quelque légère flétrissure, à
» moins que des accidens inévitables
» n'en fussent la cause. »

L'auteur finit ainsi : » Qu'on n'oublie
» pas que je suis convenu que ce qui est
» *Luxe* dans un temps & pour un ordre
» ou classe de gens, ne l'est pas pour

» l'autre. Ce ſeroit confondre le *Luxe* » avec la dépenſe. Le *Luxe* qui détruit » une petite République, ne détruiroit » peut-être pas un grand Royaume. » Mais il y a un degré de *Luxe* nuiſible » à la Monarchie la plus opulente. L'u- » ſage univerſel du vin eſt un *Luxe* rui- » neux pour l'Angleterre, & ne l'eſt » nullement en France. Il y a pluſieurs » objets de cette nature; le détail & » l'analyſe de toutes ces diſtinctions eſt » peut-être ce qu'il y a de plus important » pour l'humanité. Je ſuis perſuadé que » le bien public, le repos des familles » en dépend, ainſi que la gloire des Sou- » verains, le bien-être de notre ſiècle, » & celui de la Poſtérité. »

Je ne vous ai cité de ce petit ouvrage que des morceaux détachés; il mérite d'être lû en entier, d'autant plus que ce n'eſt qu'une Brochure *in-douze* de 34 pages. Vous y trouverez des raiſonnemens ſolides & des détails intéreſſans, qui partent d'un eſprit droit & d'un cœur patriotique. Le ſtyle d'ailleurs eſt énergique & correct.

Epître à la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Soissons.

L'auteur de cette *Epître*, que vous lirez avec plaisir, est M. *Combe*, de l'Oratoire, Professeur de Rhétorique au Collège de Soissons.

. . . *Omnis feret omnia tellus.* Virg. Ecl. 4.

Qu'un autre de l'Orgueil encense les idoles ;
Mes yeux ne sont point éblouis
De ces Divinités frivoles :
Triptolèmes * nouveaux, c'est à vous que j'écris.
Mépriſé trop long-temps, l'Art de l'Agriculture
Reprend dans l'univers sa première splendeur.
Le plaisir innocent de puiser son bonheur
Au sein fécond de la Nature,
N'est plus pour l'homme un deshonneur.
De toutes parts dans ma patrie,
A la voix de Louis s'éveille l'industrie ;
Et le François devient Agriculteur.

Au temps heureux du monde en son enfance,
Dispersés dans les bois les paisibles humains,
Dans les douceurs de l'innocence,
Se nourrissoient du travail de leurs mains.

* *Triptolème* inventa la charrue.

La charrue étoit la nobleſſe
De ces premiers Cultivateurs ;
Les troupeaux faiſoient leur richeſſe ;
Les Rois dans ces beaux jours étoient des Laboureurs.
Dans l'enceinte même des Villes,
Long-temps de la Campagne on conſerva les mœurs ;
Long-temps, parmi les Arts utiles ;
L'Agriculture eut les premiers honneurs.

J'ouvre les faſtes de l'Hiſtoire :
Par-tout je vois cet Art divin
Des Etats enfanter la gloire,
Et le bonheur du genre humain.
Sur le Trône je vois des Princes *,
Pour fertiliſer leurs Provinces,
Eux même au labourage inſtruire leurs ſujets.
Dans la Grèce je vois des Sages **
De la Nature, en leurs ouvrages,
Développer tous les ſecrets ;
Et *Thémis* venger les outrages ***
Faits aux Miniſtres de *Cérès*.

* *Hiéron*, *Attale*, *Archelaüs* ont écrit ſur l'Agriculture.

** *Platon*, *Xénophon*, *Ariſtote*.

*** A Athènes, celui qui avoit volé les outils propres au labourage ou tué le bœuf qui ſervoit à la charrue, étoit puni de mort.

Quel triomphe s'offre à ma vûe!
Dans les murailles de Sidon,
On confie à des mains qui menoient la charrue *
Le ſceptre de *Pygmalion*.
A Rome, je vois les *Camilles*,
Pour cultiver les champs, abandonner les villes.
Je vois avec tranſport deſcendre ces guerriers
Des honneurs de la Dictature
Aux travaux de l'Agriculture,
Et préférer ſes fruits à leurs lauriers.
Dans ces temps fortunés, les terres orgueilleuſes
De voir des mains victorieuſes
Traîner la herſe & le rateau,
Par un produit toujours nouveau,
De payer leur travail étoient ambitieuſes.

Il eſt encor des Souverains
Qui, dignes de ces vrais Romains,
Des préſens de *Cérès* décorent leur couronne.
La Chine voit un Empereur **.

* *Abdolonime.*

** Tous les ans l'Empereur de la Chine trace lui-même quelques ſillons avec la charrue, & les plus diſtingués de ſa Cour imitent ſon exemple.

Pour tracer des ſillons, deſcendre de ſon trône;
Et, le ſoc à la main, devenir Laboureur.

Louis, de ſes ſujets moins Souverain que pére,
Fixe ſes regards ſur nos champs;
La ſtérilité, la miſère
Offrent à ſon amour des ſpectacles touchans.
Son cœur s'attendrit ſur la France,
Et digne de ſervir ſes vœux,
Bertin * dans nos climats rappellant l'abondance,
Nous annonce des jours heureux.

Depuis long-temps dans une nuit profonde,
L'art d'enrichir la terre étoit enſéveli.
Le Préjugé, ce fier tyran du monde,
Dans les champs s'étoit établi.
Là, placé comme ſur un trône,
Un bandeau ſur les yeux, il preſcrivoit des loix.
Là, *Bacchus*, *Cérès* & *Pomone*
Voyoient avec douleur qu'entraînés par ſa voix,
Leurs Miniſtres dans l'eſclavage,
Ne connoiſſoient plus dans leur art
D'autre principe que l'uſage,
Et d'autre loi que le hazard.

* M. le Contrôleur Général.

Alors la Nature indignée
De ſe trouver abandonnée
A cette foule d'ignorans,
Sembloit rougir d'être fertile,
Et par fierté devenue inutile,
Fruſtroit leurs vœux de ſes préſens.
Enfin, ſortis de leurs entraves,
A l'aveugle tyran dont ils étoient eſclaves,
Nos Laboureurs ſont arrachés.
La terre avec plaiſir reprenant ſa parure,
A leurs travaux va rendre avèc uſure
Les biens que dans ſon ſein elle tenoit cachés.

Depuis long-temps dans ſa chaumière,
L'infortuné Cultivateur
Maudiſſant ſon état, le Ciel & la lumière,
Traîne dans le mépris le poids de ſon malheur;
Tandis que dans le ſein des villes,
Avec honneur placée aux premiers rangs,
La foule des Arts inutiles
Triomphe chez le peuple ainſi que chez les Grands:
Ingrats & cruels que nous ſommes!
Celui qui nous nourrit eſt laiſſé dans l'oubli,
Et le plus utile des hommes
Eſt auſſi le plus avili.

Console-toi, peuple champêtre.
Enfin de plus beaux jours éclairent tes hameaux ;
Après un long Hyver le Printemps va renaître,
Et pour jamais vont disparoître,
Avec nos préjugés, ton opprobre & tes maux.

Je ne verrai donc plus la honte & l'indigence
A *Cérès* éplorée arracher ses enfans,
Et des peuples entiers abandonner nos champs
Pour aller avec arrogance,
Vils esclaves de l'opulence,
Insulter au malheur des temps.

Je ne verrai donc plus une aveugle Déesse
Enchaîner à son char d'orgueilleux Laboureurs,
Qui de l'Agriculture indignes déserteurs,
Pour faire oublier leur bassesse,
Venoient dans nos Cités acheter des honneurs.
Eh ! pourquoi nos Cultivateurs
Du plus noble des Arts quitteroient-ils ces charmes ?
D'illustres citoyens partagent leurs sueurs,
Et Louis vient tarir les larmes
Que faisoient couler leurs malheurs.

Quelle ravissante peinture
Leur destinée offre à mes yeux !

Enfans chéris de la Nature,
Le Travail, les Ris & les Jeux
Répandront ſur leurs jours une volupté pure;
Nos Laboureurs ſeront des demi-Dieux.

Je crois les voir dans les campagnes
Bénir dans leurs concerts le plus aimé des Rois.
Aux tendres accens de leurs voix
Les Faunes quittent les montagnes,
Les Dryades ſortent des bois.

Pomone, *Cérès* & *Silène*,
Unis enſemble dans la plaine,
Danſent au ſon du chalumeau.

Donnant la main à l'*Hyménée*,
Une Jeuneſſe fortunée
Se joue à l'ombre d'un ormeau.
Une couronne ſur la tête,
Et des guirlandes dans ſes mains,
La Liberté conduit la fête,
Et tous avec tranſport béniſſent leurs deſtins.

C'eſt vous, chers Soiſſonnois, qui ſur cette contrée
Ferez briller des jours ſi doux.
Le ſiècle de *Saturne* & l'Empire de *Rhée*
Vont reparoître parmi nous.

Qu'il eſt glorieux pour nos villes *
De raſſembler des citoyens
Pour qui le plaiſir d'être utiles
Eſt le premier de tous les biens !
Et toi qui de nos champs ranimes l'eſpérance **
Avec un zèle actif & généreux,
Souffre que mes tranſports te rendent par avance
Le tribut de reconnoiſſance
Que tu viens d'acquérir ſur nos derniers neveux.

Lettre ſur la Gaîté Françoiſe.

On vient de donner une ſeconde édition de l'excellent Diſcours du P. *Cerutti* Jéſuite ſur la queſtion propoſée par l'Académie des Jeux Floraux pour l'année 1761 : *La lumière des Lettres n'a-t elle pas plus fait contre la fureur des Duels que l'autorité des Loix ?* A Lyon chez *Aimé Delaroche*, Imprimeur-Libraire du Gouvernement & de l'Hôtel de Ville. Vous vous rappellez, Monſieur, les juſtes éloges que j'ai donnés à cet ouvrage ; je ne les répéterai

* Soiſſons & Laon, où ſont établis deux Bureaux de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité.

** M. *Meliand*, Intendant de Soiſſons.

pas ici ; je ne veux vous parler que d'un nouvel écrit du P. *Cerutti* ajoûté à cette édition qui a pour titre : *Lettre ſur les avantages & l'origine de la Gaîté Françoiſe.* L'auteur débute adroitement par nous louer ; il nous dit que nous ſommes les plus aimables & les plus ſociables des hommes. » A quelques excep-» tions près, pourſuit-il, le badinage » eſt le caractère marqué de votre na-» tion ; vous badinez au Conſeil, vous » badinez à la tête d'une armée ; le ba-» dinage va ſe placer dans toutes vos » converſations ; il va ſe placer dans » tous vos écrits. J'ai connu des Prédi-» cateurs qui trouvoient moyen de le » placer juſques dans leurs ſermons. » Le P. *Cerutti* a été tellement frappé de ce caractère de gaîté (il eſt étranger) qu'il n'a pu s'empêcher de faire là-deſſus quelques réfléxions. » Les eſprits » qu'on nomme graves, & que je nom-» me triſtes, ſentent fort peu les bons » ſuccès, & infiniment les mauvais. » Leur imagination, chargée d'idées » noires, en admet difficilement d'au-» tres ; ils aggravent le poids de leurs » malheurs en y joignant celui de leurs » craintes ; ils troublent le cours de

» leurs plaiſirs en y mêlant le poiſon
» de leurs inquiétudes. Si la ſcène du
» préſent déploie à leurs yeux de rians
» ſpectacles, ils ſe tranſportent ſur la
» ſcène de l'avenir, & s'y préparent de
» loin les ſpectacles les plus déſolans.
» Félicitez-les, ils ſoupçonnent des fla-
» teurs; ils ſoupçonnent des railleurs ſi
» vous les conſolez; heureux parce
» qu'ils ſentent, ils ſont toujours mal-
» heureux parce qu'ils imaginent; ja-
» mais à leur aiſe, en marchant ſur les
» roſes ils ne reſſentent que les épines;
» abattus ſous les moindres coups, la
» pierre qui les frappe eſt un rocher
» qui les écraſe. » A ce tableau ſi bien caractériſé eſt oppoſé celui du caractère gai qui n'eſt pas moins bien deſſiné. » Un caractère naturellement gai
» ſe joue de tout, des peines, des dif-
» ficultés, des revers mêmes; il éclaire
» d'une lumière douce & aimable tout
» ce qui l'environne; il donne une
» teinte de joie à tout ce qu'il touche;
» il ne vole d'objet en objet que pour
» voler de plaiſir en plaiſir. Il ſe conſole
» du paſſé par le préſent, du préſent par
» l'avenir; en tout il ne ſaiſit que les
» côtés qui lui ſont analogues, & gliſ-

» ſant avec rapidité ſur ce qu'il pourroit » y avoir de triſte & de fâcheux, il » court ſe repoſer avec tranſport ſur ce » qu'il y a d'heureux & d'agréable. »
On pourroit répondre au P. *Cerutti* que ce caractère dont il fait tant l'éloge, perd du côté du ſentiment ce qu'il poſſède en gaîté; les grandes images ne s'arrêtent point dans ces ames qui ſouvent ſont ſuperficielles, & il eſt rare qu'on ait beaucoup de génie avec beaucoup de gaîté. Aſſûrément *Corneille*, *Molière* & *la Fontaine*, les trois génies originaux de notre nation, n'étoient pas *rieurs*.

Le P. *Cerutti* continue de peindre ſous des traits particuliers la gaîté Françoiſe. Dire que *Henri IV*, le Duc *d'Orléans* Régent & le Maréchal *de Villars* n'ont fait de grandes choſes & n'ont eu des ſuccès & de l'éclat que parce qu'ils étoient gais, n'eſt-ce pas être trop prévenu en faveur de ſon opinion? Certainement Paris n'ouvrit pas ſes portes au rire de *Henri IV*. Ce n'eſt pas en plaiſantant que *Philippe* entretint l'harmonie & la paix dans l'Europe, & que *Villars* ſauva la France à *Denain*.

» La première de tant de cauſes de

» votre gaîté, pourſuit notre auteur, » m'a paru être la nature de votre cli- » mat; vous tenez de lui cette légèreté, » cette vivacité qui vous donne, ce » ſemble, une ſeconde ame que les » autres peuples n'ont point. L'inaction, » qui eſt leur ſituation la plus douce, » vous eſt preſqu'inſupportable. Vous » appellez ennui ce qu'ils appellent re- » pos; c'eſt pour eux un tourment que » d'agir, que de ſe mouvoir, que de » rouler éternellement dans un tour- » billon de projets & d'affaires; mais » c'eſt un beſoin pour vous. Sans doute » que les eſprits qui vous animent ſont » ou en plus grande quantité, ou d'une » forme plus déliée & plus agile. Vous » ne marchez pas, vous courez; vos » paroles ſe précipitent plutôt qu'elles » ne ſe ſuivent; vous dites plus de cho- » ſes ou du moins plus de mots en une » converſation qu'un Anglois en cent. » Il faut à un étranger des heures entiè- » res pour conſidérer une curioſité, un » bâtiment ſuperbe. Le coup d'œil d'un » François les parcourt en un inſtant; » l'un eſt une tortue qui ſe traîne len- » ment & avec effort ſur la terre; l'au- » tre un aigle qui, dans le même mo-

» ment, quitte la terre & plane dans » les Cieux. »

Le P. *Cerutti* prétend avec raiſon que la gaîté ne ſçauroit ſe trouver dans un Etat Républicain. » L'idée, dit-il, d'a- » muſement & de badinage ne s'allie » pas trop aux idées graves de liberté » & de politique; une chanſon réjoui- » roit aſſez peu des gens occupés d'une » guerre, d'un Traité de paix, d'un » ſyſtême d'adminiſtration, & les ridi- » cules d'un particulier ne ſont rien » pour celui qui contemple ſans ceſſe » les beſoins du Public. Dans une Ré- » publique bien conſtituée, les eſprits » s'élèvent naturellement au grand; ce » ne ſera donc qu'avec peine qu'ils deſ- » cendront au frivole. »

Après avoir prouvé qu'on peut encore moins rire dans un Etat Deſpotique, l'écrivain aſſigne le ſéjour de la gaîté dans l'Etat Monarchique. » Veut-on ſe » convaincre parfaitement de la diffé- » rence qu'il y a ſur ce point entre une » République, un Etat Deſpotique & » une Monarchie? Que l'on conſidère » une famille; le père gouverne, les » eſclaves languiſſent, les enfans s'a- » muſent; le père repréſente les Ré-

» publicains, les eſclaves ces malheu-
» reuſes victimes d'un Deſpote, & les
» enfans ces ſujets fortunés d'un Mo-
» narque. » Cette comparaiſon eſt auſſi juſte qu'ingénieuſe.

L'auteur termine ainſi ce joli morceau. » Après vous avoir parlé de l'ori-
» gine & des avantages de la gaîté Fran-
» çoiſe, vous me demanderez peut-
» être de vous en montrer les dan-
» gers; mais je vous laiſſe ce ſoin. C'eſt
» à vous, comme François, à dire du
» mal de votre gaîté par humeur ou par
» modeſtie, & c'étoit à moi, comme
» étranger, à en dire du bien par juſ-
» tice.

» Ne penſez-vous pas, Monſieur, qu'un pareil étranger doit être naturaliſé parmi nous? Cette bagatelle littéraire eſt extrêmement agréable & brillante de légèreté & d'imagination; il ſe trouve quelques familiarités dans l'expreſſion que l'auteur eût pû ſupprimer; mais il ne faut pas perdre de vûe que c'eſt une Lettre qu'il écrit, & que ce genre comporte d'aimables négligences.

Lettre à M. Fréron, sur une des notes placées à la suite du Discours du P. Cerutti.

Permettez-moi, Monsieur, d'éclaircir avec vous un fait inséré dans la 10e Lettre du cinquième volume de votre présente *Année Littéraire*, page 208. Vous le citez d'après l'auteur d'un Discours sur les Duels pour résoudre la question proposée par l'Académie des Jeux Floraux : *Si la lumière des Lettres n'a pas plus fait contre les Duels que l'autorité des Lois ?* L'auteur embrasse l'affirmative ; j'entrerois volontiers dans son opinion, si j'avois à me décider. *Exarmata sunt jura*, dit *Tertulien ;* les loix ont bien peu de force sur l'esprit des hommes qui sont en garde contre tout ce qui contrarie l'amour de l'indépendance. Les loix agissent d'une manière trop brusque, au lieu que la domination des Lettres s'établit par degrés ; celles-ci se font aimer, & les loix n'inspirent que la crainte ; la différence des unes aux autres est précisément celle d'un père qui rend ses volontés aimables & d'un maître qui fait redouter

ſon empire, celle enfin d'une douce roſée & d'une pluie orageuſe.

Le Diſcours eſt ſuivi de quelques notes; voici, Monſieur, celle qui m'a ſcandaliſé. » L'Egliſe autoriſoit les » duels; elle ſouffroit que l'on dît des » meſſes pour ceux qui alloient ſe bat» tre, & qu'on donnât la communion » avant le combat. » Je demanderois à l'auteur, ſi j'avois l'honneur de le connoître, ce qu'il entend par l'Egliſe. On ne doit pas abuſer des termes, & celui-ci étant conſacré par la Religion, ne peut être pris en un autre ſens. Il ſignifie dans le cas préſent la plus grande partie des Prélats avec le chef à leur tête. Telle eſt l'Egliſe enſeignante; & l'Egliſe ainſi conçue, comme elle doit l'être, n'a jamais approuvé le duel, ni par conſéquent autoriſé l'homicide.

Si l'auteur s'étoit contenté d'avancer que certains Evêques ont honoré le Duel de leur préſence, que les Moines de Saint-Maur l'ont permis à leurs ſerfs, & que des Officiaux ignorans l'ordonnoient quelquefois, perſuadés que la victoire ſe déclareroit du côté de la juſtice; je lui répondrois qu'une telle conduite ne doit point s'imputer à l'Egliſe qui

qui souffre, à la vérité, dans quelques-uns de ses membres, & qui voit rarement ses décisions les plus solemnelles passer d'une voix unanime. L'Eglise a dans tous les temps proscrit le Duel; le Concile de Trente qui le défend sous peine d'excommunication, n'a point fait une nouvelle loi; il confirme les anciens Canons: *Qui verò pugnam commiserint. juxta sacros Canones puniri debent. Sess. 25 de reformat. cap. 19.* Il débute par ces paroles remarquables: » Quel horrible » usage le Démon a-t il introduit dans » l'Eglise de Dieu pour faire périr les » ames, en frappant les corps d'une » mort naturelle! Que ne nous est-il » donné de l'exterminer de dessus la » terre, d'en purger tout-à-fait la so- » ciété des fidèles Chrétiens! »

Saint Raimond de Pennafort cite plusieurs Canons qui condamnent les Duels, lors même qu'ils étoient ordonnés par les Juges, pour découvrir la vérité, parce que c'est une manière de tenter Dieu; la coutume des lieux ne peut les autoriser, les abus ne cessant pas d'être un désordre, quoiqu'ils regnent depuis long-temps. Ainsi les Juges, les Assesseurs, ceux qui donnent

conseil, qui protègent, les Prêtres qui bénissoient les athlètes avant le combat, sont soumis à l'anathème, &, si quelqu'un vient à perdre la vie, ils sont tous coupables d'homicide, & tombent dans l'irrégularité Canonique.

L'auteur, sur la foi d'un prétendu manuscrit, rapporte que le Pape *Eugène III* étant consulté sur le Duel, répondit : *Utimini consuetudine vestrâ, agissez selon vos usages.* Le Pontife avoit été disciple de *S. Bernard* qui lui adressa ses livres *de la Considération ;* il monta sur la chaire de *S. Pierre* au milieu du douzième siècle. Ce fut lui qui approuva le Décret de *Gratien* où nous lisons plus d'un Canon contre le Duel, entr'autres, celui de *Nicolas I* qui interdit tous les combats singuliers, ne voulant pas que l'exemple de *David* & de *Goliath* puisse tirer à conséquence. Comment concilier l'approbation d'une doctrine pareille avec la concession dont parle l'auteur? Nous avons quelque chose de plus positif à lui opposer ; c'est une Décrétale d'*Alexandre III*, lequel, en condamnant le Duel & les Tournois, nous avertit qu'il imite en cela *Innocent II* & *Eugène III* ses prédécesseurs,

Je la rapporterai toute entière, parce qu'elle eſt déciſive. *Felicis memoriæ Innocentii & Eugenii prædeceſſorum noſtrorum veſtigiis inhærentes, deteſtabiles illas nundinas vel ferias, quas vulgò Torneamenta vocant, in quibus milites ex condicto convenire ſolent & ad oſtentationem virium ſuarum & audaciæ temetate congredi: undè mortes hominum & animarum pericula ſæpè proveniunt, fieri prohibemus: quod ſi quis eorum ibi mortuus fuerit, quamvis ei poſcenti pœnitentia non negatur, Eccleſiaſticâ tamen careat ſepulturâ. Ex Concil. Lateran. lib. 5. Decretal. tit. 13. de torneamentis. Cap. 1.* Cette pièce, citée par le Concile de Trente en ſon Décret contre les Duels, fait tomber en pouſſière la ſuppoſition de l'auteur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 15 Novembre 1761.

LETTRE XIV.

Le Patriote Artéſien.

C'Eſt toujours avec une nouvelle ſatisfaction, Monſieur, que je vois ſortir de nos preſſes quelque ouvrage

utile. Celui dont je me propose de vous parler aujourd'hui traite encore de l'*Agriculture*. Nous en sommes redevables à un ancien Militaire qui cherche à rendre avantageux à la Province qui l'a vû naître, le loisir dont il jouit. Le livre qu'il vient de nous donner a pour titre; *Le Patriote Artésien dédié à Monseigneur le Comte d'Artois. Par M. de ***, ancien Officier de Cavalerie*; un volume *in*-8° d'environ 350 pages chez *Despilly* rue S. Jacques, à la Vieille Poste, & *le Clerc* au Palais.

M. *de* ***, dans sa Préface, fait avec raison l'éloge de tous les peuples de l'Antiquité qui ont regardé la culture des terres comme le principe de leur bonheur. Les Egyptiens ont été nos premiers maîtres en ce genre ainsi que dans toutes les sciences. » Ce qui distinguoit leur Gouvernement de celui » des autres peuples étoit une grande » union entr'eux & leurs chefs, une » liaison essentielle entre tous les con» citoyens, & une obéïssance exacte » aux loix. Aucun peuple n'a poussé » plus loin qu'eux les ressorts de leurs » connoissances dans *l'Agriculture, le Commerce & les Arts.*»

Rome, ſous les loix de la République, s'eſt rendue heureuſe par l'exemple de ces premiers peuples; mais à meſure que ſes habitans s'éloignèrent de cette ſimplicité primitive, on la vit tomber en décadence; ce qui fournit à l'auteur l'occaſion de faire cette remarque d'après M. *de Monteſquieu.* » Devrions-nous avoir beſoin que l'on reproduiſît ſans ceſſe à nos yeux ces » objets d'actions qui ont rendu nos pères, les *Germains*, ſi floriſſans? Tout » eſt changé chez nous; le faſte de Rome, depuis la chûte de la Républi- » que, a été notre modèle, & aſſervis » ſous le brillant faſtueux des arts de » frivolité, nous ſommes devenus mé- » connoiſſables à nos pères. » C'eſt à ce faſte dangereux qu'il faut s'en prendre, ſi l'*Agriculture* a été abandonnée, & ſi l'on ne s'eſt réſervé que le ſimple néceſſaire, ſoit par le défaut de bras pour la culture, ſoit par celui de l'aiſance. Ce défaut d'*Agriculture* a fait abandonner le Commerce de néceſſité, & on lui a ſubſtitué un Commerce frivole. Le nouvel art ſpéculatif des Finances a détruit l'union des nations. Ce Commerce à la » mode a dépeuplé nos campagnes, &

» sacrifié nos Cultivateurs, a détruit la » circulation nécessaire, & a mis la na- » tion au point de mépriser le solide » de ces Arts qui faisoient la gloire de » nos pères. »

Après avoir fait sur un sujet aussi intéressant quelques réflexions qui ne sont malheureusement que trop justes, & avoir rendu justice aux Citoyens * zélés qui, animés du même desir que lui, n'ont cessé de nous rappeller l'esprit de nos ayeux, l'auteur ajoûte » que ce n'est » pas dans la simple *Agriculture* que » consiste la seule félicité des Etats; » c'est dans tous les Arts de nécessité » première, conséquemment dans le » vrai point d'un Commerce, & dans » l'objet des Arts. » Ce qui le conduit naturellement à diviser son ouvrage en trois Parties, dont la première traite de *l'Agriculture*, la seconde du *Commerce*, & la troisième des *Arts*. M. *de* *** termine sa Préface par cette réflexion qui est celle d'un vrai patriote. » Heureux » si je puis remplir les vœux de mes » concitoyens, & m'attirer les suffra-

* Mrs *Duhamel*, *la Salle*, *Patullo*, *Tillet*, *Turbilly*, *Châteauvieux*, &c.

» ges de ma nation ! Comme c'eſt fon
» ſeul bonheur auquel j'aſpire, je ſerai
» flaté du deſir que j'ai eu de le lui pro-
» curer. »

Au commencement de la première Partie, (*l'Agriculture*) on trouve un état de la fertilité du païs d'*Artois* juſqu'en 1690. Vous ſçavez, Monſieur, que cette Province fut cédée à la France par le Traité de Nimègue en 1678. Juſques-là elle avoit été ſous la domination des Eſpagnols. Elle ne contient que treize lieues de diamètre, & elle eſt arroſée par les rivières d'*Aa*, de *la Lis* & de l'*Eſcarpe*. Ses bornes à l'Orient & au Nord ſont la *Flandre Flamingante*, au Midi la *Flandre Françoiſe*, *la Picardie*, *le Boulonnois* & *le Calaiſis* la bornent au Couchant. Au moyen des différens canaux dont elle eſt traverſée, elle pouvoit facilement ſe procurer les matières premières dont elle avoit beſoin, & ſe défaire du ſuperflu de celles qui croiſſoient chez elle. Le Commerce d'exportation & celui d'importation ſe faiſoit avec facilité ; il n'y avoit point de tribut ſur les objets de ce Commerce.

L'auteur donne une longue liſte des

marchandiſes dont cette Province faiſoit le commerce. On voit par-là qu'il étoit conſidérable. Ce ne fut qu'en 1569 que les Eſpagnols mirent un impôt réel; il ne ſe montoit qu'à 221035 liv. On ne connoiſſoit point le luxe, & chacun jouiſſoit du fruit de ſes peines & de ſes travaux.

Telle étoit la Province d'Artois; telle elle a ſubſiſté juſqu'en 1690 ou environ. Elle étoit alors depuis 12 ans ſous la domination de la France. Le Patriote trace un tableau de l'état actuel du païs d'Artois; il expoſe les guerres de la fin du regne de *Louis XIV* dont il fut le théâtre, les impôts que la durée de ces guerres força d'établir & même d'augmenter, le commerce des grains, qui faiſoit ſon unique reſſource, gêné dans ſon exportation; ce qui obligea les Anglois & les Hollandois de ceſſer de s'y approviſionner, comme ils l'avoient fait juſques-là. D'ailleurs, ces peuples ayant ſenti toute l'importance de l'*Agriculture*, avoient commencé à l'exciter par des encouragemens; ils ſe voyoient par-là en état de ne plus tirer des bleds étrangers pour leur ſubſiſtance, & ils commençoient même à

pouvoir en exporter de leur superflu. Le malheur des temps, suite inévitable de la guerre, mit le Gouvernement dans la nécessité de créer différens Offices Municipaux, de Police, &c. L'auteur fait une longue énumération de tous ces différens Edits jusqu'à celui d'Août 1759. Il attribue aussi le dépérissement du *Commerce* & la chûte des *Manufactures* à la révocation de l'*Edit de Nantes* qui obligea un nombre infini de citoyens de s'expatrier, & d'aller porter leur industrie chez l'étranger. Il n'est donc pas étonnant de voir cette Province dans l'état de langueur où elle se trouve à présent. » Ses habitans qu'en » 1698 on faisoit monter à 2000000, » étoient réduits en 1735 à 196778, » & peut-être ce nombre à présent se » trouve-t-il diminué d'un tiers. »

L'auteur examine les *moyens généraux & particuliers de ranimer dans le Païs d'Artois l'Agriculture, le Commerce & les Arts.* » Le premier & le principal » remède, dit-il, est dans la bonté du » Souverain; attendons de ses soins pa- » ternels qu'il soulagera, aussi-tôt qu'il » lui sera possible, la Province d'*Ar-* » *tois* de ce grand nombre d'impôts

» dont les guerres ſucceſſives l'ont fait
» ſurcharger. »

La *Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts* que les Etats de *Bretagne* ont établie, lui paroît ce qu'il y a de plus propre à rendre la vie à l'Agriculture. Il propoſe donc aux Etats d'*Artois* d'établir une Société ſur le modèle de celle de *Bretagne*. » Pour cela, dit-il, l'*Artois* ſeroit » diviſé en dix Départemens, ſça- » voir, celui d'*Arras*, de *S. Omer*, » d'*Aire*, de *Béthune*, de *Lens*, de *Ba-* » *paume*, d'*Heſdin*, de *S. Pol*, de *Per-* » *nes* & de *l'Illers*. Les Bureaux qui » ſeroient établis dans chacune de ces » villes, remettroient leurs avis au Bu- » reau d'*Arras*, qui, comme ville Ca- » pitale, ſeroit le centre où ſe réuni- » roient toutes les obſervations, & ce » premier Bureau inſtruiroit le Public » de ces obſervations par des Mémoi- » res imprimés. »

M. *de* *** comprend tout ce qui concerne l'Agriculture ſous le titre d'*Ecole d'Agriculture*. Il propoſe d'affermer par la Société, à portée de la ville d'Arras, une petite Ferme de ſix à huit cens livres de revenu pendant douze ou dix-

huit ans, dans laquelle la Société feroit faire toutes les expériences & les essais qu'elle jugeroit à propos. Il entre ensuite dans un très-grand détail sur tout ce qu'il y auroit à faire. Je vous renvoie à l'ouvrage, & je me contenterai de vous indiquer les différens titres des Articles dont il parle, tels que *les défrichemens*, *la culture des terres labourables*, *la culture d'Automne sur les terres qui doivent rester en jachères*; celle *sur les terres qui doivent être semées en grains au Printemps*, celle *des prairies usées qu'on destine à mettre en terres labourables*, celle *des terres incultes*, *la culture du houblon*, *l'opération des engrais*, *les semailles soit à la main ou au semoir*; *les semences d'Automne*, *celles du Printemps*; *les herbes des prairies artificielles*, *les plantes filamenteuses*, *les plantes propres à la teinture*, *la culture des terres pendant que les grains sont en herbes*, *les moissons*, *les préparations de grains*, *la conservation des récoltes*.

L'auteur veut que son *Ecole d'Agriculture* s'occupe des pepinières & des plantations tant des arbres fruitiers que de ceux de construction; il conseille d'essayer de cultiver dans

ſa Province toutes les récoltes d'uſage dans les autres païs. Il me permettra de lui dire qu'il n'eſt pas à ſouhaiter qu'un païs ſoit en état de ſe paſſer des autres. Ce ſont les beſoins mutuels qui ſont la baſe du commerce & de la liaiſon naturelle qui doit regner entre les différens peuples. La véritable Agriculture ne conſiſte pas tant à forcer la terre à donner de nouvelles récoltes (ſouvent même, après bien des peines & des travaux, n'y réuſſiroit-on pas) qu'à étudier celles auxquelles elle eſt propre. Mais ce qu'on ne ſçauroit trop recommander, c'eſt la culture des récoltes de première néceſſité, telles que les différentes eſpèces de *grains* & les *prairies* tant *naturelles* qu'*artificielles* pour augmenter le nombre des beſtiaux, & ſe procurer des engrais plus abondans qui, avec les labours, ſont les vrais principes & l'ame de la végétation.

La nourriture des animaux fait auſſi une partie conſidérable de l'économie champêtre, & notre auteur étend ſon *Ecole d'Agriculture* ſur les différentes eſpèces d'animaux, comme *chevaux*, *bœufs*, *moutons*, *porcs*, &c, ſur les haras, ſur les différentes *eſpèces de vo-*

tailles, ſur les *inſectes utiles*, tels que les *abeilles*, les *vers à ſoie*. Il entre dans des détails infinis ſur tous ces différens articles, & il termine cette Partie par le *Fermage des terres*. Il trouve avec raiſon que la durée des baux eſt trop courte, le plus long bail ne pouvant être que de neuf ans; ce qui fait que le fermier ne s'occupe à améliorer ſa terre que pour le temps de ſon bail. La crainte d'être dépoſſédé, & de voir un autre jouir du fruit de ſes peines, fait qu'il ne travaille point à faire des épreuves dont il ne pourroit voir la réuſſite que pluſieurs années après. Il ſeroit donc également avantageux aux propriétaires & aux fermiers que les baux puſſent être de vingt ou vingt-cinq ans, ou du moins de faire deux baux de ſuite de neuf ans chacun, comme pluſieurs perſonnes intelligentes le pratiquent actuellement.

Enfin, après que la Société aura fait toutes les expériences que l'auteur lui indique, & qu'elle ſe ſera aſſûrée de leur ſuccès, il faudra qu'elle les faſſe imprimer dans un petit livre qu'elle intitulera, *Manuel du Cultivateur*. Elle le fera diſtribuer aux Curés, aux Sei-

gneurs, & aux principaux Fermiers de chaque canton.

M. *de* *** commence la seconde Partie (*le Commerce*) par dire qu'il seroit inutile d'avoir fourni les moyens d'augmenter les récoltes, si on n'indiquoit pas le plan d'un Commerce que cette fertilité peut procurer. Pour y parvenir, il donne un état des productions de la Province d'*Artois*, tant de celles qui lui étoient propres que de celles qu'elle aura acquises par une culture mieux entendue; c'est de quoi il fait la base du Commerce *d'exportation*; il donne aussi un état fort long de toutes les matières premières que la Province retirera en échange, soit pour son usage, soit pour alimenter ses Manufactures.

Mais toutes ces matières premières, tant naturelles qu'étrangères, produites dans la Province par le moyen d'une bonne culture, ou qui y seront amenées par un Commerce d'importation, doivent être pliées aux différens usages qu'exigent l'utilité & la commodité, pour en augmenter la valeur & en même temps le débouché. C'est ce qui conduit naturellement M. *de* *** à ses

troisième Partie (*les Arts*) dans laquelle il propose les moyens qu'il croit les plus propres à exciter, étendre & protéger la main-d'œuvre, & les plus capables d'attirer les étrangers dans la Province d'*Artois*.

Un des premiers moyens qu'il propose seroit que la Société cherchât à rétablir & à augmenter le nombre des *Arts* & des *Métiers* & celui des *Manufactures*; mais, pour y parvenir, il y a plusieurs obstacles à lever qu'il expose, & pour lesquels je vous renvoie encore à son ouvrage, cette matière n'étant pas susceptible d'extrait.

Tous les Arts qui ont besoin d'être perfectionnés, ne le peuvent être sans le Dessein. M. *de* *** propose l'établissement d'une *Ecole de Dessein & d'Architecture*, comme il y en a d'établies à *Lyon* & à *Reims*; les *Etats de Bretagne* sentant l'avantage que les *Manufactures* en pouvoient retirer, viennent d'en établir à *Rennes*, à *Nantes* & à *S. Malo*.

Il donne ensuite une longue liste de tous les *Arts* & *Métiers* dans laquelle il comprend aussi les *Fabriquans*, & il finit par dire » qu'il n'est pas douteux » que tous ces artisans, une fois pous-

» ſés d'émulation par des encouragemens, parviendront à perfectionner » leurs ouvrages, & en fabriqueront » des quantités conſidérables. Mais quels » avantages pourront-ils eſpérer pour » continuer cette perfection & cette » fabrique abondante, s'ils ne ſont pas » aſſûrés d'un débouché avantageux ſoit » intérieur, ſoit extérieur ?... L'aiſance » modique du Fabriquant ne lui permet pas toujours de faire le commerce » par lui-même; il faut néceſſairement » qu'il ſe ſerve du canal d'un artiſan, » qui a beſoin, comme le premier, de » connoître les principes de ſon art. » Ce qui conduit l'auteur à propoſer une *Ecole du Négoce & du Trafic*. Il trace le plan de tout ce qu'il faudroit y enſeigner; les jeunes gens y puiſeroient les vrais principes du Commerce, & chacun ſe trouveroit au fait du commerce ou de l'art qu'il auroit entrepris.

Mais le Commerce peut ſouvent n'avoir pas aſſez d'activité, de ſorte que l'artiſan ne pouvant trouver le débouché de ce qu'il a déja fait, ſeroit hors d'état de ſe procurer les matières néceſſaires pour fabriquer de nouveau, & ne pas reſter ſans ouvrage. M. *de* ***,

voulant obvier à cet inconvénient, propoſe un *Magaſin Public*, à l'inſtar de celui qui a été établi en Dannemarck. Ce Magaſin acheteroit du fabriquant les marchandiſes dont il ne peut ſe défaire; mais comme ce Magaſin ne pourroit produire tout ſeul le ſecours que doit attendre l'artiſan, il veut qu'on établiſſe une *Caiſſe de Crédit* où l'artiſan, au moyen d'un droit modique, trouveroit à eſcompter les billets qu'on lui auroit donnés en payement. Par-là il ſe trouveroit en état d'acheter les matières premières qui lui ſont néceſſaires pour ſon travail.

Vous vous appercevrez aiſément, Monſieur, par l'extrait que je viens de vous faire de l'ouvrage de M. *de* * * *, qu'il en a pris toute l'idée & le plan dans *l'Ecole d'Agriculture*, petit livre qui parut en 1759, que je crois vous avoir fait connoître dans le temps, & dans le *Corps d'Obſervations de la Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts de Bretagne*, dont je vous ai auſſi rendu compte l'année dernière. Ce ſont les mêmes vûes & les mêmes idées, mais qu'il a développées conſidérablement. Je ne ſçais même ſi on ne pour-

roit pas lui reprocher, en quelque sorte, de s'être si fort étendu; en voulant embrasser trop de matières, il ne les a point assez approfondies, & a jetté de la diffusion dans son ouvrage; il ne laisse que les détails particuliers à la Société qu'il propose d'établir; il lui prescrit la forme de son travail, les expériences qu'elle doit essayer; en un mot, il traite fort au long tous les différens objets qui doivent entrer nécessairement dans le plan d'une pareille *Société*. Ce qu'on peut dire à la louange de l'auteur, c'est que, s'il s'est laissé emporter à son esprit patriotique, du moins paroît-il fort au fait de toutes les matières qu'il traite, & qu'il est entré dans tous les détails généraux sur tous ces différens objets.

Si, comme il y a tout lieu de l'espérer, les *Etats d'Artois* se déterminent à établir une *Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts*, je ne doute point qu'ils n'y admettent non-seulement M. le Baron *de Dion* dont il est fait de grands éloges dans cet ouvrage, mais encore qu'ils n'y donnent à M. *de* * * * une des premières places. Le zèle avec lequel il a proposé son projet, lui mé-

rite cette distinction & cette reconnoissance de la part de sa Patrie.

Epître à Mademoiselle Clairon. Lettre à M. Fréron.

Cette pièce qui paroît depuis quelques jours, Monsieur, a été imprimée sur un manuscrit défectueux; la voici telle que je l'avoue; je vous prie de vouloir bien l'inférer dans vos Feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Epître à Mlle Clairon jouant le rôle de Pulchérie dans Héraclius.

Enfin je l'entends cette voix
Qui m'émeut, m'élève & m'enflamme;
Qui me dicte à son gré des loix,
Qui tonne ou gémit dans mon ame;
Tu reviens par des sons vainqueurs,
Fière, menaçante ou plaintive,
Charmer une foule attentive
D'immobiles admirateurs.

Oui, tu parois en Souveraine;
L'amour, l'ambition, la haine,
Toutes les passions enfin,
Te reconnoissent pour leur Reine;

Elles s'élancent de ton ſein,
Et volent embraſer la Scène.
Telle eſt ta force & ta chaleur;
Il n'eſt rien que ton jeu n'exprime.
Cet Art qu'a raiſonné ton cœur,
Attendrit même pour le crime;
Nous chériſſons la ſombre horreur
Que ſouvent ton aſpect imprime,
Et, grace à ton charme ſublime,
Le plaiſir naît de la terreur.

Corneille, ô mon maître, ô grand homme,
Toi qui d'un vol majeſtueux
Planant ſur les tombeaux de Rome,
Evoquois les mânes fameux:
Du trône où l'Olympe t'admire,
Vois parmi nous ſe reproduire
L'illuſtre ſœur d'*Héraclius*,
La noble audace qui l'inſpire,
Et tout l'orgueil de ſes vertus.
Lorſque ton fertile génie
Créa ce chef-d'œuvre nouveau,
Quand tu peignois ta *Pulchérie*,
De *Clairon* tu fis le tableau.
Des temps tu franchis la diſtance.
Oui, tu voyois dans l'avenir
Ce front ſuperbe avec décence,
Ces yeux qu'enflamme la vengeance,
Cet Art qu'on ne peut définir,

Son port, ſon geſte & ſon ſilence,
Dès-lors *Melpomène* & l'Amour
Préſageant ſa gloire immortelle,
T'offroient ſon image fidelle;
Même avant que de voir le jour,
Elle t'a ſervi de modèle.

Tout un peuple avouera mes chants;
Clairon, la vérité ſévère
Donne du prix à mes accens.
S'il faut un culte & de l'encens,
C'eſt pour la Beauté qui ſçait plaire,
Et s'illuſtrer par les talens.
Mais quoi? tandis que notre hommage
Couronne tes nobles loiſirs,
Ce monſtre jaloux & ſauvage
Qui ternit l'éclat du bel âge,
La Douleur, ſourde à nos deſirs,
Oſe t'arracher des ſoupirs,
Et voiler d'un triſte nuage
L'aſtre brillant de nos plaiſirs...
Ah! loin cette funèbre image;
Tu renais; je vois la Santé
De ſes fleurs orner ton viſage,
Et le laurier qui les ombrage
Ajoûte encore à ta beauté.

Toi, par qui tout ſe renouvelle,
Qui, ſans ornement & ſans fard,

Es toujours fraîche, toujours belle,
Et nous ranimes d'un regard,
De *Clairon* compagne fidelle,
O Santé, veille ſur ſes jours,
Et ſans ceſſe enchaîne auprès d'elle
Les Arts, la Gloire & les Amours;
Duſſé-je la voir plus brillante
Dans l'heureux cours de ſes travaux,
Ne prêter ſa voix éloquente
Qu'aux vers de mes jeunes rivaux.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 *Novembre* 1761.

LETTRE XV.

Oraiſon Funèbre de M. le Maréchal de Belle-Iſle.

L'Ombre de M. le Maréchal *de Belle-Iſle* vient de recevoir un nouveau tribut d'éloges. M. l'Abbé *de Maugre, Curé de Chauvancy S. Hubert*, a prononcé cette Oraiſon funèbre à Mont-Medi le 3 Février de cette année. Elle eſt imprimée à Charleville chez *Pierre Theſin*, Imprimeur & Libraire. Voici la diviſion de l'Orateur. » Vous le ver-

» rez avec admiration ſervir la Patrie
» par ſes talens & honorer la Religion
» par ſa piété; cher à la France, & ſur-
» tout à cette Province par les ſervices
» qu'il lui a rendus, agréable à Dieu
» par les vertus qu'il a pratiquées. Ci-
» toyen zélé pour la gloire & le bien de
» l'Etat, il s'y eſt conſacré tout entier;
» Chrétien fidèle aux devoirs de la Re-
» ligion, il a illuſtré ſes talens par ſes
» vertus. »

L'Orateur nous repréſente ſon héros vainqueur des obſtacles que la diſgrace encore récente du Surintendant ſembloit mettre à l'élévation de ſa famille; il nous le montre dans les combats, déployant par-tout ſon courage & la ſupériorité de ſon génie; dans l'adverſité il paroît encore plus grand. » Ne
» croyez pas, Meſſieurs, ni que l'ad-
» verſité l'ait abattu, ni qu'il ait pro-
» fité du calme dont l'Europe jouiſſoit,
» pour couler ſes jours dans le ſein
» d'une molle & voluptueuſe oiſiveté.
» Sa grandeur d'ame l'élève au-deſſus
» des diſgraces qu'il eſſuie, & ſon amour
» pour le travail lui trace dans la paix
» un plan d'études qui développera bien-
» tôt tous les riches talens par leſquels

» il voulut ſe rendre utile à ſes conci-
» toyens. Enveloppé dans la diſgrace
» d'un ami, on le croit complice d'un
» crime dont la nobleſſe de ſes ſenti-
» mens auroit dû éloigner le moindre
» ſoupçon ; il eſt arrêté comme coupa-
» ble ; mais Philoſophe & Philoſophe
» Chrétien, après avoir tiré du témoi-
» gnage que ſa conſcience lui rendoit
» de ſon innocence, une conſolation
» dans ſes malheurs, il trouve dans le
» caractère de ſon génie laborieux des
» reſſources contre l'ennui de ſa priſon.
» Il y étoit entré innocent ; il en ſort
» bientôt juſtifié, & va faire paroître
» au grand jour les belles qualités qu'il
» n'avoit pas reçues du Ciel pour être
» enſévelies dans une retraite ignomi-
» nieuſe. »

M. l'Abbé *de Maugre* arrive à cette époque brillante pour la gloire du Maréchal, quand la conduite de nos troupes lui fut confiée dans la guerre de 1740. » La France lui eſt redevable du
» rétabliſſement de cette diſcipline mi-
» litaire qui eſt l'ame, qui fait la force
» des armées, qui meut les plus grands
» corps avec le plus grand ordre. Nous
» l'avons vû dans ces différens

» Camps

» Camps exercer l'élite de notre jeune
» Nobleſſe, l'inſtruire dans l'art de la
» guerre, l'aſſujettir aux moindres loix
» du Service, exiger avec une infléxible
» ſévérité la plus grande exactitude dans
» les plus petites choſes, donner des le-
» çons de la conduite qu'il faut tenir
» dans les approches & les retraites, les
» attaques & les défenſes, lui appren-
» dre tous les ſtratagêmes de la guerre,
» &, par ces exercices réitérés, aſſûrer
» les conquêtes & les victoires qui ont
» porté ſi loin la gloire de nos armes
» dans nos dernières guerres d'Italie &
» d'Allemagne. »

Il nous remet ſous les yeux tout ce que le Maréchal a fait pour l'embelliſſement de la Capitale de ſon Gouvernement; il ſe hâte de détruire une eſpèce de reproche que ces cœurs mécontens & jaloux de tout ce qui offre une apparence de gloire ou de bonheur, s'efforçoient d'élever contre le Maréchal à propos de la nouvelle forme qu'il a donnée à la ville de Metz. » Si ces pertes, dit l'O-
» rateur, n'euſſent pas été réparées, les
» dommages compenſés, ces fonds rem-
» bourſés; ſi ces embelliſſemens n'a-
» voient pas eu pour but le bien du Ser-

» vice, la facilité du Commerce, l'ai-
» ſance des communications, la ſûreté
» des particuliers, l'utilité publique, le
» ſalut de l'Etat, je blâmerois haute-
» ment l'exécution de ces projets; mais
» j'en lis l'apologie dans le ſiècle à ve-
» nir. Oui, Meſſieurs, les enfans qui
» jouiront de tous ces avantages, ſe con-
» ſoleront des pertes légères que leurs
» pères ont faites, & ſubſtitueront de
» juſtes éloges aux clameurs inconſidé-
» rées que nous avons entendues. »

L'Orateur nous rend avec énergie le tableau de la gloire dont le Maréchal ſe couvrit par ſa fameuſe retraite de Prague. » Il ſort de Prague; il trompe
» la vigilance des Généraux qui l'obſer-
» vent; ponts briſés, paſſages coupés,
» garniſons renforcées, détachemens
» redoublés, défilés comblés par les nei-
» ges & les glaces, rien ne l'arrête, &,
» par des routes que lui avoit appriſes
» l'étude qu'il avoit faite du païs, il
» continue ſa marche malgré le mal
» dont il ſent les douloureuſes attein-
» tes, malgré la rigueur de la ſaiſon, la
» longueur du trajet, la difficulté des
» chemins, malgré les attaques des
» troupes légères qui l'atteignent; il

» marche, dis-je, il combat, il attaque,
» il ſe défend, il avance, il arrive, &
» ſauve par cette généreuſe réſolution
» les reſtes infortunés de nos braves
» qui ne ſurvivent à leurs malheurs que
» pour raconter les dangers d'une re-
» traite qui a fait tant d'honneur au
» Chef qui l'avoit projettée, conduite,
» exécutée. »

On n'oublie pas, dans l'énumération des hauts faits du Maréchal, le prompt ſecours qu'il apporta à la Provence; il ſçut par ſon génie arrêter les progrès d'un habile Général; il obtint par ſa ſageſſe & ſa prudence un ſuccès qu'on attendoit de ſon activité & de ſa valeur, ſuccès d'autant plus glorieux que le ſang de nos ſoldats n'arroſa point les lauriers du vainqueur. On parle auſſi de l'Académie que le Maréchal a établie à Metz de ſes propres revenus; on y eſt couronné par la libéralité du généreux Fondateur. » Ah, Meſſieurs, il n'eſt pas
» d'avantages dont nous n'euſſions pu
» nous flater de jouir, ſi les circonſtan-
» ces malheureuſes dont nous gémiſ-
» ſons n'euſſent été un obſtacle à l'exé-
» cution des projets qu'il formoit pour
» notre félicité. Eh, qui en forma plus?

» Quelle attention ne donnoit-il pas à » tous ceux qui préſentoient une appa- » rence de bien public, & qui pou- » voient contribuer au ſoulagement des » peuples & à la gloire de la Monar- » chie ? Dans des temps moins fâcheux, » ſes ſoins ſe fuſſent étendus à tous les » beſoins, à tous les états du Royaume, » & la France n'eût rien eu à deſirer » d'un Miniſtère ſi heureuſement com- » mencé, ſi le Ciel favorable à nos » vœux eût prolongé les jours de ce di- » gne citoyen qui mérite nos regrets » autant par les ſervices qu'il a rendus » à la patrie que par ceux qu'elle atten- » doit. »

La ſeconde Partie nous offre dans le Maréchal *de Belle-Iſle* le Chrétien, l'homme, le cœur bienfaiſant. » Père » du ſoldat, dit M. l'Abbé *de Maugre*, » titre glorieux qu'il a mérité par les » ſoins qu'il en prenoit, quelle atten- » tion n'eut-il pas pour prévenir les » maladies que le défaut ou la nature » des vivres, la force ou la continuité » des travaux pouvoient occaſionner, » pour en aſſûrer, accélérer la guéri- » ſon ? Logemens commodes, viſites » des Hôpitaux, paroles conſolantes,

» ſoins aſſidus, il n'oublioit rien; il ne
» négligeoit rien pour la ſanté & le ſa-
» lut de cette précieuſe portion de l'E-
» tat par la généroſité avec laquelle
» elle ſe ſacrifie pour ſa gloire & ſes
» intérêts..... Braves défenſeurs de la
» patrie, infortunés guerriers qui traî-
» nez dans un corps infirme, ruiné par
» les fatigues, cicatriſé, mutilé, les
» reſtes languiſſans d'une vie tant de
» fois expoſée dans les combats, n'eſt-
» ce pas à ſa recommandation, à ſa
» ſollicitation que vous êtes redevables
» de ces emplois, de ces poſtes, de ces
» retraites qui vous font oublier, dans
» le ſein d'un repos honorable, les tra-
» vaux de vos anciennes Campagnes,
» & vous conſolent, dans le dépériſſe-
» ment de la vieilleſſe, des bleſſures
» qui aggravent vos infirmités? Pauvres
» honteux, familles déſolées, cœurs
» nobles qui ſouffriez plus de la crainte
» de voir votre miſère découverte que
» du poids qui vous accabloit, com-
» bien de fois vous a-t-il épargné l'aveu
» humiliant de votre indigence, en
» vous procurant des ſecours auſſi ſe-
» crets qu'ineſpérés, auſſi généreux que
» réïtérés? Ah, l'éloge de ſes doux

» bienfaits n'eſt dû qu'à votre recon-
» noiſſance ! »

M. le Maréchal *de Belle-Iſle*, le plus ſenſible, le plus compatiſſant des hommes, fut auſſi le plus fidèle, le plus généreux, le plus zélé des amis ; il en méritoit, & il eut le bonheur d'en avoir. C'eſt ſans doute la récompenſe la plus flateuſe des vertus. » Il en eut » qui ſervirent à ſon avancement, à ſa » fortune, & ſa reconnoiſſance qui s'é- » tendit juſques ſur les enfans, même » après la mort des pères, égala, ſur- » paſſa les ſervices qu'il en avoit re- » çus ; il en eut que l'adverſité éprouva, » & ſon attachement lui fit eſſuyer les » plus humiliantes diſgraces ; il en eut » qu'il put obliger dans les jours de ſa » proſpérité, & il s'eſtima heureux d'ê- » tre en place de reconnoître leur affec- » tion ; il ſe fit un devoir de les préve- » nir. Il en eut auxquels, à la vérité, » il témoigna plus de prédilection ; » mais, à mérite égal, les talens & l'é- » mulation qu'il leur connoiſſoit déci- » dèrent la préférence. »

L'Orateur ne manque pas de nous faire l'éloge de la douceur du caractère de ſon héros, de cette égalité d'humeur

qui ne se démentit jamais dans l'enceinte des devoirs domestiques. Ces vertus lui faisoit d'autant plus d'honneur, qu'elles étoient le fruit de ses réflexions & des victoires qu'il avoit remportées sur lui-même. Il étoit de la politesse la plus séduisante, de l'affabilité la plus douce; il rassûroit la timide modestie sans diminuer le respect.

Le Panégyriste du Maréchal fait entrer dans son éloge celui de sa respectable épouse; il nous la peint sous ces traits. » La Maréchale, semblable à » cette femme forte dont le Sage fait » l'éloge, jouissoit avec justice de la » confiance de son époux, & possédoit » avec gloire les inclinations de son » cœur; douce & tranquille dans l'intérieur de son domestique, affable & » prévenante dans le commerce de la » vie, humble & modeste dans les grandeurs, sage & réservée dans ses conseils, exemple de politesse & d'attentions, de sagesse & de modestie, de » piété & de charité dans toute sa conduite, elle étoit l'honneur de son sexe » & l'ornement de sa Maison par toutes » les vertus qu'elle réunissoit. A quelles épreuves de constance & de résis-

» gnation la perte d'un objet ſi cher ne » mit-elle pas le cœur du Maréchal? »

L'Orateur nous fait auſſi la peinture de ce jeune héros de ſi grande eſpérance que les honnêtes gens qui l'ont connu pleurent encore, je veux parler de M. le Comte *de Giſors*. M. l'Abbé *de Maugre* termine de cette manière adroite le morceau qui concerne le fils du Maréchal. » Il eſt, Meſſieurs, des ſituations » de triſteſſe qui ne ſont pas du reſſort » de l'éloquence; c'eſt en affoiblir le » ſentiment que d'en eſſayer la pein- » ture. » Il paſſe à ce trait qui fait voir juſqu'à quel point le Maréchal aimoit ſon Maître & ſa Patrie. » Il ne regrette » dans la perte de ſon fils que les ſer- » vices qu'il eut rendus à la patrie; ſen- » ſible au glorieux témoignage de l'eſ- » time de ſon Roi qui daigne venir » l'honorer de ſes conſolations: *Ah*, » *Sire*, s'écrie-t-il de deſſus ſon lit de » douleur, les yeux baignés de larmes, » la voix entrecoupée par ſes ſanglots, » *ah, Sire, qu'il eût bien ſervi votre Ma-* » *jeſté!* » M. le Maréchal *de Belle-Iſle* voit la mort ſans s'effrayer; la vigueur de ſon eſprit ſemble s'augmenter de la foibleſſe du corps; il meurt

enfin en héros, en grand homme, en Philoſophe Chrétien.

Je ne ſuis entré, Monſieur, dans les détails de cette Oraiſon funèbre que parce qu'ils ont le mérite de l'hiſtorique, & qu'ils répandent un nouveau jour ſur la vie de M. le Maréchal *de Belle-Iſle*. M. l'Abbé *de Maugre* a de l'eſprit, du talent, de l'élégance; il ne lui manque qu'un peu plus de chaleur, de force, de mouvement, le ſeul moyen de parler au cœur, de le toucher, d'y porter l'énergie de la douleur. Il eſt vrai qu'après le Père *de Neuville* il étoit difficile de remplir la même carrière avec le même ſuccès.

Idylles Nouvelles.

Le genre de l'Idylle, Monſieur, eſt une de ces poëſies que l'on connoît à peine parmi nous; le Théâtre abſorbe tout. Il n'y a pas d'écolier qui ne ſe croie, au ſortir du Collège, prêt à ceindre le laurier de *Melpomène*, & il a quelque raiſon de ſe livrer à ces illuſions de l'amour-propre; nous avons des exemples de ſuccès ſi brillans & ſi peu mérités! Un auteur qui n'eſt point em-

porté par la force du génie, & qui ne veut que jouir du moment, peut, avec une pièce médiocre, se faire une sorte de petite réputation éphémère dans des cercles bourgeois; car quelle est la maison aujourd'hui où l'on ne juge pas, & qui n'ait son Parnasse, son *Apollon* & sa secte? Les connoisseurs qui ne cèdent pas à la mode, doivent avoir une espèce d'obligation à tout écrivain qui n'est jaloux que de briguer les applaudissemens du cabinet. C'est précisément le cas où se trouve l'auteur des Idylles que je vous annonce; elles sont au nombre de six sous le titre d'*Idylles Nouvelles*. On n'aura pas du moins à se plaindre de la multiplicité des pièces; le dessein du Poëte n'étoit pas de les rendre publiques. » Il avoit jetté sur le papier » les idées & les sentimens que le spec» tacle des objets naturels avoit fait naî» tre dans lui en différentes rencontres; » il les communiqua à quelques amis de » goût entre lesquels il y avoit des con» noisseurs respectables à tous égards. » Un de ces illustres Littérateurs, re» vêtu de la Pourpre Romaine, à qui » l'on avoit envoyé une copie manus» crite de la première de ces Idylles,

» *la Vie Champêtre*, surprit fort l'au-
» teur en la lui renvoyant imprimée en
» Italie avec des vers Italiens faits sur
» cette Idylle, & adressés à son Emi-
» nence. Malgré cela, l'auteur résistoit
» toujours à ses amis qui le pressoient
» de mettre lui-même au jour cette
» pièce avec les suivantes, & qui lui
» alléguoient les inconvéniens si sou-
» vent étalés d'être imprimé par autrui.
» Le principal motif de sa répugnance
» étoit que ces Idylles exprimoient un
» peu d'amour, quoique de la manière
» la plus honnête. On lui fit enfin com-
» prendre, ce que le lecteur le plus sé-
» vère avouera sans difficulté, que c'é-
» toit-là un vain scrupule; qu'il n'y
» avoit rien dans toute la naïveté de ces
» pièces qui, bien loin de flétrir, n'ho-
» norât, au contraire, sa première jeu-
» nesse, & ne fît autant l'éloge de ses
» mœurs que de la sensibilité de son
» cœur; qu'il n'y avoit rien qu'un âge
» mûr & que l'état le plus grave dus-
» sent désavouer; que ce seroit même
» un exemple plus capable que bien des
» déclamations, de faire sentir qu'on
» peut plaire & réveiller la tendresse,
» sans souiller le papier, & sans allar-

» mer la pudeur la plus délicate. »

La Vie Champêtre eſt un riche ſujet que les Anciens nous ont rendu cher, & qui eſt toujours revû avec plaiſir ; le ſentiment a cet avantage ſur l'eſprit ; il porte toujours avec ſoi le mérite de la nouveauté. On trouve dans la ſeconde *Idylle ſur l'Aurore* :

Sur le côteau voiſin l'innocente *Liſette*
Réveille les échos au bruit de ſa chanſon ;
Et près d'elle à ſa voix accordant ſa muſette,
Tyrſis eſt à ſes pieds ſur le tendre gazon.
Il ſe lève ; elle fuit ; mais ſa fuite ou ſa feinte
Comme ſans péril eſt ſans crainte ;
Dans ſon cœur elle attend que l'amoureux Berger,
Redoublant ſes efforts, coure d'un pied léger.
Il l'atteint ; un baiſer, contraint en apparence,
Eſt le doux châtiment d'un peu de réſiſtance.

Il y a long-temps que tous les Poëtes ſe ſont diſputé l'honneur de répéter cette image d'après *Virgile* ; cependant il eſt de ces beautés dans les Anciens qu'on doit ſe contenter d'admirer ; il eſt difficile de rendre leur coloris tendre & touchant, leur ingénuité, cette

charmante simplicité qu'on sent si bien & qu'on définit si mal.

Les Zéphirs sont le titre de l'Idylle troisième; le Poëte leur fait dire par *Iris*:

Pour *Pomone* aujourd'hui vous abandonnez *Flore*;
A *Pomone* demain vous couterez des pleurs.
Des jardins d'Hespérie aux climats de l'Aurore
Vous voltigez de fleurs en fleurs,
Et vous portez par-tout vos soupirs, vos caresses,
Et non de sincères tendresses:
L'attachement sincère & les tendres ardeurs
Jamais des inconstans n'embrasèrent les cœurs.

Idylle IV. Timante se livre à la plus sombre mélancolie; il cherche les antres écartés, les retraites sauvages; il s'étoit banni du hameau qui l'avoit vû naître. Les vieux Pasteurs & les Bergères des nouveaux lieux qu'il habite demandent qu'il leur raconte son histoire. *Timante* avoit connu l'amour dans ses premières années; il rappelle les jeux de son enfance, cette tendresse innocente qui l'inspiroit; sa maîtresse & lui n'avoient que les mêmes troupeaux, les chiens; ils étoient assis sur les mêmes

gazons. Le Poëte décrit tous les agrémens de l'amour paſtoral. Enfin, *Célimène* (c'eſt le nom de ſa Bergère) n'eſt plus pour *Timante*; il ne lui en reſte plus que l'image qu'il a emportée dans le fond de ſon cœur, & le Berger, après avoir exhalé ſes douleurs, court s'enſévelir dans l'endroit le plus obſcur de la forêt.

Notre auteur a eſſayé dans l'*Idylle* 5e de nous peindre *la Nuit*; enſuite il nous trace le portrait de *Célimène* que ſans doute il a chantée déja dans l'Idylle précédente. Il voit cet objet qui eſt une merveille de beautés & de vertus; du moins il croit la voir; car c'eſt un ſonge que le Poëte a fait; à ſon réveil s'évanouiſſent tous ſes plaiſirs avec ſa *Célimène*.

Le Retour des Mœurs eſt le ſujet de l'*Idylle* 6e; on n'en peut imaginer un qui ſoit plus philoſophique & plus intéreſſant. Le Poëte débute ainſi:

Du ſein de ma douce retraite
Où la fuite du monde avoit porté mes pas,
Et mépriſant ſes faux appas,
Ma bouche, de mon cœur trop ſincère interprète,

Déploroit la licence & les folles erreurs
Qui banniſſoient la paix ou corrompoient les mœurs.

Notre auteur voit les vices, les crimes ravager la terre, quand tout-à-coup un autre ſpectacle s'offre à ſes yeux ; toutes les merveilles du ſiècle d'or ſont ramenées ſur ce globe, la Vérité, la Candeur, la Vertu. Le Poëte invite les oiſeaux à louer l'Etre Suprême, le créateur de tous ces miracles ; il veut déſormais

Contempler la beauté, non changeante, immortelle,
Née avant tous les temps, quoiqu'en tout temps nouvelle ;
L'Amour put du ſommet des Cieux,
Pénétrant au ſein de la terre,
Bannit la Diſcorde & la Guerre,
En étouffe par-tout les feux ſéditieux,
Et rallumant au loin ſa bienfaiſante flamme ;
Ne fait de tout un peuple & qu'un cœur & qu'une ame.

L'auteur de ces *Idylles* paroît avoir du ſentiment, & aimer la Nature qui eſt une ſource éternelle de beautés & d'agrémens pour cette ſorte de Poëme ; la

plûpart de nos jeunes gens n'en connoiſſent point les règles; ils ne ſont point remplis des préceptes immortels du grand *Deſpréaux* notre maître,

Telle qu'une Bergère aux plus beaux jours de ſa Fête, &c.

Madame *Deshoulières* a mis à la mode une eſpèce d'Idylle morale & pédanteſque, où le Poëte s'épuiſe en réflexions, au lieu de nous donner des images; ce qui eſt une abſurdité; c'eſt la réflexion qui doit naître des images. Qu'on imite les Anciens dans ce genre de poëſie, comme dans pluſieurs autres, & on ne s'écartera pas de la vérité. Une Idylle eſt une belle prairie émaillée de toutes les fleurs; il ne faut pas qu'elle ſente l'arrangement d'un parterre. On peut auſſi décrire les plaiſirs ingénus de la vie paſtorale. En un mot, c'eſt le tableau de la nature; il admet tous les tons de couleur; mais le fond doit être toujours champêtre & naïf, & ſur-tout qu'on ſe garde comme d'un attentat, d'y faire jamais entrer la manière ſèche & meſquine du bel-eſprit.

Almanach de la Vieilleſſe.

Cet *Almanach de la Vieilleſſe ou Notice de tous ceux qui ont vécu cent ans & plus*, parut l'année dernière; on vient d'en publier le *Premier Supplément pour l'année 1762*; on le trouve à Paris, chez A. M. *Lottin*, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, près de Saint Yves, au Coq. Cette liſte de Vieillards de l'un & de l'autre ſéxe, quelquefois accompagnée d'anecdotes intéreſſantes, eſt agréable pour tous les Lecteurs. Le ſentiment naturel, en la parcourant, eſt l'eſpérance de fournir une auſſi longue carrière. A la ſuite de ce *Premier Supplément*, on a mis les faits les plus remarquables de l'année 1662; c'eſt une eſpèce de *Gazette Centenaire*. Si le Public approuve ce plan, on le ſuivra, & en 1763 on préſentera le tableau de l'année 1663. Tous ceux & celles qui pourront juſtifier leur qualité de *Centenaires*, ſont priés d'envoyer leurs noms écrits bien liſiblement, pour être cités dans le *Supplément* de l'année prochaine.

Cartes nouvelles de Géographie.

Le ſieur *Brion*, Ingénieur-Géographe, déja connu par différents ouvrages, vient de mettre au jour une Carte qui a pour titre : *La France analyſée par Gouvernemens, Parlemens, Généralités ou Intendances, & Archevêchés ou Provinces Eccléſiaſtiques.* L'art de cette Carte conſiſte principalement en ce qu'une ſeule planche tient lieu de quatre planches différentes; c'eſt-à-dire, que les quatre diviſions générales du Royaume ſont compriſes enſemble dans une ſeule feuille où elles ſont traitées chacune ſéparément. L'ouvrage eſt curieux & intéreſſant encore à d'autres égards; on y trouve les Ports & les Places fortes, diſtingués ſuivant leur plus ou moins d'importance, ainſi que les routes de Paris aux principales villes du Royaume & des pays limitrophes, avec les diſtances de ville en ville en lieues communes. Cette Carte eſt gravée fort proprement & imprimée ſur de très-beau papier. Le prix eſt de 20 ſols pour une feuille enluminée, & 24 pour une feuille lavée. Elle ſe vend

chez l'auteur, rue S. Jacques, à la Croix blanche, près la fontaine S. Severin. Le même enseigne la Géographie, les Fortifications & le Dessein.

Estampes Nouvelles.

M. *Lempereur*, Graveur célèbre, vient de faire paroître deux belles Gravures d'après deux tableaux de M. *Pierre*. La première est *les Forges de Vulcain* dédiée à M. le Marquis *de Marigny;* la seconde *l'Enlevement d'Europe*, dont l'hommage est adressé à M. *Watelet*, de l'Académie Françoise, &c, qui possède l'original. Ces deux morceaux font honneur au burin de M. *Lempereur*, & tiendront une place distinguée dans les cabinets ou dans les porte-feuilles d'Estampes. Ils se vendent à Paris chez le Graveur lui-même rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Serpente.

Je suis, &c.

A Paris, ce 21 *Novembre* 1761.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIÈME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1761.

ZULIME, *Tragédie en cinq Actes de M. de Voltaire.* Page 3

OBSERVATIONS *sur différens Cas singuliers relatifs à la Médecine, à la Chirurgie, &c, par M. de Fléchy, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Armées du Roi, &c.* 18

AMUSEMENT *des Compagnies ou Nouveau Recueil de Chansons choisies.* 20

RECHERCHES *sur les Romans de Chevalerie.* 23

OBSERVATIONS *d'une Société d'Amateurs sur les tableaux exposés cette année au Salon.* 44

JOURNAL *de ce qui s'eſt paſſé à l'arrivée & pendant le ſéjour de Meſdames de France, Adélaïde & Victoire, en Lorraine*, par M. *Fillion de Charigneu, Ecuyer, Lieutenant des Gardes à pied du Roi de Pologne Duc de Lorraine.* 51

VOYAGE *de Madame & de Madame Victoire*, petit ouvrage mêlé de proſe & de vers, par M. *de Sauvigny*, Garde du Roi de Pologne Duc de Lorraine. 65

LEÇONS *de Mathématiques à l'uſage des Collèges*, par le P. *de Merville, Profeſſeur d'Aſtronomie au Collège de Louis le Grand.* 67

COURS *de Langue Italienne*, par M. *Deodati.* 72

LA VEUVE RUSÉE, *Comédie en proſe en trois Actes, traduite de l'Italien de Goldoni* par M. *de Bonnel du Valguier.* 73

SUITE *des Contes Moraux* par M. *Marmontel.* 109

LETTRE *ſur l'Origine de l'Imprimerie, ſervant de réponſe aux Obſervations pu-*

bliées par M. Fournier le jeune sur l'ouvrage de M. Schœpflin, intitulé, Vindiciæ Typographicæ, &c. 134

REMARQUES sur l'ouvrage précédent par M. *Fournier* le Jeune. 137

COURS *d'Anatomie* par M. *Deſcemet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. 143

DISCOUSR *ſur la Poëſie Lyrique avec les modèles du genre, &c*, par M. l'Abbé *Goſſart.* 145

TABLES *Sacrées ou Méthode pour lire toute l'Ecriture-Sainte dans le courant d'une année, &c.* 163

DÉLIBÉRATIONS *de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, au Bureau de Paris.* 166

PROSPECTUS *pour la Gazette de France.* 182

JOURNÉES *Phyſiques.* 191

LE FINANCIER, *Comédie en un Acte en proſe*, par M. *de Saint-Foix.* 209

POST-SCRIPTUM *ſur la Gazette de France.* 216

L'AGRONOMIE *& l'Induſtrie, ou les Principes de l'Agriculture, du Commerce & des Arts, réduits en pratique, &c.* 217

L'ISLE DES FOUS, *Comédie en deux Actes mêlée d'Ariettes.* 243

LES CAQUETS, Comédie en trois Actes en proſe, imitée de l'Italien de *Goldoni* par M. *Riccoboni.* 256

LE VRAI PHILOSOPHE, *ou l'uſage de la Philoſophie relativement à la Société civile, à la Vérité & à la Vertu, &c.* 271

RECUEIL Elémentaire d'Architecture par M. *Neufforge*, Architecte & Graveur. 284

ESTAMPES gravées par M. *Parizeau.* 287

EXTRAIT *d'une Lettre d'Avignon* au ſujet des *Mémoires de la vie de Pétrarque* qu'on imprime dans cette ville. 288

ESSAI *ſur le Luxe.* 289

EPITRE *à la Société Royale d'Agri-*

culture de la Généralité de Soissons, par M. *Combe* Oratorien, Professeur de Rhétorique au Collège de Soissons. 297

LETTRE *sur la Gaîté Françoise.* 304

LETTRE *à M. Fréron sur une des notes placées à la suite du Discours du P. Cerutti.* 313

LE PATRIOTE *Artésien dédié à Monseigneur le Comte d'Artois.* 315

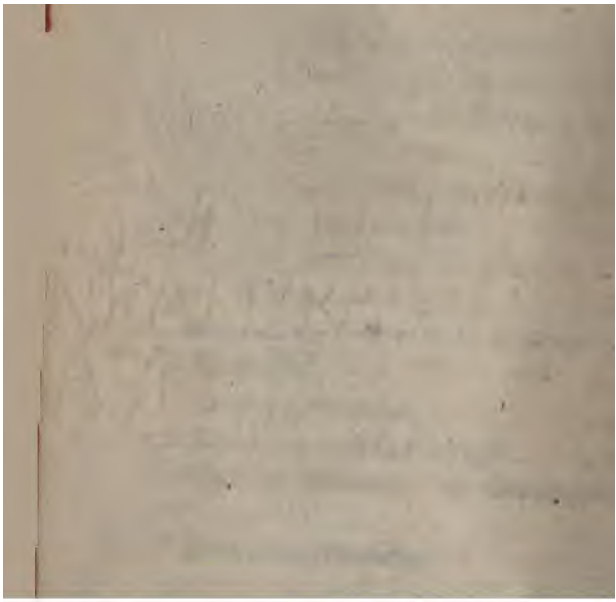
EPÎTRE *à Mademoiselle Clairon. Lettre à M. Fréron.* 331

ORAISON *Funèbre de M. le Maréchal de Belle-Isle.* 334

IDYLLES *Nouvelles.* 345

ALMANACH *de la Vieillesse.* 353

CARTES *Nouvelles de Géographie.* 354

ESTAMPES *Nouvelles.* 355

Fin de la Table des Matières du septième Volume de L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1761.